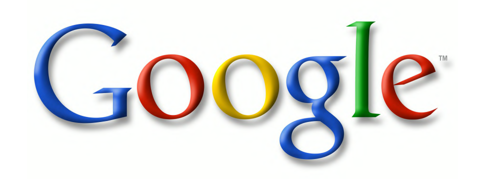






C: F. S.

A. W. S.

LES TROIS
MOUSQUETAIRES

PAR

Alexandre Dumas.

TOME IV.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1844

CHAPITRE PREMIER.

Une douce vision.

A l'heure convenue, les quatre amis étaient réunis chez Athos. Leurs préoccupations sur l'équipement avaient tout à fait disparu, et chaque visage ne conservait plus l'expression que de ses propres et secrètes inquiétudes, car derrière tout bonheur présent est cachée une crainte à venir.

Tout à coup Planchet entra, apportant deux lettres à l'adresse de d'Artagnan.

L'une était un petit billet gentiment plié en long, avec un joli cachet de cire verte sur lequel était empreinte une colombe rapportant un rameau vert.

L'autre était une grande épître carrée, et resplendissante des armes terribles de Son Éminence le cardinal-duc.

A la vue de la petite lettre, le cœur de d'Artagnan bondit, car il avait cru reconnaître l'écriture, et quoiqu'il n'eût vu cette écriture qu'une fois, la mémoire en était restée au plus profond de son cœur.

Il prit donc la petite lettre et la décacheta vivement.

« Promenez-vous, lui disait-on, mercredi prochain, de six à sept heures du soir, sur la route de Chaillot, et regardez avec soin dans les carrosses qui passeront. Mais si vous tenez à votre vie et à celle des gens qui vous aiment, ne dites pas un mot, ne faites pas un mouvement qui puissent faire croire que vous avez reconnu celle qui s'expose à tout pour vous apercevoir un instant. »

Pas de signature.

— C'est un piége, dit Athos ; n'y allez pas, d'Artagnan.

— Cependant, dit d'Artagnan, il me semble bien reconnaître l'écriture.

— Elle peut être contrefaite, reprit Athos : à six ou sept heures, dans ce temps-ci, la route de Chaillot est tout à fait déserte. Autant que vous alliez vous promener dans la forêt de Bondy.

— Mais si nous y allions tous ? dit d'Artagnan. Que diable ! on ne nous dévorera point tous les quatre, plus quatre laquais, plus les chevaux, plus les armes ; ils en auraient une indigestion.

— Puis, ce sera une occasion de montrer nos équipages, dit Porthos.

— Mais si c'est une femme qui écrit, dit Aramis, et que cette femme désire ne pas être vue, songez que vous la compromettez, d'Artagnan, ce qui est mal de la part d'un gentilhomme.

— Nous resterons en arrière, dit Porthos, et lui seul s'avancera.

— Oui, mais un coup de pistolet est bientôt tiré d'un carrosse qui marche au galop.

— Bah ! dit d'Artagnan, on me manquera.

Nous rejoindrons alors le carrosse et nous exterminerons ceux qui se trouveront dedans. Ce sera toujours autant d'ennemis de moins.

— Il a raison, dit Porthos, bataille! Il faut bien essayer nos armes, d'ailleurs.

— Ma foi, donnons-nous ce plaisir, dit Aramis de son air doux et nonchalant.

— Comme vous voudrez, dit Athos.

— Messieurs, dit d'Artagnan, il est quatre heures et demie, et nous avons le temps à peine d'être à six heures sur la route de Chaillot.

— Puis, si nous sortions trop tard, dit Porthos, on ne nous verrait pas, ce qui serait grand dommage. Allons donc nous apprêter, messieurs.

— Mais cette seconde lettre, dit Athos, vous l'oubliez. Il me semble que le cachet indique cependant qu'elle mérite bien d'être ouverte. Quant à moi, je vous déclare, mon cher d'Artagnan, que je m'en soucie bien plus que du petit brimborion que vous venez tout doucement de glisser sur votre cœur.

D'Artagnan rougit.

— Eh bien! dit le jeune homme, voyons, messieurs, ce que me veut Son Éminence.

D'Artagnan décacheta la lettre et lut :

« M. d'Artagnan, garde du roi, compagnie des Essarts, est attendu au Palais-Cardinal ce soir à huit heures.

« LAHOUDINIÈRE,

« *Capitaine des gardes.* »

— Diable! dit Athos, voici un rendez-vous bien autrement inquiétant que l'autre.

— J'irai au second en sortant du premier, dit d'Artagnan; l'un est pour sept heures, l'autre pour huit. Il y aura temps pour tout.

— Hum! je n'irais pas, dit Aramis; un galant chevalier ne peut manquer à un rendez-vous donné par une dame, mais un gentilhomme prudent peut s'excuser de ne pas se rendre chez Son Éminence, surtout lorsqu'il a quelque raison de croire que ce n'est pas pour y recevoir des compliments.

— Je suis de l'avis d'Aramis, dit Porthos.

— Messieurs, répondit d'Artagnan, j'ai déjà reçu par M. de Cavois pareille invitation de Son Éminence; je l'ai négligée, et le lendemain, il m'est arrivé un grand malheur,

Constance a disparu. Quelque chose qui puisse avenir, j'irai.

— Si c'est un parti pris, dit Athos, faites.

— Mais la Bastille? dit Aramis.

— Bah ! vous m'en tirerez, dit d'Artagnan.

— Sans doute, reprirent Aramis et Porthos avec un aplomb admirable, et comme si c'était la chose la plus simple; sans doute nous vous en tirerons. Mais en attendant, comme nous devons partir après-demain, vous feriez mieux de ne pas risquer cette Bastille.

— Faisons mieux, dit Athos, ne le quittons pas de la soirée; attendons-le chacun à une porte du palais avec chacun trois mousquetaires derrière nous. Si nous voyons sortir quelque voiture à portière fermée et à mine suspecte, nous tomberons dessus. Il y a longtemps que nous n'avons eu maille à partir avec les gardes de M. le cardinal, et M. de Tréville doit nous croire morts.

— Décidément, Athos, dit Aramis, vous êtes fait pour être général d'armée. Que dites-vous du plan, messieurs?

— Admirable! répétèrent en chœur les jeunes gens.

— Eh bien! dit Porthos, je cours à l'hôtel, je préviens nos camarades de se tenir prêts pour huit heures; le rendez-vous sera sur la place du Palais-Cardinal; vous, pendant ce temps, faites seller les chevaux par les laquais.

— Moi, je n'ai pas de cheval, dit d'Artagnan, mais je vais en faire prendre un chez M. de Tréville.

— C'est inutile, dit Aramis, vous prendrez un des miens.

— Combien en avez-vous donc? demanda d'Artagnan.

— Trois, répondit en souriant Aramis.

— Mon cher, dit Athos, vous êtes très-certainement le poëte le mieux payé de France et de Navarre.

— Écoutez, mon cher Aramis, vous ne saurez que faire de trois chevaux, n'est-ce pas? Je ne comprends même pas que vous ayez acheté trois chevaux.

— Aussi je n'en ai acheté que deux, dit Aramis.

— Le troisième vous est donc tombé du ciel?

— Non; le troisième m'a été amené ce

matin même par un domestique sans livrée, qui n'a pas voulu me dire à qui il appartenait et qui m'a affirmé avoir reçu l'ordre de son maître...

— Ou de sa maîtresse, interrompit d'Artagnan.

— La chose n'y fait rien, dit Aramis en rougissant; et qui m'a affirmé, dis-je, avoir reçu l'ordre de... de son maître ou de sa maîtresse de mettre ce cheval dans mon écurie sans me dire de quelle part il venait.

— Il n'y a qu'aux poëtes que ces choses-là arrivent, reprit gravement Athos.

— Eh bien! en ce cas, faisons mieux, dit d'Artagnan; lequel des deux chevaux monterez-vous? celui que vous avez acheté ou celui qu'on vous a donné?

— Celui qu'on m'a donné, sans contredit. Vous comprenez, d'Artagnan, que je ne puis faire cette injure...

— Au donateur inconnu, reprit d'Artagnan.

— Ou à la donatrice mystérieuse, dit Athos.

— Celui que vous avez acheté vous devient donc inutile?

— A peu près.

— Vous l'avez choisi vous-même ?

— Et avec le plus grand soin. La sûreté du cavalier, vous le savez, dépend presque toujours de son cheval.

— Eh bien ! cédez-le-moi pour le prix qu'il vous coûte.

— J'allais vous l'offrir, mon cher d'Artagnan, en vous donnant tout le temps qui vous sera nécessaire pour me rendre cette bagatelle.

— Et combien vous coûte-t-il?

— Huit cents livres.

— Voici quarante doubles pistoles, mon cher ami, dit d'Artagnan en tirant la somme de sa poche. Je sais que c'est la monnaie dans laquelle on vous paye vos poëmes.

— Vous êtes donc en fonds? dit Aramis.

— Riche ! richissime ! mon cher.

Et d'Artagnan fit sonner dans sa poche le reste de ses pistoles.

— Envoyez votre selle à l'hôtel des mousquetaires, et l'on vous amènera votre cheval ici avec les nôtres.

— Très-bien. Mais il est bientôt cinq heures ; hâtons-nous.

Un quart d'heure après, Porthos apparut à un bout de la rue Férou sur un genet magnifique. Mousqueton le suivait sur un cheval d'Auvergne, petit, mais fort beau. Porthos resplendissait de joie et d'orgueil.

En même temps Aramis apparut à l'autre bout de la rue, monté sur un superbe coursier anglais; Bazin le suivait sur un cheval rouan, tenant en laisse un vigoureux mecklembourgeois : c'était la monture de d'Artagnan.

Les deux mousquetaires se rencontrèrent à la porte : Athos et d'Artagnan les regardaient par la fenêtre.

— Diable! dit Aramis, vous avez là un superbe cheval, mon cher!

— Oui, répondit Porthos, c'est celui qu'on devait m'envoyer tout d'abord. Une mauvaise plaisanterie du mari lui avait substitué l'autre; mais le mari a été bien puni depuis, et j'ai obtenu toute satisfaction.

Grimaud parut à son tour, tenant en main la monture de son maître. D'Artagnan et Athos descendirent, se placèrent en selle près de leurs compagnons, et tous quatre s'acheminèrent vers le quai, Athos sur le che-

val qu'il devait à sa femme, Aramis sur le cheval qu'il devait à sa maîtresse, Porthos sur le cheval qu'il devait à sa procureuse, et d'Artagnan sur le cheval qu'il devait à sa bonne fortune, la meilleure maîtresse de toutes.

Les valets suivirent.

Comme l'avait pensé Porthos, la cavalcade fit bon effet, et si madame Coquenard s'était trouvée sur le chemin de Porthos et eût pu voir quel grand air il avait sur son beau genet d'Espagne, elle n'aurait pas regretté la saignée qu'elle avait faite au coffre-fort de son mari.

Près du Louvre, les quatre amis rencontrèrent M. de Tréville qui revenait de Saint-Germain; il les arrêta pour leur faire compliment sur leur équipage, ce qui, en un instant, amena autour d'eux quelques centaines de badauds.

D'Artagnan profita de la circonstance pour parler à M. de Tréville de la lettre au grand cachet rouge et aux armes ducales. Il est bien entendu que de l'autre il ne souffla point mot.

M. de Tréville approuva la résolution qu'il avait prise, et l'assura que si le lendemain il

n'avait pas reparu, il saurait bien le retrou ver, lui, partout où il serait.

En ce moment, l'horloge de la Samaritaine sonna six heures. Les quatre amis s'excusèrent sur un rendez-vous, et prirent congé de M. de Tréville.

Un temps de galop les conduisit sur la route de Chaillot. Le jour commençait à baisser; des voitures passaient et repassaient. D'Artagnan, gardé à quelques pas par ses amis, plongeait ses regards jusqu'au fond des carrosses et n'y apercevait aucune figure de connaissance.

Enfin, après un quart d'heure d'attente et comme le crépuscule tombait tout à fait, une voiture apparut arrivant au grand galop par la route de Sèvres. Un pressentiment dit d'avance à d'Artagnan que cette voiture renfermait la personne qui lui avait donné rendez-vous. Le jeune homme fut tout étonné lui-même de sentir son cœur battre si violemment. Presque aussitôt une tête de femme sortit par la portière, deux doigts sur la bouche comme pour recommander le silence, ou comme pour envoyer un baiser. D'Artagnan poussa un léger cri de joie. Cette femme,

ou plutôt cette apparition, car la voiture était passée avec la rapidité d'une vision, était madame Bonacieux.

Par un mouvement involontaire et malgré la recommandation faite, d'Artagnan lança son cheval au galop, et en quelques bonds rejoignit la voiture; mais la glace de la voiture était hermétiquement fermée : la vision avait disparu.

D'Artagnan alors se rappela cette recommandation : « Si vous tenez à votre vie et à celle de ceux qui vous aiment, demeurez immobile, comme si vous n'aviez rien vu. »

Il s'arrêta donc, tremblant, non pour lui, mais pour la pauvre femme qui évidemment s'était exposée à un grand péril en lui donnant ce rendez-vous.

La voiture continua sa route, et, toujours marchant à fond de train, s'enfonça dans Paris et disparut.

D'Artagnan était resté interdit à la même place et ne sachant que penser. Si c'était madame Bonacieux et si elle revenait à Paris, pourquoi ce rendez-vous fugitif, pourquoi ce simple échange d'un coup d'œil, pourquoi ce baiser perdu? Si, d'un autre côté, ce n'était

pas elle, ce qui était encore bien possible, car le peu de jour qui restait, rendait une erreur facile ; si ce n'était pas elle, ne serait-ce pas le commencement d'un coup de main monté contre lui avec l'appât de cette femme, pour laquelle on connaissait son amour ?

Les trois compagnons se rapprochèrent de lui. Tous trois avaient parfaitement vu une tête de femme apparaître à la portière, mais aucun d'eux, excepté Athos, ne connaissait madame Bonacieux. L'avis d'Athos, au reste, fut que c'était bien elle ; mais, moins préoccupé que d'Artagnan de ce joli visage, il avait cru voir une seconde tête, une tête d'homme, au fond de la voiture.

— S'il en est ainsi, dit d'Artagnan, ils la transportent sans doute d'une prison dans une autre. Mais que veulent-ils donc faire de cette pauvre créature, et comment la joindrai-je jamais ?

— Ami, dit gravement Athos, rappelez-vous que les morts sont les seuls qu'on ne soit pas exposé à rencontrer sur la terre. Vous en savez quelque chose ainsi que moi, n'est-ce pas ? Or, si votre maîtresse n'est pas morte, si c'est elle que nous venons de voir,

vous la retrouverez un jour ou l'autre. Et peut-être, mon Dieu, ajouta-t-il avec cet accent misanthropique qui lui était propre, peut-être plus tôt que vous ne voudrez.

Sept heures et demie sonnèrent; la voiture était en retard d'une vingtaine de minutes sur le rendez-vous donné. Les amis de d'Artagnan lui rappelèrent qu'il avait une visite à faire, tout en lui faisant observer qu'il était encore temps de s'en dédire.

Mais d'Artagnan était à la fois entêté et curieux. Il avait mis dans sa tête qu'il irait au Palais-Cardinal, et qu'il saurait ce que voulait lui dire Son Éminence. Rien ne put le faire changer de résolution.

On arriva rue Saint-Honoré, et place du Palais-Cardinal on trouva les douze mousquetaires convoqués qui se promenaient en attendant leurs camarades. Là seulement on leur expliqua ce dont il était question.

D'Artagnan était fort connu dans l'honorable corps des mousquetaires du roi, où l'on savait qu'il prendrait un jour sa place; on le regardait donc d'avance comme un camarade. Il résulta de ces antécédents que chacun accepta de grand cœur la mission pour la-

quelle il était convié; d'ailleurs, il s'agissait, selon toute probabilité, de jouer un mauvais tour à M. le cardinal et à ses gens, et pour de pareilles expéditions ces dignes gentilshommes étaient toujours prêts.

Athos les partagea donc en trois groupes, prit le commandement de l'un, donna le second à Aramis, et le troisième à Porthos, puis chaque groupe alla s'embusquer en face d'une sortie.

D'Artagnan, de son côté, entra bravement par la porte principale.

Quoiqu'il se sentît vigoureusement appuyé, le jeune homme n'était pas sans inquiétude en montant pas à pas le grand escalier. Sa conduite avec milady ressemblait tant soit peu à une trahison, et il se doutait des relations politiques qui existaient entre cette femme et le cardinal; de plus, de Wardes, qu'il avait si mal accommodé, était des fidèles de Son Éminence, et d'Artagnan savait que si Son Éminence était terrible à ses ennemis, elle était fort attachée à ses amis.

— Si de Wardes a raconté toute notre affaire au cardinal, ce qui n'est pas douteux, et s'il m'a reconnu, ce qui est probable, je dois me

regarder à peu près comme un homme condamné, disait d'Artagnan en secouant la tête. Mais pourquoi a-t-il attendu jusqu'aujourd'hui? C'est tout simple : milady aura porté plainte contre moi avec cette hypocrite douleur qui la rend si intéressante, et ce dernier crime aura fait déborder le vase. Heureusement, ajoutait-il, mes bons amis sont en bas, et ils ne me laisseront pas emmener sans me défendre. Cependant la compagnie des mousquetaires de M. de Tréville ne peut pas faire à elle seule la guerre au cardinal, qui dispose des forces de toute la France, et devant lequel la reine est sans pouvoir et le roi sans volonté. D'Artagnan, mon ami, tu es brave, tu es prudent, tu as d'excellentes qualités, mais les femmes te perdront!

Il en était à cette triste conclusion lorsqu'il entra dans l'antichambre. Il remit sa lettre à l'huissier de service, qui le fit passer dans la salle d'attente, et qui s'enfonça dans l'intérieur du palais.

Dans cette salle d'attente étaient cinq ou six gardes de M. le cardinal, qui, reconnaissant d'Artagnan, et qui, sachant que c'était

lui qui avait blessé Jussac, le regardèrent en souriant d'un singulier sourire.

Ce sourire parut à d'Artagnan d'un mauvais augure; seulement, comme notre Gascon n'était pas facile à intimider, ou que plutôt, grâce à un grand orgueil naturel aux gens de son pays, il ne laissait pas voir facilement ce qui se passait dans son âme, quand ce qui s'y passait ressemblait à de la crainte, il se campa fièrement devant MM. les gardes, et attendit la main sur la hanche, dans une attitude qui ne manquait pas de majesté.

L'huissier rentra et fit signe à d'Artagnan de le suivre. Il sembla au jeune homme que les gardes, en le regardant s'éloigner, chuchotaient entre eux.

Il suivit un corridor, traversa un grand salon, entra dans une bibliothèque et se trouva en face d'un homme assis devant un bureau et qui écrivait.

L'huissier l'introduisit et se retira sans dire une parole. D'Artagnan resta debout et examina cet homme.

D'Artagnan crut d'abord qu'il avait affaire à quelque juge examinant son dossier, mais il s'aperçut que l'homme du bureau écrivait

ou plutôt corrigeait des lignes d'inégale longueur, en scandant des mots sur ses doigts ; il vit qu'il était en face d'un poëte. Au bout d'un instant, le poëte ferma son manuscrit, sur la couverture duquel était écrit *Mirame*, tragédie en cinq actes, et il leva la tête.

D'Artagnan reconnut le cardinal.

CHAPITRE II.

Une vision terrible.

Richelieu appuya son coude sur son manuscrit, sa joue sur sa main, et regarda un instant d'Artagnan. Nul n'avait l'œil plus profondément scrutateur que le cardinal, et le jeune homme sentit ce regard courir par ses veines comme une fièvre.

Cependant il fit bonne contenance, tenant son feutre à la main, et attendant le bon plaisir de Son Éminence, sans trop d'orgueil, mais aussi sans trop d'humilité.

— Monsieur, lui dit le cardinal, êtes-vous un d'Artagnan du Béarn ?

— Oui, monseigneur.

— Il y a plusieurs branches de d'Artagnan à Tarbes et dans les environs ; à laquelle appartenez-vous ?

— Je suis le fils de celui qui a fait les guerres de religion avec le grand roi Henri, père de Sa gracieuse Majesté.

— C'est bien cela. C'est vous qui êtes parti, il y a sept ou huit mois à peu près, de votre pays pour venir chercher fortune dans la capitale ?

— Oui, monseigneur.

— Vous êtes venu par Meung, où il vous est arrivé quelque chose ; je ne sais plus trop quoi, mais enfin quelque chose.

— Monseigneur, dit d'Artagnan, voici ce qui m'est arrivé...

— Inutile, inutile, reprit le cardinal avec un sourire qui indiquait qu'il connaissait l'histoire aussi bien que celui qui voulait la lui raconter. Vous étiez recommandé à M. de Tréville, n'est-ce pas ?

— Oui, monseigneur ; mais justement dans cette malheureuse affaire de Meung...

— La lettre de recommandation avait été perdue, reprit l'Éminence; oui, je sais cela. Mais M. de Tréville est un habile physionomiste qui connaît les hommes à la première vue, et il vous a placé dans la compagnie de son beau-frère, M. des Essarts, en vous laissant espérer qu'un jour ou l'autre vous entreriez dans les mousquetaires?

— Monseigneur est parfaitement renseigné.

— Depuis ce temps-là il vous est arrivé bien des choses. Vous vous êtes promené derrière les Chartreux un jour qu'il eût mieux valu que vous fussiez ailleurs; puis vous avez fait avec vos amis un voyage aux eaux de Forges. Eux se sont arrêtés en route, mais vous, vous avez continué votre chemin. C'est tout simple, vous aviez des affaires en Angleterre.

— Monseigneur, dit d'Artagnan tout interdit, j'allais...

— A la chasse à Windsor ou ailleurs; cela ne regarde personne. Je sais cela, moi, parce que mon état est de tout savoir. A votre retour, vous avez été reçu par une auguste personne, et je vois avec plaisir que vous avez conservé le souvenir qu'elle vous a donné.

D'Artagnan porta la main au diamant qu'il tenait de la reine, et en tourna vivement le chaton en dedans; mais il était trop tard.

— Le lendemain de ce jour vous avez reçu la visite de Cavois, reprit le cardinal; il allait vous prier de passer au palais. Cette visite, vous ne la lui avez pas rendue, et vous avez eu tort.

— Monseigneur, je craignais d'avoir encouru la disgrâce de Votre Éminence.

— Et pourquoi cela, monsieur? Pour avoir suivi les ordres de vos supérieurs avec plus de courage et d'intelligence que ne l'eût fait un autre? Encourir ma disgrâce quand vous méritez des éloges? Ce sont les gens qui n'obéissent pas que je punis, et non pas ceux qui, comme vous, obéissent... trop bien... Et la preuve, rappelez-vous la date du jour où je vous avais fait dire de me venir voir, et cherchez dans votre mémoire ce qui est arrivé le soir même.

C'était le soir même qu'avait eu lieu l'enlèvement de madame Bonacieux. D'Artagnan frissonna, et il se rappela qu'une demi-heure auparavant, la pauvre femme était passée près de lui, sans doute encore emportée par la

même puissance qui l'avait fait disparaître.

— Enfin, continua le cardinal, comme je n'entendais pas parler de vous depuis quelque temps, j'ai voulu savoir ce que vous faisiez. D'ailleurs, vous me devez bien quelques remercîments : vous avez remarqué vous-même combien vous avez été ménagé dans toutes les circonstances.

D'Artagnan s'inclina avec respect.

— Cela, continua le cardinal, partait non seulement d'un sentiment d'équité naturelle, mais encore d'un plan que je m'étais tracé à votre égard.

D'Artagnan était de plus en plus étonné.

— Je voulais, reprit le cardinal, vous exposer ce plan le jour où vous reçûtes ma première invitation; mais vous n'êtes pas venu. Heureusement rien n'est perdu par ce retard, et aujourd'hui vous allez l'entendre. Asseyez-vous là devant moi, M. d'Artagnan; vous êtes assez bon gentilhomme pour ne pas écouter debout.

Et le cardinal indiqua du doigt une chaise au jeune homme, qui était si étonné de ce qui se passait, que pour obéir il attendit un second signe de son interlocuteur.

— Vous êtes brave, M. d'Artagnan, poursuivit l'Éminence; vous êtes prudent, ce qui vaut mieux. J'aime les hommes de tête et de cœur, moi... Ne vous effrayez pas, dit-il en souriant : par les hommes de cœur, j'entends les hommes de courage; mais tout jeune, et à peine entrant dans le monde que vous êtes, vous avez des ennemis puissants. Si vous n'y prenez garde, ils vous perdront!

— Hélas! monseigneur, répondit le jeune homme, ils le feront bien facilement sans doute, car ils sont forts et bien appuyés, tandis que moi je suis seul.

— Oui, c'est vrai, mais tout seul que vous êtes, vous avez déjà fait beaucoup, et vous ferez encore plus, je n'en doute pas. Cependant vous avez, je le crois, besoin d'être guidé dans l'aventureuse carrière que vous avez entreprise, car, si je ne me trompe, vous êtes venu à Paris avec l'ambitieuse idée de faire fortune.

— Je suis dans l'âge des folles espérances, monseigneur, dit d'Artagnan.

— Il n'y a de folles espérances que pour les sots, monsieur, et vous êtes homme d'es-

prit. Voyons, que diriez-vous d'une enseigne dans mes gardes, et d'une compagnie après la campagne ?

— Ah ! monseigneur !...

— Vous acceptez, n'est-ce pas?

— Monseigneur... reprit d'Artagnan d'un air embarrassé.

— Comment, vous refusez ? s'écria le cardinal avec étonnement.

— Je suis dans les gardes de Sa Majesté, monseigneur, et je n'ai point de raisons d'être mécontent.

— Mais il me semble, dit l'Éminence, que mes gardes à moi sont aussi les gardes de Sa Majesté, et que, pourvu qu'on serve dans un corps français, on sert le roi.

— Monseigneur, Votre Éminence a mal compris mes paroles.

— Vous voulez un prétexte, n'est-ce pas ? Je comprends. Eh bien ! ce prétexte, vous l'avez. L'avancement, la campagne qui s'ouvre, l'occasion que je vous offre, voilà pour le monde ; pour vous, le besoin de protections sûres. Car il est bon que vous sachiez, M. d'Artagnan, que j'ai reçu des plaintes graves contre vous. Vous ne consacrez pas

exclusivement vos jours et vos nuits au service du roi.

D'Artagnan rougit.

— Au reste, continua le cardinal en posant la main sur une liasse de papiers, j'ai là tout un dossier qui vous concerne. Mais avant de le lire, j'ai voulu causer avec vous. Je vous sais homme de résolution, et vos services bien dirigés, au lieu de vous mener à mal, pourraient vous rapporter beaucoup. Allons, réfléchissez, et décidez-vous.

— Votre bonté me confond, monseigneur, répondit d'Artagnan, et je reconnais dans Votre Éminence une grandeur d'âme qui me fait petit comme un ver de terre; mais enfin, puisque monseigneur me permet de lui parler franchement...

D'Artagnan s'arrêta.

— Oui, parlez.

— Eh bien! je dirai à Votre Éminence que tous mes amis sont aux mousquetaires et aux gardes du roi, et que mes ennemis, par une fatalité inconcevable, sont à Votre Éminence. Je serais donc mal venu ici et mal regardé là-bas si j'acceptais ce que m'offre monseigneur.

—Auriez-vous déjà cette orgueilleuse idée, que je ne vous offre pas ce que vous valez, monsieur? dit le cardinal avec un sourire de dédain.

— Monseigneur, Votre Éminence est cent fois trop bonne pour moi, et, au contraire, je pense n'avoir point encore fait assez pour être digne de ses bontés. Le siége de la Rochelle va s'ouvrir, monseigneur; je servirai sous les yeux de Votre Éminence, et si j'ai eu le bonheur de me conduire à ce siége de telle façon que je mérite d'attirer ses regards, eh bien! après j'aurai au moins derrière moi quelque action d'éclat pour justifier la protection dont elle voudra bien m'honorer. Toute chose doit se faire à son temps. Peut-être plus tard aurai-je le droit de me donner; à cette heure, j'aurais l'air de me vendre.

— C'est-à-dire que vous refusez de me servir, monsieur? dit le cardinal avec un ton de dépit dans lequel perçait cependant une sorte d'estime. Demeurez donc libre, et gardez vos haines et vos sympathies.

— Monseigneur...

— Bien, bien, dit le cardinal; je ne vous en veux pas; mais vous comprenez: on a

assez de défendre ses amis et de les récompenser ; on ne doit rien à ses ennemis. Et cependant, je vous donnerai un conseil. Tenez-vous bien, M. d'Artagnan, car du moment où j'aurai retiré ma main de dessus vous, je n'achèterais pas votre vie une obole.

— J'y tâcherai, monseigneur, répondit le Gascon avec une humble assurance.

— Songez plus tard, et à un certain moment, s'il vous arrive malheur, dit Richelieu avec intention, que c'est moi qui ai été vous chercher, et que j'ai fait ce que j'ai pu pour que ce malheur ne vous arrivât pas.

— J'aurai, quoi qu'il arrive, dit d'Artagnan en mettant la main sur sa poitrine et en s'inclinant, une éternelle reconnaissance à Votre Éminence de ce qu'elle fait pour moi en ce moment.

— Eh bien ! donc, comme vous l'avez dit, M. d'Artagnan, nous nous reverrons après la campagne. Je vous suivrai des yeux, car je serai là-bas, continua le cardinal en montrant du doigt à d'Artagnan une magnifique armure qu'il devait endosser. Et à notre retour, eh bien ! nous compterons.

— Ah ! monseigneur ! s'écria d'Artagnan,

épargnez-moi le poids de votre disgrâce; restez neutre, monseigneur, si vous trouvez que j'agis en galant homme.

— Jeune homme, dit Richelieu, si je puis vous dire encore une fois ce que je vous ai dit aujourd'hui, je vous promets de vous le dire.

Cette dernière parole de Richelieu exprimait un doute terrible, elle consterna d'Artagnan plus que ne l'eût fait une menace, car c'était un avertissement. Le cardinal cherchait donc à le préserver de quelque malheur qui le menaçait? Il ouvrit la bouche pour répondre, mais d'un geste hautain, le cardinal le congédia.

D'Artagnan sortit, mais à la porte le cœur fut prêt à lui manquer, et peu s'en fallut qu'il ne rentrât. Cependant la figure grave et sévère d'Athos lui apparut. S'il faisait avec le cardinal le pacte que celui-ci lui proposait, Athos ne lui donnerait plus la main, Athos le renierait.

Ce fut cette crainte qui le retint, tant est puissante l'influence d'un caractère vraiment grand sur tout ce qui l'entoure.

D'Artagnan descendit par le même esca-

lier qu'il était entré ; il trouva devant la porte Athos et les quatre mousquetaires qui attendaient son retour, et qui commençaient à s'inquiéter. D'un mot d'Artagnan les rassura, et Planchet courut prévenir les autres postes qu'il était inutile de monter une plus longue garde, attendu que son maître était sorti sain et sauf du Palais-Cardinal.

Rentrés chez Athos, Aramis et Porthos s'informèrent des causes de cet étrange rendez-vous ; mais d'Artagnan se contenta de leur dire que M. de Richelieu l'avait fait venir pour lui proposer d'entrer dans ses gardes avec le grade d'enseigne, et qu'il avait refusé.

—Et vous avez eu raison ! s'écrièrent d'une seule voix Porthos et Aramis.

Athos tomba dans une profonde rêverie et ne répondit rien.

Mais lorsqu'il fut seul avec d'Artagnan :

— Vous avez fait ce que vous deviez faire, lui dit-il, mais peut-être avez-vous eu tort.

D'Artagnan poussa un soupir, car cette voix répondait à une voix secrète de son âme qui lui disait que de grands malheurs l'attendaient.

La journée du lendemain se passa en préparatifs de départ.

D'Artagnan alla faire ses adieux à M. de Tréville. A cette heure on croyait encore que la séparation des gardes et des mousquetaires serait momentanée, le roi tenant son parlement le jour même et devant partir le lendemain. M. de Tréville se contenta donc de demander à d'Artagnan s'il avait besoin de lui; mais d'Artagnan répondit fièrement qu'il avait tout ce qu'il lui fallait.

La nuit réunit tous les camarades de la compagnie des gardes de M. des Essarts et de la compagnie des mousquetaires de M. de Tréville, qui avaient fait amitié ensemble. On se quittait pour se revoir quand il plairait à Dieu et s'il plaisait à Dieu. La nuit fut donc des plus bruyantes, comme on peut le penser, car en pareil cas on ne peut combattre l'extrême préoccupation que par l'extrême insouciance.

Le lendemain, au premier son des trompettes, les amis se quittèrent; les mousquetaires coururent à l'hôtel de M. de Tréville, les gardes à celui de M. des Essarts. Chacun des capitaines conduisit aussitôt sa compa-

gnie au Lonvre, où le roi passait sa revue.

Le roi était triste et paraissait malade, ce qui lui ôtait de sa haute mine. En effet, la veille, la fièvre l'avait pris au milieu du parlement et tandis qu'il tenait son lit de justice. Il n'en était pas moins décidé à partir le soir même, et, malgré les observations qu'on lui avait faites, il avait voulu passer sa revue, espérant par ce premier coup de vigueur vaincre la maladie qui commençait à s'emparer de lui.

La revue passée, les gardes se mirent seuls en marche, les mousquetaires ne devant partir qu'avec le roi, ce qui permit à Porthos d'aller faire, avec son superbe équipage, un tour dans la rue aux Ours.

La procureuse le vit passer dans son uniforme neuf et sur son beau cheval. Elle aimait trop Porthos pour le laisser partir ainsi; elle lui fit signe de descendre et de venir près d'elle. Porthos était magnifique : ses éperons résonnaient, sa cuirasse brillait, son épée lui battait fièrement les jambes. Cette fois les clercs n'eurent aucune envie de rire, tant Porthos avait l'air d'un coupeur d'oreilles.

Le mousquetaire fut introduit près de

M. Coquenard, dont le petit œil gris brilla de colère en voyant son prétendu cousin tout flamboyant; cependant une chose le consola intérieurement, c'est qu'on disait partout que la campagne serait rude : il espérait tout doucement au fond du cœur que Porthos serait tué.

Porthos présenta ses compliments à maître Coquenard et lui fit ses adieux : maître Coquenard lui souhaita toutes sortes de prospérités. Quant à madame Coquenard, elle ne pouvait retenir ses larmes, mais on ne tira aucune mauvaise pensée de sa douleur; on la savait fort attachée à ses parents, pour lesquels elle avait toujours eu de cruelles disputes avec son mari.

Tant que la procureuse put suivre des yeux son beau cousin, elle agita un mouchoir en se penchant hors de la fenêtre, à croire qu'elle voulait se précipiter. Porthos reçut toutes ces marques de tendresse en homme habitué à de pareilles démonstrations. Seulement, en tournant le coin de la rue, il souleva son feutre et l'agita en signe d'adieu.

De son côté, Aramis écrivait une longue

lettre. A qui? Personne n'en savait rien. Dans la chambre voisine, Ketty, qui devait partir le soir même pour Tours, attendait cette lettre mystérieuse.

Athos buvait à petits coups la dernière bouteille de son vin d'Espagne.

Pendant ce temps, d'Artagnan défilait avec sa compagnie. En arrivant au faubourg Saint-Antoine, il se retourna pour regarder gaiement la Bastille à laquelle il avait échappé jusqu'alors. Comme c'était la Bastille seulement qu'il regardait, il ne vit point milady qui, montée sur un cheval isabelle, le désignait du doigt à deux hommes d'assez mauvaise mine, qui s'approchèrent aussitôt des rangs pour le reconnaître. Sur une interrogation qu'ils firent du regard, milady répondit par un signe que c'était bien lui. Puis, certaine qu'il ne pouvait plus y avoir de méprise dans l'exécution de ses ordres, elle piqua son cheval et disparut.

Les deux hommes suivirent alors la compagnie, et à la sortie du faubourg Saint-Antoine, montèrent sur des chevaux tout préparés qu'un domestique sans livrée tenait en main en les attendant.

CHAPITRE III.

Le siége de la Rochelle.

Le siége de la Rochelle fut un des plus grands événements du règne de Louis XIII.

Les vues politiques du cardinal, lorsqu'il entreprit ce siége, étaient considérables. Des villes importantes données par Henri IV aux huguenots comme places de sûreté, il ne restait plus que la Rochelle. Le cardinal voulait détruire ce dernier boulevard du calvinisme.

La Rochelle, qui avait pris une nouvelle importance de la ruine des autres villes cal-

vinistes, était d'ailleurs la dernière porte ouverte aux Anglais dans le royaume de France, et en la fermant à l'Angleterre, notre éternelle ennemie, le cardinal achevait l'œuvre de Jeanne d'Arc et du duc de Guise.

Ainsi Bassompierre, qui était à la fois protestant et catholique, protestant de conviction et catholique comme commandeur du Saint-Esprit, Bassompierre, qui était Allemand de naissance et Français de cœur, Bassompierre enfin, qui avait un commandement particulier au siége de la Rochelle, disait-il, en chargeant à la tête de plusieurs autres seigneurs protestants comme lui :

— Vous verrez, messieurs, que nous serons assez bêtes pour prendre la Rochelle.

Et Bassompierre avait raison. La canonnade de l'île de Ré lui présageait les dragonnades des Cévennes ; la prise de la Rochelle était la préface de l'édit de Nantes.

Mais, à côté de ces vues générales du ministre niveleur et simplificateur, et qui appartiennent à l'histoire, le chroniqueur est bien forcé de reconnaître les petites visées de l'homme amoureux et du rival jaloux.

Richelieu, comme chacun sait, avait été

amoureux de la reine; cet amour avait-il chez lui un simple but politique, ou était-ce tout naturellement une de ces profondes passions comme en inspira Anne d'Autriche à ceux qui l'entouraient? C'est ce que nous ne saurions dire; mais en tout cas on a vu par les développements antérieurs de cette histoire, que Buckingham l'avait emporté sur lui, et que dans deux ou trois circonstances, et particulièrement dans celle des ferrets, il l'avait, grâce au dévouement des trois mousquetaires et au courage de d'Artagnan, cruellement mystifié.

Il s'agissait donc pour Richelieu, non-seulement de débarrasser la France d'un ennemi, mais de se venger d'un rival. Au reste la vengeance devait être grande et éclatante, et digne en tout d'un homme qui tient dans sa main pour épée de combat les forces de tout un royaume.

Richelieu savait qu'en combattant l'Angleterre, il combattait Buckingham; qu'en triomphant de l'Angleterre, il triomphait de Buckingham; enfin qu'en humiliant l'Angleterre aux yeux de l'Europe, il humiliait Buckingham aux yeux de la reine.

De son côté Buckingham, tout en mettant en avant l'honneur de l'Angleterre, était mû par des intérêts absolument semblables à ceux du cardinal. Buckingham aussi poursuivait une vengeance particulière. Sous aucun prétexte Buckingham n'avait pu rentrer en France comme ambassadeur; il voulait y rentrer comme conquérant.

Il en résulte que le véritable enjeu de cette partie que les deux puissants royaumes jouaient pour le bon plaisir de deux hommes amoureux, était un simple regard d'Anne d'Autriche.

Le premier avantage avait été au duc de Buckingham; arrivé inopinément en vue de l'île de Ré avec quatre-vingt-dix vaisseaux et vingt mille hommes à peu près, il avait surpris le comte de Toiras, qui commandait pour le roi dans l'île, et, après un combat sanglant, il avait opéré son débarquement.

Relatons, en passant, que dans ce combat avait péri le baron de Chantal. Le baron de Chantal laissait orpheline une petite fille de dix-huit mois.

Cette petite fille fut depuis madame de Sévigné.

Le comte de Toiras se retira dans la citadelle Saint-Martin avec la garnison, et jeta une centaine d'hommes dans un petit fort qu'on appelait le fort de la Prée.

Cet événement avait hâté les résolutions du cardinal, et en attendant que le roi et lui pussent aller prendre le commandement du siége de la Rochelle, qui était résolu, il avait fait partir Monsieur pour diriger les premières opérations, et avait fait filer vers le théâtre de la guerre toutes les troupes dont il avait pu disposer.

C'était de ce détachement envoyé en avant-garde que faisait partie notre ami d'Artagnan.

Le roi, comme nous l'avons dit, devait suivre aussitôt son lit de justice tenu. En se levant de ce lit de justice, le 28 juin, il s'était senti pris par la fièvre. Il n'en avait pas moins voulu partir, mais son état empirant il avait été forcé de s'arrêter à Villeroy.

Or, où s'arrêtait le roi s'arrêtaient les mousquetaires; il en résultait que d'Artagnan, qui était purement et simplement dans les gardes, se trouvait séparé, momentanément du moins, de ses bons amis Athos, Porthos

et Aramis. Cette séparation, qui n'était pour lui qu'une contrariété, fût certes devenue une inquiétude sérieuse s'il eût pu deviner de quels dangers inconnus il était entouré.

Il n'en arriva pas moins sans accident au camp établi devant la Rochelle.

Tout était toujours dans le même état. Le duc de Buckingham et ses Anglais, maîtres de l'île de Ré, continuaient d'assiéger, mais sans succès, la citadelle de Saint-Martin et le fort de la Prée, et les hostilités avec la Rochelle étaient commencées depuis deux ou trois jours à propos d'un fort que le duc d'Angoulême venait de faire construire près de la ville.

Les gardes, sous le commandement de M. des Essarts, avaient leur logement aux Minimes.

Mais, nous le savons, d'Artagnan, préoccupé de l'ambition de passer aux mousquetaires, avait rarement fait amitié avec ses camarades; il se trouvait donc isolé et livré à ses propres réflexions.

Ses réflexions n'étaient pas riantes. Depuis un an qu'il était arrivé à Paris, il s'était mêlé aux affaires publiques, et ses affaires privées

n'avaient pas fait grand chemin, comme amour et comme fortune.

Comme amour, la seule femme qu'il eût aimée véritablement était madame Bonacieux, et madame Bonacieux avait disparu sans qu'il pût découvrir encore ce qu'elle était devenue.

Comme fortune, il s'était fait, lui chétif, un ennemi du cardinal, c'est-à-dire d'un homme devant lequel tremblaient les plus grands du royaume, à commencer par le roi.

Cet homme pouvait l'écraser, et cependant il ne l'avait pas fait. Pour un esprit aussi perspicace que l'était d'Artagnan, cette indulgence était un jour par lequel il voyait dans un meilleur avenir.

Puis il s'était fait encore un autre ennemi, moins à craindre, pensait-il, mais que cependant il sentait instinctivement n'être pas à mépriser. Cet ennemi, c'était milady.

En échange de tout cela il avait la protection et la bienveillance de la reine, mais la bienveillance de la reine était, par le temps qui courait, une cause de plus de persécution, et sa protection, on le sait, protégeait fort mal, témoin Chalais et madame Bonacieux.

Ce qu'il avait donc gagné de plus clair dans tout cela, c'était le diamant de cinq ou six mille livres qu'il portait au doigt, et encore ce diamant, en supposant que d'Artagnan, dans ses projets d'ambition, voulût le garder pour s'en faire un jour un signe de reconnaissance près de la reine, n'avait en attendant, puisqu'il ne pouvait s'en défaire, pas plus de valeur que les cailloux qu'il foulait à ses pieds.

Nous disons que les cailloux qu'il foulait à ses pieds, car d'Artagnan faisait ces réflexions en se promenant solitairement sur un joli petit chemin qui conduisait du camp à un village voisin : or, ces réflexions l'avaient conduit plus loin qu'il ne croyait, et le jour commençait à baisser, lorsqu'au dernier rayon du soleil couchant il lui sembla voir briller derrière une haie le canon d'un mousquet.

D'Artagnan avait l'œil vif et l'esprit prompt; il comprit que le mousquet n'était pas venu là tout seul, et que celui qui le portait ne s'était pas caché derrière une haie dans des intentions amicales. Il résolut donc de gagner au large, lorsque de l'autre côté de la

route, derrière un rocher, il aperçut l'extrémité d'un second mousquet.

C'était évidemment une embuscade.

Le jeune homme jeta un coup d'œil sur le premier mousquet et vit avec une certaine inquiétude qu'il s'abaissait dans sa direction, mais aussitôt qu'il vit l'orifice du canon immobile, il se jeta ventre à terre. En même temps, le coup partit, et il entendit le sifflement d'une balle qui passait au-dessus de sa tête.

Il n'y avait pas de temps à perdre : d'Artagnan se redressa d'un bond, et au même moment la balle de l'autre mousquet fit voler les cailloux à l'endroit même du chemin où il s'était jeté la face contre terre.

D'Artagnan n'était pas un de ces hommes inutilement braves qui cherchent une mort ridicule pour qu'on dise d'eux qu'ils n'ont pas reculé d'un pas ; d'ailleurs il ne s'agissait plus de courage ici : d'Artagnan était tombé dans un guet-apens.

— S'il y a un troisième coup, se dit-il, je suis un homme mort.

Et aussitôt, il s'enfuit à toutes jambes dans la direction du camp, avec la vitesse des

gens de son pays, si renommés pour leur agilité ; mais, quelle que fût la rapidité de sa course, le premier qui avait tiré, ayant eu le temps de recharger son arme, lui tira un second coup si bien ajusté, cette fois, que la balle traversa son feutre et le fit voler à dix pas de lui.

Comme d'Artagnan n'avait pas d'autre chapeau, il ramassa le sien tout en courant, arriva fort essoufflé et fort pâle dans son logis, s'assit sans rien dire à personne et se mit à réfléchir.

Cet événement pouvait avoir trois causes :

La première et la plus naturelle pouvait être une embuscade de Rochelois, qui n'eussent pas été fâchés de tuer un des gardes de Sa Majesté, parce que c'eût été un ennemi de moins, et que cet ennemi eût pu avoir une bourse bien garnie dans sa poche.

D'Artagnan prit son chapeau, examina le trou de la balle et secoua la tête. La balle n'était pas une balle de mousquet, c'était une balle d'arquebuse ; la justesse du coup lui avait déjà donné l'idée qu'il avait été tiré par une arme particulière ; ce n'était donc pas

une embuscade militaire, puisque la balle n'était pas de calibre.

Ce pouvait être un bon souvenir de M. le cardinal. On se rappelle qu'au moment même où, grâce au bienheureux rayon de soleil, il avait aperçu le canon du fusil, il s'étonnait de la longanimité de Son Éminence à son égard.

Mais d'Artagnan secoua la tête d'un air de doute. Pour les gens vers lesquels il n'avait qu'à étendre la main, le cardinal recourait rarement à de pareils moyens.

Ce pouvait être une vengeance de milady.

Cette conjecture était plus raisonnable.

Il chercha inutilement à se rappeler ou les traits ou le costume des assassins; mais il s'était éloigné d'eux si rapidement, qu'il n'avait eu le loisir de rien remarquer.

— Ah! mes pauvres amis, murmura d'Artagnan, où êtes-vous? et que vous me faites faute!

D'Artagnan passa une fort mauvaise nuit. Trois ou quatre fois il se réveilla en sursaut, se figurant qu'un homme s'approchait de son lit pour le poignarder. Cependant le jour pa-

rut sans que l'obscurité eût amené aucun accident.

Mais d'Artagnan se douta bien que ce qui était différé n'était pas perdu.

D'Artagnan resta toute la journée dans son logis; il se donna pour excuse vis-à-vis de lui-même que le temps était mauvais.

Le surlendemain à neuf heures, on battit aux champs. Le duc d'Orléans visitait les postes. Les gardes coururent aux armes; d'Artagnan prit son rang au milieu de ses camarades.

Monsieur passa sur le front de bataille; puis tous les officiers supérieurs s'approchèrent de lui pour lui faire leur cour. M. des Essarts, capitaine des gardes, s'approcha comme les autres.

Au bout d'un instant, il parut à d'Artagnan que M. des Essarts lui faisait signe de venir à lui : il attendit un nouveau geste de son supérieur, craignant de se tromper, et ce geste s'étant renouvelé, il quitta les rangs et s'avança pour prendre l'ordre.

— Monsieur va demander des hommes de bonne volonté pour une mission dangereuse, mais qui fera honneur à ceux qui l'auront

accomplie, et je vous ai fait signe, afin que vous vous tinssiez prêt.

— Merci, mon capitaine, répondit d'Artagnan, qui ne demandait pas mieux que de se distinguer sous les yeux du lieutenant général.

En effet, les Rochelois avaient fait une sortie pendant la nuit, et avaient repris un bastion dont l'armée royaliste s'était emparée deux jours auparavant, il s'agissait de pousser une reconnaissance perdue pour voir comment l'armée gardait ce bastion.

Au bout de quelques instants, Monsieur éleva la voix et dit :

— Il me faudrait pour cette mission trois ou quatre volontaires, conduits par un homme sûr.

— Quant à l'homme sûr, je l'ai sous la main, monseigneur, dit M. des Essarts en montrant d'Artagnan, et quant aux quatre ou cinq volontaires, monseigneur n'a qu'à faire connaître ses intentions, et les hommes ne lui manqueront pas.

— Quatre hommes de bonne volonté pour venir se faire tuer avec moi! dit d'Artagnan en levant son épée.

Deux de ses camarades aux gardes s'élancèrent aussitôt, et deux soldats s'étant joints à eux, il se trouva que le nombre demandé était suffisant. D'Artagnan refusa donc tous les autres, ne voulant pas faire de passe-droit à ceux qui avaient la priorité.

On ignorait si, après la prise du bastion, les Rochelois l'avaient évacué, ou s'ils y avaient laissé garnison; il fallait donc examiner le lieu indiqué d'assez près pour vérifier la chose.

D'Artagnan partit avec ses quatre compagnons et suivit la tranchée; les deux gardes marchaient au même rang que lui, et les soldats venaient par derrière.

Ils arrivèrent ainsi en se couvrant du revêtement jusqu'à une centaine de pas du bastion. Là d'Artagnan en se retournant s'aperçut que les deux soldats avaient disparu.

Il crut qu'ayant eu peur, ils étaient restés en arrière et continua d'avancer.

Au détour de la contrescarpe, ils se trouvèrent à soixante pas à peu près du bastion.

On ne voyait personne, et le bastion semblait abandonné.

Les trois enfants perdus délibéraient s'ils

iraient plus avant, lorsque tout à coup une ceinture de fumée ceignit le géant de pierre, et une douzaine de balles vinrent siffler autour de d'Artagnan et de ses compagnons.

Ils savaient ce qu'ils voulaient savoir, le bastion était gardé, une plus longue station dans cet endroit dangereux eût donc été une imprudence inutile. D'Artagnan et les deux gardes tournèrent le dos et commencèrent une retraite qui ressemblait à une fuite.

En arrivant à l'angle de la tranchée qui allait leur servir de rempart, un des gardes tomba, une balle lui avait traversé la poitrine; l'autre, qui était sain et sauf, continua sa course vers le camp.

D'Artagnan ne voulut pas abandonner ainsi son compagnon, et s'inclina vers lui pour le relever et l'aider à rejoindre la ligne, mais dans ce moment deux coups de fusil partirent : une balle cassa la tête au garde déjà blessé, et l'autre vint s'aplatir sur le roc après avoir passé à deux pouces de d'Artagnan.

Le jeune homme se retourna vivement, car cette attaque ne pouvait venir du bastion, qui était masqué par l'angle de la tranchée. L'idée des deux soldats qui l'avaient aban-

donné lui revint à l'esprit et lui rappela ses assassins de la surveille ; il résolut donc cette fois de savoir à quoi s'en tenir et tomba sur le corps de son camarade comme s'il était mort.

Il vit aussitôt deux têtes s'élever au-dessus d'un ouvrage abandonné qui était à trente pas de là. C'étaient celles de nos deux soldats. D'Artagnan ne s'était pas trompé, ces hommes ne l'avaient suivi que pour l'assassiner, espérant que la mort du jeune homme serait mise sur le compte de l'ennemi.

Seulement comme il pouvait n'être que blessé et dénoncer leur crime, ils s'approchèrent pour l'achever. Heureusement, trompés par la ruse de d'Artagnan, ils négligèrent de recharger leurs fusils. Lorsqu'ils furent à dix pas de lui, d'Artagnan, qui en tombant avait eu grand soin de ne pas lâcher son épée, se releva tout à coup et d'un bond se trouva près d'eux.

Les assassins comprirent que s'ils s'enfuyaient du côté du camp sans avoir tué leur homme, ils seraient accusés par lui ; aussi, leur première idée fut-elle de passer à l'ennemi. L'un des deux prit son fusil par le

canon et s'en servit comme d'une massue : il en porta un coup terrible à d'Artagnan, qui l'évita en se jetant de côté ; mais, par ce mouvement, il livra passage au bandit, qui s'élança aussitôt vers le bastion. Comme les Rochelois qui le gardaient ignoraient dans quelle intention cet homme venait à eux, ils firent feu sur lui, et il tomba frappé d'une balle qui lui brisa l'épaule.

Pendant ce temps, d'Artagnan s'était jeté sur le second soldat, l'attaquant avec son épée. La lutte ne fut pas longue : ce misérable n'avait pour se défendre que son arquebuse déchargée. L'épée du garde glissa contre le canon de l'arme devenue inutile, et alla traverser la cuisse de l'assassin, qui tomba. D'Artagnan lui mit aussitôt la pointe du fer sur la gorge.

— Oh ! ne me tuez pas ! s'écria le bandit. Grâce ! grâce, mon officier ! et je vous dirai tout.

— Ton secret vaut-il la peine que je te garde la vie? demanda le jeune homme.

— Oui, si vous estimez que l'existence soit quelque chose quand on a vingt-deux ans comme vous et qu'on peut arriver à tout,

étant beau et brave comme vous l'êtes.

— Misérable ! dit d'Artagnan, voyons, parle vite. Qui t'a chargé de m'assassiner?

— Une femme que je ne connais pas, mais qu'on appelait milady.

— Mais si tu ne connais pas cette femme, comment sais-tu son nom?

— Mon camarade la connaissait et l'appelait ainsi; c'est à lui qu'elle a eu affaire, et non pas à moi. Il a même dans sa poche une lettre de cette personne, qui doit avoir pour vous une grande importance, à ce que je lui ai entendu dire.

— Mais comment te trouves-tu de moitié dans ce guet-apens?

— Il m'a proposé de faire le coup à nous deux, et j'ai accepté.

— Et combien vous a-t-elle donné pour cette belle expédition?

— Cent louis.

— Eh bien ! à la bonne heure, dit le jeune homme en riant, elle estime que je vaux quelque chose. Cent louis, c'est une somme pour deux misérables comme vous. Aussi je comprends que tu aies accepté, et je te fais grâce, mais à une condition.

— Laquelle? demanda le soldat inquiet en voyant que tout n'était pas fini.

— C'est que tu vas aller me chercher la lettre que ton camarade a dans sa poche.

— Mais, s'écria le bandit, c'est une autre manière de me tuer. Comment voulez-vous que j'aille chercher cette lettre sous le feu du bastion?

— Il faut pourtant que tu te décides à l'aller chercher, ou je jure que tu vas mourir de ma main.

— Grâce! monsieur, pitié! au nom de cette jeune dame que vous aimez, que vous croyez morte peut-être et qui ne l'est pas! s'écria le bandit en se mettant à genoux et en s'appuyant sur sa main, car il commençait à perdre ses forces avec son sang.

— Et d'où sais-tu qu'il y a une jeune femme que j'aime, et que j'ai cru cette femme morte? demanda d'Artagnan.

— Par cette lettre que mon camarade a dans sa poche.

— Tu vois bien alors qu'il faut que j'aie cette lettre, dit d'Artagnan. Ainsi donc plus de retard, plus d'hésitation, ou, quelle que soit ma répugnance à tremper une seconde

fois mon épée dans le sang d'un misérable comme toi, je te jure, sur ma foi d'honnête homme...

Et à ces mots d'Artagnan fit un geste si menaçant que le blessé se releva.

— Arrêtez, arrêtez ! s'écria-t-il, reprenant courage à force de terreur, j'irai... j'irai...

D'Artagnan prit l'arquebuse du soldat, le fit passer devant lui et le poussa vers son compagnon en lui piquant les reins de la pointe de son épée. C'était une chose affreuse que de voir ce malheureux laissant sur le chemin qu'il parcourait une longue trace de sang, pâle de sa mort prochaine, essayant de se traîner sans être vu jusqu'au corps de son complice, qui gisait à vingt pas de là.

La terreur était tellement peinte sur son visage, couvert d'une froide sueur, que d'Artagnan en eut pitié et le regarda avec mépris.

— Eh bien ! lui dit-il, je vais te montrer la différence qu'il y a entre un homme de cœur et un lâche comme toi ! Reste ; j'irai !

Et d'un pas agile, l'œil au guet, observant les mouvements de l'ennemi, s'aidant de tous les accidents du terrain, d'Artagnan parvint jusqu'au second soldat.

Il y avait deux moyens d'arriver à son but : le fouiller sur place ou l'emporter en se faisant un bouclier de son corps et le fouiller dans la tranchée.

D'Artagnan préféra le second moyen et chargea l'assassin sur ses épaules au moment même où l'ennemi faisait feu.

Une légère secousse, un dernier cri, un frémissement d'agonie prouvèrent à d'Artagnan que celui qui avait voulu l'assassiner venait de lui sauver la vie.

D'Artagnan regagna la tranchée et jeta le cadavre auprès du blessé, aussi pâle que le mort.

Aussitôt il commença l'inventaire : un portefeuille de cuir, une bourse où se trouvait évidemment une partie de la somme que le bandit avait reçue, un cornet et des dés formaient l'héritage du mort.

Il laissa le cornet et les dés où ils étaient tombés, jeta la bourse au blessé, et ouvrit avidement le portefeuille.

Au milieu de quelques papiers sans importance il trouva la lettre suivante ; c'était celle qu'il avait été chercher au risque de sa vie :

« Puisque vous avez perdu la trace de cette femme et qu'elle est maintenant en sûreté dans ce couvent où vous n'auriez jamais dû la laisser arriver, tâchez au moins de ne pas manquer l'homme, sinon vous savez que j'ai la main longue et que vous payerez cher les cent louis que vous avez à moi. »

Pas de signature. Néanmoins il était évident que la lettre venait de milady. En conséquence il la regarda comme pièce de conviction, et se trouvant en sûreté derrière l'angle de la tranchée, il se mit à interroger le blessé. Celui-ci confessa qu'il s'était chargé avec son camarade, le même qui venait d'être tué, d'enlever une jeune femme qui devait sortir de Paris par la barrière de la Villette, mais que s'étant arrêtés à boire dans un cabaret, ils avaient manqué la voiture de dix minutes.

— Mais qu'eussiez-vous fait de cette femme? demanda d'Artagnan avec angoisse.

— Nous devions la remettre dans un hôtel de la place Royale, dit le blessé.

— Oui, oui, murmura d'Artagnan, c'est bien cela : chez milady elle-même.

Alors le jeune homme comprit en frémis-

sant quelle soif terrible de vengeance poussait cette femme à le perdre, ainsi que ceux qui l'aimaient, et combien elle en savait sur les affaires de la cour, puisqu'elle avait tout découvert. Sans doute elle devait ces renseignements au cardinal. Mais, par compensation, il comprit aussi avec un sentiment de joie bien réel, que la reine avait fini par découvrir la prison où la pauvre madame Bonacieux expiait son dévouement, et qu'elle l'avait tirée de cette prison. Alors la lettre qu'il avait reçue de la jeune femme, et son passage sur la route de Chaillot, passage pareil à une apparition, lui furent expliqués.

Dès lors, ainsi qu'Athos l'avait prédit, il était possible de retrouver madame Bonacieux, et un couvent n'était pas imprenable.

Cette idée acheva de lui mettre la clémence au cœur. Il se retourna vers le blessé, qui suivait avec anxiété toutes les expressions diverses de son visage, et lui tendant le bras :

— Allons, lui dit-il, je ne veux pas t'abandonner ainsi. Appuie-toi sur moi et retournons au camp.

— Oui, dit le blessé, qui avait peine à

croire à tant de magnanimité ; mais n'est-ce point pour me faire pendre?

— Tu as ma parole, dit-il, et pour la seconde fois je te donne la vie.

Le blessé se laissa glisser à genoux et baisa de nouveau les pieds de son sauveur ; mais d'Artagnan, qui n'avait plus aucun motif de rester si près de l'ennemi, abrégea lui-même les témoignages de cette reconnaissance.

Le garde qui était revenu à la première décharge des Rochelois avait annoncé la mort de ses quatre compagnons. On fut donc à la fois fort étonné et fort joyeux dans le régiment, quand on vit reparaître le jeune homme sain et sauf.

D'Artagnan expliqua le coup d'épée de son compagnon par une sortie qu'il improvisa. Il raconta la mort de l'autre soldat et les périls qu'ils avaient courus. Ce récit fut pour lui l'occasion d'un véritable triomphe. Toute l'armée parla de cette expédition pendant un jour, et Monsieur lui en fit faire ses compliments.

Au reste, comme toute belle action porte avec elle sa récompense, la belle action de d'Artagnan eut pour résultat de lui rendre la

tranquillité qu'il avait perdue. En effet le jeune homme croyait pouvoir être tranquille, puisque de ses deux ennemis, l'un était tué et l'autre dévoué à ses intérêts.

Cette tranquillité prouvait une chose, c'est que d'Artagnan ne connaissait pas encore milady.

CHAPITRE IV.

Le vin d'Anjou.

Après des nouvelles presque désespérées du roi, le bruit de sa convalescence commençait à se répandre dans le camp, et comme il avait grande hâte d'arriver en personne au séige, on disait qu'aussitôt qu'il pourrait remonter à cheval il se remettrait en route.

Pendant ce temps, Monsieur, qui savait que d'un jour à l'autre il allait être remplacé dans son commandement, soit par le

duc d'Angoulême, soit par Bassompierre ou par Schomberg qui se disputaient le commandement, faisait peu de chose, perdait ses journées en tâtonnements, et n'osait risquer quelque grande entreprise pour chasser les Anglais de l'île de Ré où ils assiégeaient la citadelle de Saint-Martin et le fort de Prée, tandis que de leur côté les Français assiégeaient la Rochelle.

D'Artagnan, nous l'avons dit, était redevenu plus tranquille, comme il arrive toujours après un danger passé et quand le danger semble évanoui. Il ne lui restait qu'une inquiétude, c'était de ne recevoir aucune nouvelle de ses amis.

Mais un matin tout lui fut expliqué par cette lettre, datée de Villeroy :

« M. d'Artagnan,

« MM. Athos, Porthos et Aramis, après avoir fait une bonne partie chez moi et s'être égayés beaucoup, ont mené si grand bruit que le prévôt du château, homme très-rigide, les a consignés pour quelques jours. J'accomplis les ordres qu'ils m'ont donnés de vous

envoyer douze bouteilles de mon vin d'Anjou, dont ils ont fait grand cas; ils veulent que vous buviez à leur santé avec leur vin favori.

« Je l'ai fait, et suis, monsieur, avec un grand respect, votre serviteur très-humble et très-obéissant.

GODEAU,

« *Hôtelier de MM. les mousquetaires.* »

— A la bonne heure! s'écria d'Artagnan, ils pensent à moi dans leurs plaisirs, comme je pensais à eux dans mon ennui. Bien certainement, je boirai à leur santé, et de grand cœur, et je n'y boirai pas seul.

Et d'Artagnan courut chez deux gardes avec lesquels il avait fait plus amitié qu'avec les autres, afin de les inviter à boire avec lui le délicieux petit vin d'Anjou qui venait d'arriver de Villeroy.

L'un des deux gardes était invité pour le soir même, et l'autre invité pour le lendemain; la réunion fut donc fixée au surlendemain.

D'Artagnan envoya ses douze bouteilles de vin à la buvette des gardes, en recommandant qu'on les conservât avec soin. Puis, le

jour de solennité, comme le dîner était fixé pour l'heure de midi, d'Artagnan envoya dès neuf heures Planchet pour tout préparer.

Planchet, enorgueilli d'être élevé à la dignité de maître d'hôtel, songea à remplir ses fonctions en homme intelligent. A cet effet, il s'adjoignit le valet de l'un des convives de son maître, nommé Fourreau, et de plus aussi Brisemont, ce faux soldat qui avait voulu tuer notre héros, et qui, n'appartenant à aucun corps, était entré au service de d'Artagnan, ou plutôt à celui de Planchet, depuis que d'Artagnan lui avait sauvé la vie.

L'heure du festin venue, les deux convives arrivèrent, prirent place, et les mets s'alignèrent sur la table; Planchet servait, la serviette au bras; Fourreau débouchait les bouteilles, et Brisemont, le convalescent, transvasait dans des carafons de verre le vin qui paraissait avoir déposé par l'effet des secousses de la route. De ce vin, la première bouteille étant un peu trouble vers la fin, Brisemont versa cette lie dans un verre et d'Artagnan lui permit de la boire, car le

pauvre diable n'avait pas encore beaucoup de force.

Les convives, après avoir mangé le potage, allaient porter le premier verre à leurs lèvres, lorsque tout à coup le canon retentit au fort Louis et au fort Neuf. Aussitôt les gardes, croyant qu'il s'agissait de quelque attaque imprévue, soit des assiégés, soit des Anglais, sautèrent sur leurs épées, d'Artagnan fit comme eux, et tous trois sortirent en courant pour se rendre à leur poste.

Mais à peine furent-ils hors de la buvette qu'ils se trouvèrent fixés sur ce grand bruit. Les cris de Vive le roi ! vive M. le cardinal ! retentissaient de tous côtés, et les tambours battaient dans toutes les directions.

En effet, le roi, dans son impatience, venait de doubler deux étapes et arrivait à l'instant même avec toute sa maison et un renfort de dix mille hommes de troupes. Ses mousquetaires le précédaient et le suivaient. D'Artagnan, placé en haie avec sa compagnie, salua d'un geste expressif ses amis et M. de Tréville, qu'il reconnut tout d'abord.

La cérémonie de réception achevée, les quatre amis furent bientôt réunis.

— Pardieu ! s'écria d'Artagnan, il n'est pas possible de mieux arriver, et les viandes n'auront pas encore eu le temps de refroidir. N'est-ce pas, messieurs? ajouta le jeune homme en se tournant vers les deux gardes qu'il présenta à ses amis.

— Ah! ah! il paraît que nous banquetions, dit Porthos.

— J'espère, dit Aramis, qu'il n'y a pas de femme à votre dîner?

— Est-ce qu'il y a du vin potable dans votre bicoque? demanda Athos.

— Mais pardieu, il y a le vôtre, cher ami, répondit d'Artagnan.

— Notre vin? fit Athos étonné.

— Oui, celui que vous m'avez envoyé.

— Nous vous avons envoyé du vin?

— Mais vous savez bien, de ce petit vin des coteaux d'Anjou?...

— Oui, je sais bien de quel vin vous voulez parler...

— Le vin que vous préférez...

— Sans doute, quand je n'ai ni champagne, ni chambertin.

— Eh bien! à défaut de champagne et de chambertin, vous vous contenterez de celui-là.

— Nous avons donc fait venir du vin d'Anjou, gourmet que nous sommes? dit Porthos.

— Mais non, c'est le vin qu'on m'a envoyé de votre part.

— De notre part! firent les mousquetaires.

— Est-ce vous, Aramis, reprit Athos, qui avez envoyé du vin ?

— Non ; et vous , Porthos?

— Non; et vous, Athos?

— Non.

— Si ce n'est pas vous, dit d'Artagnan, c'est votre hôtelier.

— Notre hôtelier?

— Eh! oui, votre hôtelier; Godeau, hôtelier des mousquetaires.

— Ma foi, qu'il vienne d'où il voudra! n'importe ! dit Porthos, goûtons-le, et s'il est bon, buvons-le.

— Non pas, dit Athos, ne buvons pas le vin qui a une source inconnue.

— Vous avez raison, Athos, dit d'Artagnan. Personne de vous n'a chargé l'hôtelier Godeau de m'envoyer du vin?

— Non : et cependant il vous en a envoyé de notre part ?

— Voici la lettre, dit d'Artagnan, et il présenta le billet à ses camarades.

— Ce n'est pas son écriture, dit Athos. Je la connais ; c'est moi qui, avant de partir, ai réglé les comptes de la communauté.

— Fausse lettre, dit Porthos, nous n'avons pas été consignés.

— D'Artagnan, dit Aramis d'un ton de reproche, comment avez-vous pu croire que nous avions fait du bruit !...

D'Artagnan pâlit et un tremblement convulsif secoua tous ses membres.

— Tu m'effrayes, dit Athos, qui ne le tutoyait que dans les grandes occasions ; qu'est-il donc arrivé ?

— Courons, courons, mes amis ! s'écria d'Artagnan, un horrible soupçon me traverse l'esprit : serait-ce encore une vengeance de cette femme ?

Ce fut Athos qui pâlit à son tour.

D'Artagnan s'élança vers la buvette, les trois mousquetaires et les deux gardes le suivirent.

Le premier objet qui frappa la vue de d'Artagnan en entrant dans la salle à manger, fut Brisemont étendu par terre et se roulant dans d'atroces convulsions.

Planchet et Fourreau, pâles comme des morts, essayaient de lui porter secours; mais il était évident que tout secours était inutile : tous les traits du moribond étaient crispés par l'agonie.

— Ah! s'écria-t-il en apercevant d'Artagnan; ah! c'est affreux : vous avez l'air de me faire grâce et vous m'empoisonnez !

— Moi! s'écria d'Artagnan, moi, malheureux ! Mais que dis-tu donc là?

— Je dis que c'est vous qui m'avez donné ce vin, je dis que c'est vous qui m'avez dit de le boire, je dis que vous avez voulu vous venger de moi, je dis que c'est affreux !

— N'en croyez rien, Brisemont, dit d'Artagnan; n'en croyez rien : je vous jure.

— Oh! mais Dieu est là! Dieu vous punira ! Mon Dieu, qu'il souffre un jour ce que je souffre !

— Sur l'Évangile, s'écria d'Artagnan en se précipitant vers le moribond, je vous jure que j'ignorais que ce vin fût empoisonné, et que j'allais en boire comme vous.

— Je ne vous crois pas, dit le soldat. Et il expira dans un redoublement de tortures.

— Affreux! affreux ! murmurait Athos,

tandis que Porthos brisait les bouteilles et qu'Aramis donnait des ordres un peu tardifs pour qu'on allât chercher un confesseur.

— Oh! mes amis, dit d'Artagnan, vous venez encore une fois de me sauver la vie, non-seulement à moi, mais à ces messieurs. Messieurs, continua-t-il en s'adressant aux gardes, je vous demanderai le silence sur toute cette aventure : de grands personnages pourraient avoir trempé dans ce que vous avez vu, et le mal de tout cela retomberait sur nous.

— Ah! monsieur, balbutiait Planchet plus mort que vif; ah! monsieur, que je l'ai échappé belle!

— Comment, drôle! s'écria d'Artagnan, tu allais donc boire mon vin?

— A la santé du roi, monsieur; j'allais en boire un pauvre verre, si Fourreau ne m'avait pas dit qu'on m'appelait.

— Hélas! dit Fourreau dont les dents claquaient de terreur, je voulais l'éloigner pour boire tout seul.

— Messieurs, dit d'Artagnan en s'adressant aux gardes, vous comprenez qu'un pareil festin ne pourrait être que fort triste

après ce qui vient de se passer ; ainsi recevez toutes mes excuses et remettons la partie à un autre jour, je vous prie.

Les deux gardes acceptèrent courtoisement les excuses de d'Artagnan, et comprenant que les quatre amis désiraient demeurer seuls, ils se retirèrent.

Lorsque le jeune garde et les trois mousquetaires furent sans témoins, ils se regardèrent d'un air qui voulait dire que chacun comprenait la gravité de la situation.

— D'abord, dit Athos, sortons de cette chambre ; c'est une mauvaise compagnie qu'un mort.

— Planchet, dit d'Artagnan, je vous recommande de veiller sur le cadavre de ce pauvre diable ; qu'il soit enterré en terre sainte. Il avait commis un crime, c'est vrai, mais il s'en était repenti.

Et les quatre amis sortirent de la chambre, laissant à Planchet et à Fourreau le soin de rendre les honneurs mortuaires à Brisemont.

L'hôte leur donna une autre chambre, dans laquelle on leur servit des œufs à la coque et de l'eau qu'Athos alla puiser lui-même à

la fontaine. En quelques mots Pórthos et Aramis furent mis au courant de la situation.

— Eh bien ! dit d'Artagnan à Athos, vous le voyez, cher ami, c'est une guerre à mort.

Athos secoua la tête.

— Oui, oui, dit-il, je le vois bien; mais croyez-vous que ce soit elle ?

— J'en suis sûr.

— Cependant je vous avoue que je doute encore.

— Mais cette fleur de lis sur l'épaule...

— C'est une Anglaise qui aura commis quelque méfait en France et qu'on aura flétrie à la suite de son crime.

— Athos, c'est votre femme, vous dis-je, répondit d'Artagnan ; ne vous rappelez-vous donc pas comme les deux signalements se ressemblent ?

— J'aurais cependant cru que l'autre était morte, je l'avais si bien pendue !

Ce fut d'Artagnan qui secoua la tête à son tour.

— Mais enfin, que faire? dit le jeune homme.

— Le fait est qu'on ne peut rester ainsi avec une épée éternellement suspendue au-

dessus de la tête, dit Athos, et qu'il faut sortir de cette situation.

— Mais comment ?

— Écoutez; tâchez de la rejoindre et d'avoir une explication avec elle. Dites-lui : La paix ou la guerre! Ma parole de gentilhomme de ne jamais rien dire de vous, de ne jamais rien faire contre vous. De votre côté, serment solennel de rester neutre à mon égard ; sinon, je vais trouver le chancelier, je vais trouver le roi, je vais trouver le bourreau; j'ameute la cour contre vous, je vous dénonce comme flétrie; je vous fais mettre en jugement, et si l'on vous absout, eh bien! je vous tue, foi de gentilhomme, au coin de quelque borne, comme je tuerais un chien enragé.

— J'aime assez ce moyen, dit d'Artagnan, mais comment la joindre?

— Le temps, cher ami, le temps amène l'occasion; l'occasion, c'est la martingale de l'homme: plus on engage, plus on gagne quand on sait attendre.

— Oui; mais attendre entouré d'assassins et d'empoisonneurs...

— Bah! dit Athos, Dieu nous a gardés

jusqu'à présent, Dieu nous gardera encore.

— Oui, nous. Nous, d'ailleurs, nous sommes des hommes, et à tout prendre c'est notre état de risquer notre vie; mais elle... ajouta-t-il à demi-voix.

— Qui, elle? demanda Athos.

— Constance.

— Madame Bonacieux? Ah! c'est juste, dit Athos. Pauvre ami! j'oubliais que vous êtes amoureux.

— Eh bien! mais, dit Aramis, n'avez-vous pas vu, par la lettre même que vous avez trouvée sur le misérable qui a été tué, qu'elle était dans un couvent? On est très-bien dans un couvent, et aussitôt le siége de la Rochelle terminé, je vous promets que pour mon compte...

— Bon, dit Athos, bon. Oui, mon cher Aramis, nous savons que vos vœux tendent à la religion.

— Je ne suis mousquetaire que par intérim, dit humblement Aramis.

— Il paraît qu'il y a longtemps qu'il n'a reçu des nouvelles de sa maîtresse, dit tout bas Athos; mais ne faites pas attention, nous connaissons cela.

— Eh bien! dit Porthos; il me semble qu'il y aurait un moyen bien simple.

— Lequel? demanda d'Artagnan.

— Elle est dans un couvent, dites-vous? reprit Porthos.

— Oui.

— Eh bien! aussitôt le siége levé, nous l'enlèverons de ce couvent.

— Mais encore faut-il savoir dans quel couvent elle est.

— C'est juste, dit Porthos.

— Mais, j'y pense, dit Athos, ne prétendez-vous pas, cher d'Artagnan, que c'est la reine qui a fait choix de ce couvent pour elle?

— Oui; je le crois, du moins.

— Eh bien! mais Porthos nous aidera là dedans.

— Comment cela, s'il vous plaît?

— Mais par votre marquise, votre duchesse, votre princesse; elle doit avoir le bras long.

— Chut! dit Porthos en mettant un doigt sur ses lèvres, je la crois cardinaliste, et elle ne doit rien savoir.

— Alors, dit Aramis, je me charge, moi, d'en avoir des nouvelles.

— Vous, Aramis ! s'écrièrent les trois amis; et comment cela ?

— Par l'aumônier de la reine avec lequel je suis fort lié, dit Aramis en rougissant.

Et sur cette assurance, les quatre amis, qui avaient achevé leur modeste repas, se séparèrent avec promesse de se revoir le soir même. D'Artagnan retourna aux Minimes, et les trois mousquetaires rejoignirent le quartier du roi où ils avaient à faire pré parer leurs logis.

CHAPITRE V.

L'auberge du Colombier rouge.

A peine arrivé au camp, le roi qui avait si grande hâte de se trouver en face de l'ennemi, et qui partageait la haine du cardinal contre Buckingham, voulut faire toutes les dispositions, d'abord pour chasser les Anglais de l'île de Ré, ensuite pour presser le siége de la Rochelle; mais, malgré lui, il fut retardé par les dissensions qui éclatèrent

entre MM. de Bassompierre et Schomberg contre le duc d'Angoulême.

MM. de Bassompierre et Schomberg étaient maréchaux de France et réclamaient leur droit de commander l'armée sous les ordres du roi, mais le cardinal qui craignait que Bassompierre, huguenot au fond du cœur, ne pressât faiblement les Anglais et les Rochelois, ses frères en religion, poussait au contraire le duc d'Angoulême, que le roi à son instigation avait nommé lieutenant général. Il en résulta que, sous peine de voir MM. de Bassompierre et Schomberg déserter l'armée, on fut obligé de faire à chacun un commandement particulier. Bassompierre prit ses quartiers au nord de la ville, depuis Lalen jusqu'à Dompierre; le duc d'Angoulême prit les siens à l'est, depuis Dompierre jusqu'à Périgny, et M. de Schomberg, au midi, depuis Périgny jusqu'à Angoulin.

Le logis de Monsieur était à Dompierre.

Le logis du roi était tantôt à Estré, tantôt à la Jarrie.

Enfin le logis du cardinal était sur les dunes, au pont de la Pierre, dans une simple maison sans aucun retranchement.

De cette façon, Monsieur surveillait Bassompierre; le roi, le duc d'Angoulême, et le cardinal, M. de Schomberg.

Aussitôt cette organisation établie, on s'était occupé de chasser les Anglais de l'île.

La conjoncture était favorable. Les Anglais, qui ont avant toutes choses besoin de bons vivres pour être de bons soldats, ne mangeant que des viandes salées et de mauvais biscuits, avaient force malades dans leur camp; de plus, la mer, fort dangereuse à cette époque de l'année sur toutes les côtes de l'Ouest, mettait tous les jours quelque petit bâtiment à mal, et la plage, depuis la pointe de l'Aiguillon jusqu'à la tranchée, était littéralement, à chaque marée, couverte de pinasses, de roberges et de felouques brisées; il en résultait que, même les gens du roi se tinssent-ils dans leur camp, il était évident qu'un jour ou l'autre Buckingham, qui ne demeurait dans l'île de Ré que par entêtement, serait obligé de lever le siége.

Mais comme M. de Toiras fit dire que tout se préparait dans le camp ennemi pour un nouvel assaut, le roi jugea qu'il fallait en

finir, et donna les ordres nécessaires pour une affaire décisive.

Notre intention étant, non pas de faire un journal du siége, mais au contraire de n'en rapporter que les événements qui ont trait à l'histoire que nous racontons, nous nous contenterons de dire en deux mots que l'entreprise réussit au grand contentement du roi et à la grande gloire de M. le cardinal. Les Anglais, repoussés pied à pied, battus dans toutes les rencontres, écrasés au passage de l'île, furent obligés de se rembarquer, laissant sur le champ de bataille deux mille hommes, parmi lesquels cinq colonels, trois lieutenants-colonels, deux cent cinquante capitaines et vingt gentilshommes de qualité, quatre pièces de canon et soixante drapeaux, qui furent apportés à Paris par Claude de Saint-Simon, et suspendus en grande pompe aux voûtes de Notre-Dame.

Des *Te Deum* furent chantés au camp, et de là se répandirent dans toute la France.

Le cardinal resta donc maître de poursuivre le siége sans avoir, du moins momentanément, rien à craindre de la part des Anglais.

Mais, comme nous venons de le dire, le repos n'était que momentané.

Un envoyé du duc de Buckingham, nommé Montaigu, avait été pris, et l'on avait acquis la preuve d'une ligue entre l'Empire, l'Espagne, l'Angleterre et la Lorraine.

Cette ligue était contre la France.

De plus, dans le logis de Buckingham, qu'il avait été forcé d'abandonner précipitamment, on avait retrouvé des papiers qui confirmaient cette ligue, à ce qu'assure M. le cardinal dans ses mémoires, et qui compromettaient fort madame de Chevreuse, et par conséquent la reine.

C'était sur le cardinal que pesait toute la responsabilité, car on n'est pas ministre absolu sans être responsable. Aussi, toutes les ressources de son vaste génie étaient-elles tendues nuit et jour et occupées à écouter le moindre bruit qui s'élevait dans un des grands royaumes de l'Europe.

Le cardinal connaissait l'activité et surtout la haine de Buckingham; si la ligue qui menaçait la France triomphait, toute son influence était perdue. La politique espagnole et autrichienne avait ses représentants dans

le cabinet du Louvre, où elles n'avaient encore que des partisans. Lui, Richelieu, le ministre français, le ministre national par excellence, était perdu ; le roi qui, tout en lui obéissant comme un enfant, le haïssait comme un enfant hait son maître, l'abandonnait aux vengeances réunies de Monsieur et de la reine. Il était perdu, et peut-être la France avec lui ; il fallait parer à tout cela.

Aussi vit-on les courriers, devenus à chaque instant plus nombreux, se succéder nuit et jour dans cette petite maison du pont de la Pierre, où le cardinal avait établi sa résidence.

C'étaient des moines qui portaient si mal le froc, qu'il était facile de reconnaître qu'ils appartenaient surtout à l'Église militante ; des femmes un peu gênées dans leurs costumes de page, et dont les larges trousses ne pouvaient entièrement dissimuler les formes arrondies ; enfin des paysans aux mains noircies, mais à la jambe fine, et qui sentaient l'homme de qualité une lieue à la ronde.

Puis encore d'autres visites moins agréables, car deux ou trois fois le bruit se répan-

dit que le cardinal avait failli être assassiné.

Il est vrai que les ennemis de Son Éminence disaient que c'était elle-même qui mettait en campagne les assassins maladroits afin d'avoir, le cas échéant, le droit de représailles ; mais il ne faut croire ni à ce que disent les ministres, ni à ce que disent leurs ennemis.

Ce qui n'empêchait pas au reste le cardinal, à qui ses plus acharnés détracteurs n'ont jamais contesté la bravoure personnelle, de faire force courses nocturnes, tantôt pour communiquer au duc d'Angoulême des ordres importants, tantôt pour aller se concerter avec le roi, tantôt pour conférer avec quelque messager qu'il ne voulait pas qu'on laissât entrer chez lui.

De leur côté, les mousquetaires, qui n'avaient pas grand'chose à faire au siége, n'étaient pas tenus sévèrement et menaient joyeuse vie. Cela leur était d'autant plus facile, à nos trois compagnons surtout, qu'étant des amis de M. de Tréville, ils obtenaient facilement de lui de s'attarder et de rester après la fermeture du camp avec des permissions particulières.

Or, un soir que d'Artagnan, qui était de tranchée, n'avait pu les accompagner, Athos, Porthos et Aramis, montés sur leurs chevaux de bataille, enveloppés de leurs manteaux de guerre, une main sur la crosse de leur pistolet, revenaient tous trois d'une buvette qu'Athos avait découverte deux jours auparavant sur la route de la Jarrie, et qu'on appelait le Colombier rouge. Ils suivaient le chemin qui conduisait au camp, tout en se tenant sur leurs gardes, comme nous l'avons dit, de peur d'embuscade, lorsque, à un quart de lieue à peu près du village de Boisnau, ils crurent entendre le pas d'une cavalcade qui venait à eux. Aussitôt tous trois s'arrêtèrent, serrés l'un contre l'autre, et ils attendirent, tenant le milieu de la route. Au bout d'un instant, et comme la lune sortait justement d'un nuage, ils virent apparaître au détour d'un chemin deux cavaliers qui, les apercevant, s'arrêtèrent à leur tour, paraissant délibérer s'ils devaient continuer leur route ou retourner en arrière. Cette hésitation donna quelques soupçons aux trois amis, et Athos, faisant quelques pas en avant, cria de sa voix ferme :

— Qui vive ?

— Qui vive vous-même ? répondit un des deux cavaliers.

— Ce n'est pas répondre, cela ! dit Athos. Qui vive ? répondez ou nous chargeons.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, messieurs, dit alors une voix vibrante qui paraissait avoir l'habitude du commandement.

— C'est quelque officier supérieur qui fait sa ronde de nuit, dit Athos, se retournant vers ses amis, que voulez-vous faire, messieurs ?

— Qui êtes-vous ? dit la même voix du même ton de commandement ; répondez à votre tour, ou vous pourriez vous mal trouver de votre désobéissance.

— Mousquetaires du roi ! dit Athos, de plus en plus convaincu que celui qui les interrogeait ainsi en avait le droit.

— Quelle compagnie ?

— Compagnie de Tréville.

— Avancez à l'ordre, et venez me rendre compte de ce que vous faites ici à cette heure.

Les trois compagnons s'avancèrent l'oreille un peu basse, car tous les trois maintenant étaient convaincus qu'ils avaient à faire à plus

fort qu'eux. On laissa du reste à Athos le soin de porter la parole.

Un des deux cavaliers, celui qui avait pris la parole en second lieu, était à dix pas environ de son compagnon; Athos fit signe à Porthos et à Aramis de rester de leur côté en arrière et s'avança seul.

— Pardon, mon officier, dit Athos, mais nous ignorions à qui nous avions affaire, et vous pouvez voir que nous faisions bonne garde.

— Votre nom? dit l'officier, qui se couvrait une partie du visage avec son manteau.

— Mais vous-même, monsieur, dit Athos qui commençait à se révolter contre cette inquisition, donnez-moi, je vous prie, la preuve que vous avez le droit de m'interroger.

— Votre nom? reprit une seconde fois le cavalier en laissant tomber son manteau de manière à paraître à visage découvert.

— M. le cardinal ! s'écria le mousquetaire stupéfait.

— Votre nom ! reprit pour la troisième fois Son Éminence.

— Athos ! dit le mousquetaire.

Le cardinal fit un signe à l'écuyer, qui se rapprocha.

—Ces trois mousquetaires nous suivront, dit-il à voix basse, je ne veux pas qu'on sache que je suis sorti du camp, et en nous suivant, nous serons sûrs qu'ils ne le diront à personne.

— Nous sommes gentilshommes, monseigneur, dit Athos; demandez-nous donc notre parole et ne vous inquiétez de rien. Dieu merci, nous savons garder un secret.

Le cardinal fixa ses yeux perçants sur ce hardi interlocuteur.

— Vous avez l'oreille fine, M. Athos, dit le cardinal, mais maintenant écoutez ceci : ce n'est point par défiance que je vous prie de me suivre; c'est pour ma sûreté. Sans doute, vos deux compagnons sont MM. Porthos et Aramis?

—Oui, Votre Éminence, dit Athos, tandis que les deux mousquetaires restés en arrière s'approchaient le chapeau à la main.

— Je vous connais, messieurs, dit le cardinal, je vous connais; je sais que vous n'êtes pas tout à fait de mes amis, et j'en suis fâché; mais je sais que vous êtes de braves

et loyaux gentilshommes et qu'on peut se fier à vous. M. Athos, faites-moi donc l'honneur de m'accompagner, vous et vos deux amis, et alors j'aurai une escorte à faire envie à Sa Majesté, si nous la rencontrons.

Les trois mousquetaires s'inclinèrent jusque sur le cou de leurs chevaux.

— Eh bien ! sur mon honneur, dit Athos, Votre Éminence a raison de nous emmener avec elle : nous avons rencontré sur la route des visages affreux, et nous avons même eu avec quatre de ces visages une querelle au Colombier rouge.

— Une querelle ! et pourquoi, messieurs? dit le cardinal. Je n'aime pas les querelleurs, vous le savez ?

— C'est justement pour cela que j'ai eu l'honneur de prévenir Votre Éminence de ce qui vient d'arriver, car elle pourrait l'apprendre par d'autres que nous, et sur un faux rapport croire que nous sommes en faute.

— Et quels ont été les résultats de cette querelle? demanda le cardinal en fronçant le sourcil.

— Mais mon ami Aramis que voici a reçu un petit coup d'épée dans le bras, ce qui ne

l'empêchera pas, comme Votre Éminence peut le voir, de monter demain à l'assaut, si Votre Éminence ordonne l'escalade.

— Mais vous n'êtes pas hommes à vous laisser donner des coups d'épée ainsi, dit le cardinal. Voyons, soyez francs, messieurs, vous en avez bien rendu quelques-uns : confessez-vous ; vous savez que j'ai le droit de donner l'absolution.

— Moi, monseigneur, dit Athos, je n'ai pas même mis l'épée à la main, mais j'ai pris celui à qui j'avais affaire à bras le corps et je l'ai jeté par la fenêtre ; il paraît qu'en tombant, continua Athos avec quelque hésitation, il s'est cassé la cuisse.

— Ah! ah! fit le cardinal, et vous, M. Porthos?

— Moi, monseigneur, sachant que le duel est défendu, j'ai saisi un banc et j'en ai donné à l'un de ces brigands un coup qui, je crois, lui a brisé l'épaule.

— Bien, dit le cardinal ; et vous M. Aramis?

— Moi, monseigneur, comme je suis d'un naturel très-doux et que d'ailleurs, ce que monseigneur ne sait peut-être pas, je suis sur le point d'entrer dans les ordres, je vou-

lais séparer mes camarades quand un de ces misérables m'a donné traîtreusement un coup d'épée à travers le bras gauche ; alors, la patience m'a manqué, j'ai tiré mon épée à mon tour, et comme il revenait à la charge, je crois avoir senti qu'en se jetant sur moi, il se l'était passée au travers du corps ; je sais bien seulement qu'il est tombé : il m'a semblé qu'on l'emportait avec ses deux compagnons.

— Diable ! messieurs, dit le cardinal, trois hommes hors de combat pour une querelle de cabaret ; vous n'y allez pas de main morte ; et à propos de quoi était venue la querelle?

— Ces misérables étaient ivres, dit Athos, et sachant qu'il y avait une femme qui était arrivée ce soir dans le cabaret, ils voulaient forcer la porte.

— Et cette femme était jeune et jolie ? demanda le cardinal avec une certaine inquiétude.

— Nous ne l'avons pas vue, monseigneur, dit Athos.

— Vous ne l'avez pas vue ? Ah ! très-bien ! reprit vivement le cardinal ; vous avez bien fait de défendre l'honneur d'une femme, et

comme c'est à l'auberge du Colombier rouge que je vais moi-même, je saurai si vous m'avez dit la vérité.

— Monseigneur, dit fièrement Athos, nous sommes gentilshommes, et pour sauver notre tête nous ne ferions pas un mensonge.

— Aussi je ne doute pas de ce que vous me dites, M. Athos, je n'en doute pas un seul instant ; mais, ajouta-t-il pour changer la conversation, cette dame était-elle donc seule ?

—Cette dame avait un cavalier enfermé avec elle, dit Athos ; mais comme ce cavalier, malgré le bruit, ne s'est pas montré, il est à présumer que c'est un lâche.

— Ne jugez pas témérairement, dit l'Évangile, répliqua le cardinal.

Aramis s'inclina.

— Et maintenant, messieurs, c'est bien, continua Son Éminence, je sais ce que je voulais savoir ; suivez-moi.

Les trois mousquetaires passèrent derrière le cardinal qui s'enveloppa de nouveau le visage de son manteau et remit son cheval en marche, se tenant à huit ou dix pas en avant de ses quatre compagnons.

On arriva bientôt à l'auberge silencieuse et solitaire. Sans doute l'hôte savait quel illustre visiteur il attendait, et en conséquence il avait renvoyé les importuns.

Dix pas avant d'arriver à la porte, le cardinal fit signe à son écuyer et aux trois mousquetaires de faire halte; un cheval tout sellé était attaché au contrevent; le cardinal frappa trois fois et de certaine façon.

Un homme enveloppé d'un manteau sortit aussitôt et échanga quelques paroles rapides avec le cardinal, après quoi il remonta à cheval et repartit dans la direction de Surgère, qui était aussi celle de Paris.

— Avancez, messieurs, dit le cardinal.

— Vous m'avez dit la vérité, mes gentilshommes, dit-il en s'adressant aux trois mousquetaires, et il ne tiendra pas à moi que notre rencontre de ce soir ne vous soit avantageuse. En attendant, suivez-moi.

Le cardinal mit pied à terre, les trois mousquetaires en firent autant; le cardinal jeta la bride de son cheval aux mains de son écuyer, les trois mousquetaires attachèrent la bride des leurs aux contrevents.

L'hôte se tenait sur le seuil de sa porte;

pour lui le cardinal n'était qu'un officier venant visiter une dame.

— Avez-vous quelque chambre au rez-de-chaussée où ces messieurs puissent m'attendre auprès d'un bon feu ? dit le cardinal.

L'hôte ouvrit la porte d'une grande salle, dans laquelle justement on venait de remplacer un mauvais poêle par une grande et excellente cheminée.

— J'ai celle-ci, dit-il.

— C'est bien, dit le cardinal. Entrez là, messieurs, et veuillez m'attendre ; je ne serai pas plus d'une demi-heure.

Et, tandis que les trois mousquetaires entraient dans la chambre du rez-de-chaussée, le cardinal, sans demander plus ample renseignement, monta l'escalier en homme qui n'a pas besoin qu'on lui indique son chemin.

CHAPITRE VI.

De l'utilité des tuyaux de poêle.

Il est évident que, sans s'en douter, et mus seulement par leur caractère chevaleresque et aventureux, nos trois amis venaient de rendre service à quelqu'un que le cardinal honorait de sa protection particulière.

Maintenant, quel était ce quelqu'un? C'est la question que se firent d'abord les trois mousquetaires; puis, voyant qu'aucune des

réponses que pouvait faire leur intelligence n'était satisfaisante, Porthos appela l'hôte et demanda des dés.

Porthos et Aramis se placèrent à une table et se mirent à jouer ; Athos se promena en réfléchissant.

En réfléchissant et en se promenant, Athos passait et repassait devant le tuyau du poêle, rompu par la moitié, et dont l'autre extrémité donnait dans la chambre supérieure, et à chaque fois qu'il passait et repassait, il entendait un murmure de paroles qui finirent par fixer son attention. Athos s'approcha et distingua quelques mots qui lui parurent sans doute mériter un si grand intérêt qu'il fit signe à ses deux compagnons de se taire, restant lui-même courbé, l'oreille tendue à la hauteur de l'orifice inférieur.

— Écoutez, milady, disait le cardinal, l'affaire est importante. Asseyez-vous là et causons.

— Milady ! murmura Athos.

— J'écoute Votre Éminence avec la plus grande attention, répondit une voix de femme qui fit tressaillir le mousquetaire.

— Un petit bâtiment avec équipage an-

glais, dont le capitaine est à moi, vous attend à l'embouchure de la Charente, au fort de la Pointe ; il mettra à la voile demain matin.

— Il faut alors que je m'y rende cette nuit.

— A l'instant même ; c'est-à-dire lorsque vous aurez reçu mes instructions. Deux hommes que vous trouverez à la porte en sortant vous serviront d'escorte; vous me laisserez sortir le premier; puis, une demi-heure après moi, vous sortirez à votre tour.

— Oui, monseigneur. Maintenant, revenons à la mission dont vous voulez bien me charger, et comme je tiens à continuer de mériter la confiance de Votre Éminence, daignez me l'exposer en termes clairs et précis, afin que je ne commette aucune erreur.

Il y eut un instant de profond silence entre les deux interlocuteurs ; il était évident que le cardinal mesurait d'avance les termes dans lesquels il allait parler, et que milady recueillait toutes ses facultés intellectuelles pour comprendre les choses qu'il allait dire et les graver dans sa mémoire quand elles seraient dites.

Athos profita de ce moment pour dire à ses deux compagnons de fermer la porte en

dedans et pour leur faire signe de venir écouter avec lui.

Les deux mousquetaires qui aimaient leurs aises apportèrent une chaise pour chacun d'eux et une chaise pour Athos. Tous trois s'assirent, leurs têtes rapprochées et l'oreille au guet.

— Vous allez partir pour Londres, reprit le cardinal. Arrivée à Londres, vous irez trouver Buckingham.

— Je ferai observer à Son Éminence, dit milady, que depuis l'affaire des ferrets de diamants, pour laquelle le duc m'a toujours soupçonnée, Sa Grâce se défie de moi.

— Aussi, cette fois-ci, dit le cardinal, ne s'agit-il plus de capter sa confiance, mais de se présenter franchement et loyalement comme négociatrice.

— Franchement et loyalement? répéta milady avec un indicible accent de duplicité.

— Oui, franchement et loyalement, reprit le duc du même ton ; toute cette affaire doit être faite à découvert.

— Je suivrai à la lettre les instructions de Son Éminence, et j'attends qu'elle me les donne.

— Vous irez trouver Buckingham de ma part, et vous lui direz que je sais tous les préparatifs qu'il fait, mais que je ne m'en inquiète guère, attendu qu'au premier mouvement qu'il risquera, je perds la reine.

— Croira-t-il que Votre Éminence est en mesure d'accomplir la menace qu'elle lui fait?

— Oui, car j'ai des preuves.

— Il faut que je puisse présenter ces preuves à son appréciation.

— Sans doute, et vous lui direz : 1° que je publie le rapport de Bois-Robert et du marquis de Beautru, sur l'entrevue que le duc a eue chez madame la connétable avec la reine, le soir que madame la connétable a donné une fête masquée ; vous lui direz, afin qu'il ne doute de rien, qu'il y est venu sous le costume de Grand Mogol que devait porter le chevalier de Guise, et qu'il a acheté à ce dernier moyennant la somme de trois mille pistoles.

— Bien, monseigneur.

— Tous les détails de son entrée au Louvre et de sa sortie pendant la nuit où il s'est introduit au palais sous le costume d'un diseur de bonne aventure italien me sont connus;

vous lui direz, pour qu'il ne doute pas encore de l'authenticité de mes renseignements, qu'il avait sous son manteau une grande robe blanche semée de larmes noires, de têtes de mort et d'os en sautoir; car, en cas de surprise, il devait se faire passer pour le fantôme de la Dame blanche, qui, comme chacun le sait, revient au Louvre chaque fois qu'un grand événement va s'accomplir.

— Est-ce tout, monseigneur?

— Dites-lui que je sais encore tous les détails de l'aventure d'Amiens; que j'en ferai faire un petit roman spirituellement tourné, avec un plan du jardin, et les portraits des principaux acteurs de cette scène nocturne.

— Je lui dirai cela.

— Dites-lui encore que je tiens Montaigu, que Montaigu est à la Bastille, qu'on n'a pris aucune lettre sur lui, c'est vrai, mais que la torture peut lui faire dire tout ce qu'il sait, et même... ce qu'il ne sait pas.

— A merveille!

— Enfin, ajoutez que Sa Grâce, dans la précipitation qu'elle a mise à quitter l'île de Ré, oublia dans son logis certaine lettre de madame de Chevreuse qui compromet sin-

gulièrement la reine, en ce qu'elle prouve non-seulement que Sa Majesté peut aimer les ennemis du roi, mais encore qu'elle conspire avec ceux de la France. Vous avez bien retenu tout ce que je vous ai dit, n'est-ce pas?

— Votre Éminence va en juger : le bal de madame la connétable, la nuit du Louvre, la soirée d'Amiens, l'arrestation de Montaigu, la lettre de madame de Chevreuse.

— C'est cela, dit le cardinal, c'est cela; vous avez une bien heureuse mémoire, milady.

— Mais, reprit celle à qui le cardinal venait d'adresser ce compliment, si malgré toutes ces raisons le duc ne se rend pas et continue de menacer la France?

— Le duc est amoureux comme un fou, ou plutôt comme un niais, reprit Richelieu avec une profonde amertume. Comme les anciens paladins, il n'a entrepris cette guerre que pour obtenir un regard de sa belle. S'il sait que cette guerre peut coûter l'honneur et peut-être la liberté à la dame de ses pensées, comme il dit, je vous réponds qu'il y regardera à deux fois.

— Et cependant, dit milady avec une per-

sistance qui prouvait qu'elle voulait voir clair jusqu'au bout dans la mission dont elle allait être chargée, cependant s'il persiste?

— S'il persiste? dit le cardinal... ce n'est pas probable.

— C'est possible, dit milady.

— S'il persiste... Son Éminence fit une pause et reprit : S'il persiste, eh bien! j'espérerai dans un de ces événements qui changent la face des États.

— Si Son Éminence voulait me citer dans l'histoire quelques-uns de ces événements, dit milady, peut-être partagerais-je sa confiance dans l'avenir?

— Eh bien! tenez, par exemple, dit Richelieu, lorsqu'en 1610, pour une cause à peu près pareille à celle qui fait mouvoir le duc, le roi Henri IV, de glorieuse mémoire, allait à la fois envahir les Flandres et l'Italie pour frapper l'Autriche des deux côtés, eh bien! n'est-il pas arrivé un événement qui a sauvé l'Autriche? Pourquoi le roi de France n'aurait-il pas même chance que l'empereur?

— Votre Éminence veut parler du coup de couteau de la rue de la Ferronnerie.

— Justement, dit le cardinal.

— Votre Éminence ne craint-elle pas que le supplice de Ravaillac n'épouvante ceux qui auraient un instant l'idée de l'imiter?

— Il y a en tout temps et dans tous les pays, surtout si ces pays sont divisés de religion, des fanatiques qui ne demanderont pas mieux que de se faire martyrs. Et tenez, justement il me revient à cette heure que les puritains sont furieux contre le duc de Buckingham, et que leurs prédicateurs le désignent comme l'antechrist.

— Eh bien? dit milady.

— Eh bien ! continua le cardinal d'un air indifférent, il ne s'agirait pour le moment, par exemple, que de trouver une femme belle, jeune, adroite, qui eût à se venger elle-même du duc. Une pareille femme peut se rencontrer. Le duc est homme à bonnes fortunes, et s'il a semé bien des amours par ses promesses de constance éternelle, il a dû semer bien des haines aussi par ses éternelles infidélités.

— Sans doute, dit froidement milady, une pareille femme peut se rencontrer.

— Eh bien ! une pareille femme qui mettrait le couteau de Jacques Clément ou de

Ravaillac aux mains d'un fanatique, sauverait la France.

— Oui, mais elle serait la complice d'un assassinat.

— A-t-on jamais connu les complices de Ravaillac ou de Jacques Clément?

— Non, car peut-être étaient-ils placés trop haut pour qu'on osât les aller chercher là où ils étaient. On ne brûlerait pas le palais de justice pour tout le monde, monseigneur.

— Vous croyez donc que l'incendie du palais de justice a une cause autre que celle du hasard? demanda Richelieu du ton dont il eût fait une question sans aucune importance.

— Moi, monseigneur, répondit milady, je ne crois rien. Je cite un fait, voilà tout. Seulement, je dis que si je m'appelais Mademoiselle de Montpensier ou la reine Marie de Médicis, je prendrais moins de précautions que je n'en prends, m'appelant tout simplement lady de Winter.

— C'est juste, dit Richelieu. Que voudriez-vous donc?

— Je voudrais un ordre qui ratifiât d'avance tout ce que je croirai devoir faire pour le plus grand bien de la France.

— Mais il faudrait d'abord trouver la femme que j'ai dite et qui aurait à se venger du duc.

— Elle est trouvée, dit milady.

— Puis il faudrait trouver ce misérable fanatique qui servira d'instrument à la justice de Dieu.

— On le trouvera.

— Eh bien ! dit le duc, alors il sera temps de réclamer l'ordre que vous demandiez tout à l'heure.

— Votre Éminence a raison, reprit milady, et c'est moi qui ai eu tort de voir, dans la mission dont elle m'honore, autre chose que ce qui y est réellement ; c'est-à-dire d'annoncer à Sa Grâce, de la part de Son Éminence, que vous connaissez les différents déguisements à l'aide desquels elle est parvenue à se rapprocher de la reine pendant la fête donnée par madame la connétable ; que vous avez les preuves de l'entrevue accordée au Louvre par la reine à certain astrologue italien, qui n'est autre que le duc de Buckingham ; que vous avez commandé un petit roman des plus spirituels sur l'aventure d'Amiens, avec plan du jardin où cette aventure s'est passée et

portraits des acteurs qui y ont figuré ; que Montaigu est à la Bastille, et que la torture peut lui faire dire les choses dont il se souvient et même les choses qu'il aurait oubliées; enfin, que vous possédez certaine lettre de madame de Chevreuse, trouvée dans le logis de Sa Grâce, qui compromet singulièrement, non-seulement celle qui l'a écrite, mais encore celle au nom de qui elle a été écrite. Puis s'il persiste, malgré tout cela, comme c'est à ce que je viens de dire que se borne ma mission, je n'aurai plus qu'à prier Dieu de faire un miracle pour sauver la France. C'est bien cela, n'est-ce pas, monseigneur, et je n'ai pas autre chose à faire?

— C'est bien cela, reprit sèchement le cardinal.

— Et maintenant, dit milady sans paraître remarquer le changement de ton du duc à son égard, maintenant que j'ai reçu les instructions de Votre Éminence à propos de ses ennemis, monseigneur me permettra-t-il de lui dire deux mots des miens?

— Vous avez donc des ennemis? demanda Richelieu.

— Oui, monseigneur, des ennemis contre

lesquels vous me devez votre appui, car je me les suis faits en servant Votre Éminence.

— Et lesquels ? répliqua le duc.

— Il y a d'abord une petite intrigante du nom de Bonacieux.

— Elle est dans la prison de Mantes.

— C'est-à-dire qu'elle y était, reprit milady, mais la reine a surpris un ordre du roi, à l'aide duquel elle l'a fait transporter dans un couvent.

— Dans un couvent? dit le duc.

— Oui, dans un couvent.

— Et dans lequel ?

— Je l'ignore ; le secret a été bien gardé.

— Je le saurai, moi !

— Et Votre Éminence me dira dans quel couvent est cette femme ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, dit le cardinal.

— Bien. Maintenant, j'ai un autre ennemi bien autrement à craindre pour moi que cette petite madame Bonacieux.

— Et lequel ?

— Son amant.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Oh ! Votre Éminence le connaît bien,

s'écria milady emportée par la colère; c'est notre mauvais génie à tous deux; c'est celui qui dans une rencontre avec les gardes de Votre Éminence a décidé la victoire en faveur des mousquetaires du roi : c'est celui qui a donné quatre coups d'épée à de Wardes, votre émissaire, et qui a fait échouer l'affaire des ferrets; c'est celui enfin qui, sachant que c'était moi qui lui avais enlevé madame Bonacieux, a juré ma mort.

— Ah! ah! dit le cardinal, je sais de qui vous voulez parler.

— Je veux parler de ce misérable d'Artagnan.

— C'est un hardi compagnon, dit le cardinal.

— Et c'est justement parce que c'est un hardi compagnon qu'il n'en est que plus à craindre.

— Il faudrait, dit le duc, avoir une preuve de ses intelligences avec Buckingham.

— Une preuve? s'écria milady, j'en aurai dix!

— Eh bien! alors, c'est la chose la plus simple du monde : ayez-moi cette preuve, et je l'envoie à la Bastille.

— Bien, monseigneur ; mais ensuite?

— Quand on est à la Bastille, il n'y a pas d'ensuite, dit le cardinal d'une voix sourde. Ah ! pardieu ! continua-t-il, s'il m'était aussi facile de me débarrasser de mon ennemi qu'il m'est facile de vous débarrasser du vôtre, et si c'était contre de pareilles gens que vous me demandiez l'impunité...

— Monseigneur, reprit milady, troc pour troc, existence pour existence, homme pour homme : donnez-moi celui-là, je vous donne l'autre.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, reprit le cardinal, et ne veux pas même le savoir ; mais j'ai le désir de vous être agréable et ne vois aucun inconvénient à vous donner ce que vous me demandez à l'égard d'une si infime créature, d'autant plus, comme vous me le dites, que ce petit d'Artagnan est un libertin, un duelliste, un traître.

— Un infâme! monseigneur, un infâme!

— Donnez-moi donc du papier, une plume et de l'encre, dit le cardinal.

— En voici, monseigneur.

— Bien.

Il se fit un instant de silence qui prouvait

que le cardinal était occupé à chercher les termes dans lesquels devait être écrit le billet, ou même à l'écrire. Athos, qui n'avait pas perdu un mot de la conversation, prit ses deux compagnons chacun par une main et les conduisit à l'autre bout de la chambre.

— Eh bien! dit Porthos, que veux-tu, et pourquoi ne nous laisses-tu pas écouter la fin de la conversation?

— Chut! dit Athos parlant à voix basse, nous en avons entendu tout ce qu'il est nécessaire que nous en entendions; d'ailleurs, je ne vous empêche pas d'écouter le reste, mais il faut que je sorte.

— Il faut que tu sortes, dit Porthos; mais si le cardinal te demande, que répondrons-nous?

— Vous n'attendrez pas qu'il me demande; vous lui direz les premiers que je suis parti en éclaireur, parce que certaines paroles de notre hôte m'ont donné à penser que le chemin n'était pas sûr; j'en toucherai d'ailleurs deux mots à l'écuyer du cardinal; le reste me regarde, ne t'en inquiète pas.

— Soyez prudent, Athos, dit Aramis.

— Soyez tranquille, répondit Athos: vous le savez, j'ai du sang-froid.

Porthos et Aramis allèrent reprendre leur place près du tuyau du poêle.

Quant à Athos, il sortit sans aucun mystère, alla prendre son cheval attaché avec ceux de ses deux amis au tourniquet des contrevents, convainquit en quatre mots l'écuyer de la nécessité d'une avant-garde pour le retour, visita avec affectation l'amorce de son pistolet, mit l'épée aux dents, et suivit en enfant perdu la route qui conduisait au camp.

CHAPITRE VII.

Scène conjugale.

Comme l'avait prévu Athos, le cardinal ne tarda point à descendre; il ouvrit la porte de la chambre où étaient entrés les mousquetaires et trouva Porthos faisant une partie de dés acharnée avec Aramis. D'un coup d'œil rapide il fouilla tous les coins de la salle et vit qu'un de ses hommes lui manquait.

— Qu'est devenu M. Athos? demanda-t-il.

— Monseigneur, répondit Porthos, il est parti en éclaireur sur quelques propos de notre hôte qui lui ont fait croire que la route n'était pas sûre.

— Et vous, qu'avez-vous fait, M. Porthos?

— J'ai gagné cinq pistoles à Aramis.

— Et maintenant vous pouvez revenir avec moi?

— Nous sommes aux ordres de Votre Éminence.

— A cheval donc, messieurs, car il se fait tard.

L'écuyer était à la porte et tenait en bride le cheval du cardinal. Un peu plus loin, un groupe de deux hommes et de trois chevaux apparaissait dans l'ombre; ces deux hommes étaient ceux qui devaient conduire milady au fort de la Pointe et veiller à son embarquement.

L'écuyer confirma au cardinal ce que les deux mousquetaires lui avaient déjà dit à propos d'Athos. Le cardinal fit un geste approbateur et reprit la route, s'entourant au retour des mêmes précautions qu'il avait prises au départ.

Laissons-le suivre le chemin du camp, protégé par l'écuyer et les deux mousquetaires, et revenons à Athos.

Pendant une centaine de pas, il avait marché de la même allure; mais une fois hors de vue, il avait lancé son cheval à droite, avait fait un détour et était revenu à une vingtaine de pas dans le taillis guetter le passage de la petite troupe; puis ayant reconnu les chapeaux bordés de ses compagnons et la frange dorée du manteau de M. le cardinal, il attendit que les cavaliers eussent tourné l'angle de la route, et les ayant perdus de vue, il revint au galop à l'auberge, qu'on lui ouvrit sans difficulté.

L'hôte le reconnut.

— Mon officier, dit Athos, a oublié de faire à la dame du premier une recommandation importante et il m'envoie pour réparer son oubli.

— Montez, dit l'hôte, elle est encore dans sa chambre.

Athos profita de la permission, monta l'escalier de son pas le plus léger, arriva sur le carré, et à travers la porte entr'ouverte il vit milady qui attachait son chapeau.

Il entra dans la chambre et referma la porte derrière lui.

Athos était debout devant la porte, enveloppé dans son manteau, son feutre rabattu sur ses yeux.

En voyant cette figure muette et immobile comme une statue, milady eut peur.

— Qui êtes-vous et que demandez-vous? s'écria-t-elle.

— Allons, c'est bien elle, murmura Athos.

Et laissant tomber son manteau et relevant son chapeau, il s'avança vers milady.

— Me reconnaissez-vous, madame? dit-il.

Milady fit un pas en avant, puis recula comme à la vue d'un serpent.

— Allons, dit Athos, c'est bien, je vois que vous me reconnaissez.

— Le comte de la Fère! murmura milady en pâlissant et en reculant jusqu'à ce que la muraille l'empêchât d'aller plus loin.

— Oui, milady, répondit Athos, le comte de la Fère en personne, qui revient tout exprès de l'autre monde pour avoir le plaisir de vous voir. Asseyons-nous donc et causons, comme dit M. le cardinal.

Milady, dominée par une terreur inexpri-

mable, s'assit sans proférer une seule parole.

—Vous êtes un démon envoyé sur la terre, dit Athos; votre puissance est grande, je le sais, mais vous savez aussi qu'avec l'aide de Dieu les hommes ont souvent vaincu les démons les plus terribles. Vous vous êtes déjà trouvée sur mon chemin, je croyais vous avoir terrassée, madame; mais, ou je me trompai, ou l'enfer vous a ressuscitée.

Milady, à ces paroles qui lui rappelaient des souvenirs effroyables, baissa la tête avec un gémissement sourd.

— Oui, l'enfer vous a ressuscitée, reprit Athos, l'enfer vous a faite riche, l'enfer vous a donné un autre nom, l'enfer vous a presque refait même un autre visage; mais il n'a effacé ni les souillures de votre âme ni la flétrissure de votre corps.

Milady se leva comme mue par un ressort, et ses yeux lancèrent des éclairs. Athos resta assis.

— Vous me croyiez mort, n'est-ce pas, comme je vous croyais morte, et ce nom d'Athos avait caché le comte de la Fère comme le nom de milady de Winter avait caché



Anne de Breuil ? N'était-ce pas ainsi que vous vous appeliez quand votre honoré frère nous a mariés? Notre position est vraiment étrange, poursuivit Athos en riant; nous n'avons vécu jusqu'à présent l'un et l'autre que parce que nous nous croyions morts et qu'un souvenir gêne moins qu'une créature, quoique ce soit chose dévorante parfois qu'un souvenir.

— Mais enfin, dit milady d'une voix sourde, qui vous ramène vers moi et que me voulez-vous?

— Je veux vous dire que, tout en restant invisible à vos yeux, je ne vous ai pas perdue de vue, moi!

— Vous savez ce que j'ai fait?

— Je puis vous raconter jour par jour vos actions depuis votre entrée au service du cardinal jusqu'à ce soir.

Un sourire d'incrédulité passa sur les lèvres pâles de milady.

— Écoutez. C'est vous qui avez coupé les deux ferrets de diamants sur l'épaule du duc de Buckingham; c'est vous qui avez fait enlever madame Bonacieux; c'est vous qui, amoureuse de de Wardes, et croyant le recevoir, avez ouvert votre porte à M. d'Arta-

gnan; c'est vous qui, croyant que de Wardes vous avait trompée, avez voulu le faire tuer par son rival; c'est vous qui, lorsque ce rival eut découvert votre infâme secret, avez voulu le faire assassiner à son tour par deux meurtriers que vous avez envoyés à sa poursuite; c'est vous qui, voyant que les balles avaient manqué leur coup, avez envoyé du vin empoisonné avec une fausse lettre, pour faire croire à votre victime que ce vin venait de ses amis; c'est vous enfin qui venez là, dans cette chambre, assise sur cette chaise où je suis assis, de prendre avec le cardinal de Richelieu l'engagement de faire assassiner le duc de Buckingham, en échange de la promesse qu'il vous a faite de vous laisser assassiner M. d'Artagnan.

Milady était livide.

— Mais vous êtes donc Satan! dit-elle.

— Peut-être, dit Athos; mais en tout cas écoutez bien ceci : assassinez ou faites assassiner le duc de Buckingham, peu m'importe, je ne le connais pas, et d'ailleurs c'est l'ennemi de la France; mais ne touchez pas à un seul cheveu de d'Artagnan, qui est un fidèle ami que j'aime et que je défends, ou,

je vous le jure par la tête de mon père, le crime que vous aurez essayé de commettre ou que vous aurez commis sera le dernier.

— M. d'Artagnan m'a cruellement offensée, dit milady d'une voix sourde; M. d'Artagnan mourra.

— En vérité, cela est-il possible qu'on vous offense, madame? dit en riant Athos; il vous a offensée et il mourra?

— Il mourra! reprit milady; elle d'abord, lui ensuite!

Athos fut saisi comme d'un vertige; la vue de cette créature qui n'avait rien d'une femme lui rappelait des souvenirs terribles; il pensa qu'un jour, dans une situation moins dangereuse que celle où il se trouvait, il avait déjà voulu la sacrifier à son honneur; son désir de meurtre lui revint brûlant et l'envahit comme une fièvre; il se leva à son tour, porta la main à sa ceinture, en tira un pistolet et l'arma.

Milady, pâle comme un cadavre, voulut crier, mais sa langue glacée ne put proférer qu'un son rauque qui n'avait rien de la parole humaine et qui semblait le râle d'une bête fauve; collée contre la sombre tapisse-

rie, elle apparaissait les cheveux épars comme l'image effrayante de la terreur.

Athos leva lentement son pistolet, étendit le bras de manière à ce que l'arme touchât presque le front de milady, puis d'une voix d'autant plus terrible qu'elle avait le calme suprême d'une inflexible résolution :

— Madame, dit-il, vous allez à l'instant même me remettre le papier que vous a signé le cardinal, ou, sur mon âme ! je vous fais sauter la cervelle.

Avec un autre homme, milady aurait pu conserver quelque doute, mais elle connaissait Athos. Cependant elle resta immobile.

— Vous avez une seconde pour vous décider, dit-il.

Milady vit à la contraction de son visage que le coup allait partir ; elle porta vivement la main à sa poitrine, en tira un papier et le tendit à Athos.

— Tenez, dit-elle, et soyez maudit !

Athos prit le papier, repassa le pistolet à sa ceinture, s'approcha de la lampe pour s'assurer que c'était bien celui-là, le déplia et lut :

« C'est par mon ordre et pour le bien de l'État que le porteur du présent a fait ce qu'il a fait.

« 3 août 1628.

« RICHELIEU. »

— Et maintenant, dit Athos en reprenant son manteau et en replaçant son feutre sur sa tête, maintenant que je t'ai arraché les dents, mords si tu peux, vipère !

Et il sortit de la chambre sans même regarder derrière lui.

A la porte de l'auberge il trouva les deux hommes et le cheval qu'ils tenaient en main.

— Messieurs, dit-il, l'ordre de monseigneur, vous le savez, est de conduire cette femme, sans perdre de temps, au fort de la Pointe et de ne la quitter que lorsqu'elle sera à bord.

Comme ces paroles s'accordaient effectivement avec l'ordre qu'ils avaient reçu, ils inclinèrent la tête en signe d'assentiment.

Quant à Athos, il se mit légèrement en selle et partit au galop. Seulement, au lieu de suivre la route, il prit à travers champs, piquant

avec vigueur son cheval et de temps en temps s'arrêtant pour écouter.

Dans une de ces haltes, il entendit sur la route le pas de plusieurs chevaux. Il ne douta point que ce ne fût le cardinal et son escorte. Aussitôt il fit une nouvelle pointe en avant, bouchonna son cheval avec de la bruyère et des feuilles d'arbres, et vint se mettre en travers de la route, à deux cents pas du camp à peu près.

— Qui vive? cria-t-il de loin quand il aperçut les cavaliers.

— C'est notre brave mousquetaire, je crois, dit le cardinal.

— Oui, monseigneur, répondit Athos, c'est lui-même.

— M. Athos, dit Richelieu, recevez tous mes remercîments pour la bonne garde que vous nous avez faite. Messieurs, nous voici arrivés; prenez la porte à gauche; le mot d'ordre est *Roi et Ré*.

En disant ces mots, le cardinal salua de la tête les trois amis et prit à droite, suivi de son écuyer, car, cette nuit-là, lui-même couchait au camp.

— Eh bien! dirent ensemble Porthos et

Aramis lorsque le cardinal fut hors de la portée de la voix ; eh bien ! il a signé le papier qu'elle demandait.

— Je le sais, dit tranquillement Athos, puisque le voilà.

Et les trois amis n'échangèrent plus une seule parole jusqu'à leur quartier, excepté pour donner le mot d'ordre aux sentinelles.

Seulement on envoya Mousqueton dire à Planchet que son maître était prié, en relevant de tranchée, de se rendre à l'instant même au logis des mousquetaires.

D'un autre côté, comme l'avait prévu Athos, milady, en retrouvant à la porte les hommes qui l'attendaient, ne fit aucune difficulté de les suivre ; elle avait bien eu envie un instant de se faire reconduire devant le cardinal et de lui tout raconter, mais une révélation de sa part amenait une révélation de la part d'Athos ; elle dirait bien qu'Athos l'avait pendue, mais Athos dirait qu'elle était marquée ; elle pensa qu'il valait donc encore mieux garder le silence, partir discrètement, accomplir avec son habileté ordinaire la mission difficile dont elle s'était chargée ; puis, toutes choses accomplies à la satisfaction du

cardinal, venir lui réclamer sa vengeance.

En conséquence, après avoir voyagé toute la nuit, à sept heures du matin elle était au fort de la Pointe ; à huit heures elle était embarquée, et à neuf heures le bâtiment levait l'ancre et faisait voile pour l'Angleterre.

CHAPITRE VIII.

Le bastion de Saint-Gervais.

En arrivant chez les trois amis, d'Artagnan les trouva réunis dans la même chambre. Athos réfléchissait, Porthos frisait sa moustache, Aramis disait ses prières dans un charmant petit livre relié en velours bleu.

— Pardieu ! dit-il, messieurs, j'espère que ce que vous avez à me dire en vaut la peine, autrement je ne vous pardonnerais pas de m'avoir fait démanteler un bastion à moi tout

seul. Ah! que n'étiez-vous là, messieurs! il y a fait chaud!

— Nous étions ailleurs où il ne faisait pas froid non plus, répondit Porthos tout en faisant prendre à sa moustache un pli qui lui était particulier.

— Chut! dit Athos.

— Oh! oh! fit d'Artagnan, comprenant le léger froncement de sourcil du mousquetaire, il paraît qu'il y a du nouveau ici?

— Aramis, dit Athos, vous avez été déjeuner avant-hier à l'auberge du Parpaillot, je crois?

— Oui.

— Comment est-on là?

— Mais j'y ai fort mal mangé pour mon compte; avant-hier était jour maigre, et ils n'avaient que du gras.

— Comment! dit Athos, dans un port de mer ils n'ont pas de poisson?

— Ils disent, reprit Aramis en se remettant à sa pieuse lecture, que la digue que fait bâtir M. le cardinal les chasse en pleine mer.

— Mais ce n'est pas cela que je vous demandais, Aramis, reprit Athos, je vous de-

mandais si vous avez été bien libre, et si personne ne vous avait dérangé.

— Mais il me semble que nous n'avons pas eu trop d'importuns. Oui, au fait, pour ce que vous voulez dire, Athos, nous serons assez bien au Parpaillot.

— Allons donc au Parpaillot, dit Athos, car ici les murailles sont comme des feuilles de papier.

D'Artagnan, qui était habitué aux manières de faire de son ami, et qui reconnaissait tout de suite à une parole, à un geste, à un signe de celui-ci que les circonstances étaient graves, prit le bras d'Athos et sortit avec lui sans rien dire. Porthos suivit en devisant avec Aramis.

En route on rencontra Grimaud ; Athos lui fit signe de suivre. Grimaud, selon son habitude, obéit en silence : le pauvre garçon avait à peu près fini par désapprendre de parler.

On arriva à la buvette du Parpaillot. Il était sept heures du matin, le jour commençait à paraître ; les trois amis commandèrent à déjeuner et entrèrent dans une salle où, au dire de l'hôte, ils ne devaient pas être dérangés.

Malheureusement l'heure était mal choisie pour un conciliabule. On venait de battre la diane, chacun secouait le sommeil de la nuit et, pour chasser l'air humide du matin, venait boire la goutte à la buvette ; dragons, Suisses, gardes, mousquetaires, chevau-légers, se succédaient avec une rapidité qui devait très-bien faire les affaires de l'hôte, mais qui remplissait fort mal les vues des quatre amis; aussi répondaient-ils d'une manière fort maussade aux saluts, aux toasts et aux lazzi de leurs compagnons.

— Allons, dit Athos, nous allons nous faire quelque bonne querelle, et nous n'avons pas besoin de cela en ce moment. D'Artagnan, racontez-nous votre nuit, nous vous raconterons la nôtre après.

— En effet, dit un chevau-léger qui se dandinait en tenant à la main un verre d'eau-de-vie qu'il dégustait lentement; en effet, vous étiez de tranchée, messieurs les gardes, et il me semble que vous avez eu maille à partir avec les Rochelois.

D'Artagnan regarda Athos pour savoir s'il devait répondre à cet intrus qui se mêlait à la conversation.

— Eh bien! dit Athos, n'entends-tu pas M. de Busigny qui te fait l'honneur de t'adresser la parole? raconte ce qui s'est passé cette nuit, puisque ces messieurs désirent le savoir.

— N'avre-bous bas bris un pastion? demanda un Suisse qui buvait du rhum dans un verre à bière.

— Oui, monsieur, répondit d'Artagnan en s'inclinant, nous avons eu cet honneur; nous avons même, comme vous avez pu l'entendre, introduit sous un des angles un baril de poudre qui, en éclatant, a fait une fort jolie brèche, sans compter que, comme le bastion n'était pas d'hier, tout le reste de la bâtisse s'en est trouvé fort ébranlé.

— Et quel bastion est-ce? demanda un dragon qui tenait enfilé à son sabre une oie qu'il apportait pour qu'on la fît cuire.

— Le bastion Saint-Gervais, répondit d'Artagnan, derrière lequel les Rochelois inquiétaient nos travailleurs.

— Et l'affaire a été chaude?

— Mais oui. Nous y avons perdu cinq hommes et les Rochelois huit ou dix.

— Balzempleu! fit le Suisse, qui, malgré l'admirable collection de jurons que possède

la langue allemande, avait pris l'habitude de jurer en français.

—Mais il est probable, dit le chevau-léger, qu'ils vont ce matin envoyer des pionniers pour remettre le bastion en état.

— Oui, c'est probable, dit d'Artagnan.

— Messieurs, dit Athos, un pari.

— Ah! foui, un bari, dit le suisse.

— Lequel? demanda le chevau-léger.

— Attendez, dit le dragon en posant son sabre comme une broche sur les deux grands chenets de fer qui soutenaient le feu de la cheminée, j'en suis. Hôtelier de malheur, une lèchefrite tout de suite, que je ne perde pas une goutte de la graisse de cette estimable volaille.

— Il avre raison, dit le Suisse, la craisse t'oie il être très-ponne avec des gonfitures.

— Là, dit le dragon. Maintenant, voyons le pari. Nous écoutons, M. Athos.

— Oui, le pari, dit le chevau-léger.

— Eh bien! M. de Busigny, je parie avec vous, dit Athos, que mes trois compagnons, MM. Porthos, Aramis, d'Artagnan et moi, nous allons déjeuner dans le bastion Saint-Gervais, et que nous y tenons une heure,

montre à la main, quelque chose que fasse l'ennemi pour nous déloger.

Porthos et Aramis se regardèrent ; ils commençaient à comprendre.

— Mais, dit d'Artagnan en se penchant à l'oreille d'Athos, tu vas nous faire tuer sans miséricorde.

— Nous sommes bien plus tués, répondit Athos, si nous n'y allons pas.

— Ah ! ma foi, messieurs, dit Porthos en se renversant sur sa chaise et en frisant sa moustache, voici un beau pari, j'espère.

— Aussi je l'accepte, dit M. de Busigny. Maintenant il s'agit de fixer l'enjeu.

— Mais vous êtes quatre, messieurs, dit Athos, nous sommes quatre ; un dîner à discrétion pour huit, cela vous va-t-il ?

— A merveille, reprit M. de Busigny.

— Parfaitement, dit le dragon.

— Ça me fa, dit le Suisse.

Le quatrième auditeur, qui dans toute cette conversation avait joué un rôle muet, fit un signe de la tête en preuve qu'il acquiesçait à la proposition.

— Le déjeuner de ces messieurs est prêt, dit l'hôte.

— Eh bien! apportez-le, dit Athos.

L'hôte obéit ; Athos appela Grimaud, lui montra un grand panier qui gisait dans un coin, et fit le geste d'envelopper dans les serviettes les viandes apportées.

Grimaud comprit à l'instant même qu'il s'agissait d'un déjeuner sur l'herbe, prit le panier, empaqueta les viandes, y joignit les bouteilles et mit le panier à son bras.

— Mais où allez-vous manger mon déjeuner? dit l'hôte.

— Que vous importe, dit Athos, pourvu qu'on vous le paye?

Et il jeta majestueusement deux pistoles sur la table.

— Faut-il vous rendre? mon officier, dit l'hôte.

— Non; ajoute seulement deux bouteilles de vin de Champagne, et la différence sera pour les serviettes.

L'hôte ne faisait pas une si bonne affaire qu'il l'avait cru d'abord, mais il se rattrapa en glissant aux quatre convives deux bouteilles de vin d'Anjou au lieu de deux bouteilles de vin de Champagne.

— M. de Busigny, dit Athos, voulez-vous

bien régler votre montre sur la mienne, ou me permettre de régler la mienne sur la vôtre?

— A merveille, monsieur, dit le chevau-léger en tirant de son gousset une fort belle montre entourée de diamants; sept heures et demie, dit-il.

— Sept heures trente-cinq minutes, dit Athos; nous saurons que j'avance de cinq minutes, monsieur.

Et, saluant les assistants ébahis, les quatre jeunes gens prirent le chemin du bastion Saint-Gervais, suivis de Grimaud, qui portait le panier, ignorant où il allait, mais, dans l'obéissance passive dont il avait pris l'habitude, ne songeant pas même à le demander.

Tant qu'ils furent dans l'enceinte du camp, les quatre amis n'échangèrent pas une parole; d'ailleurs ils étaient suivis par les curieux, qui, connaissant le pari engagé, voulaient savoir comment ils s'en tireraient; mais une fois qu'ils eurent franchi la ligne de circonvallation et qu'ils se trouvèrent en plein air, d'Artagnan, qui ignorait complétement ce dont il s'agissait, crut qu'il était temps de demander une explication.

— Et maintenant, mon cher Athos, dit-il, faites-moi l'amitié de m'expliquer où nous allons?

— Vous le voyez bien, dit Athos, nous allons au bastion.

— Mais qu'y allons-nous faire?

— Vous le savez bien, nous y allons déjeuner.

— Mais pourquoi n'avons-nous pas déjeuné au Parpaillot?

— Parce que nous avons des choses fort importantes à nous dire et qu'il était impossible de causer cinq minutes dans cette auberge, avec tous ces importuns, qui vont, qui viennent, qui saluent, qui accostent. Ici au moins, continua Athos en montrant le bastion, on ne viendra pas nous déranger.

— Il me semble, dit d'Artagnan avec cette prudence qui s'alliait si bien et si naturellement chez lui à une excessive bravoure, il me semble que nous aurions pu trouver quelque endroit écarté dans les dunes, au bord de la mer.

— Où l'on nous aurait vus conférer tous les quatre ensemble, de sorte qu'au bout d'un quart d'heure le cardinal eût été prévenu

par ses espions que nous tenions conseil.

— Oui, dit Aramis, Athos a raison : *Animadvertuntur in desertis.*

— Un désert n'aurait pas été mal, dit Porthos, mais il s'agissait de le trouver.

— Il n'y a pas de désert où un oiseau ne puisse passer au-dessus de la tête, où un poisson ne puisse sauter au-dessus de l'eau, où un lapin ne puisse partir de son gîte, et je crois qu'oiseau, poisson, lapin, tout s'est fait espion du cardinal. Mieux vaut donc poursuivre notre entreprise, devant laquelle d'ailleurs nous ne pouvons plus reculer sans honte ; nous avons fait un pari, un pari qui ne pouvait être prévu et dont je défie qui que ce soit de deviner la véritable cause. Nous allons, pour le gagner, tenir une heure dans le bastion. Ou nous serons attaqués, ou nous ne le serons pas. Si nous ne le sommes pas, nous aurons tout le temps de causer, et personne ne nous entendra, car je réponds que les murs de ce bastion n'ont pas d'oreilles ; si nous le sommes, nous causerons de nos affaires tout de même, et de plus, tout en nous défendant, nous nous couvrirons de gloire ; vous voyez bien que tout est bénéfice.

— Oui, dit d'Artagnan, mais nous attraperons indubitablement une balle.

— Eh, mon cher! dit Athos, vous savez bien que les balles les plus à craindre ne sont pas celles de l'ennemi.

— Mais il me semble que pour une pareille expédition, dit Porthos, nous aurions dû au moins emporter nos mousquets.

— Vous êtes un niais, ami Porthos; pourquoi nous charger d'un fardeau inutile?

— Je ne trouve pas inutile en face de l'ennemi un bon mousquet de calibre, avec douze cartouches, et sa poire à poudre.

— Eh bien! dit Athos, n'avez-vous pas entendu ce qu'a dit d'Artagnan?

— Qu'a dit d'Artagnan? demanda Porthos.

— D'Artagnan a dit que dans l'attaque de cette nuit il y avait eu huit ou dix Français de tués et autant de Rochelois.

— Après?

— On n'a pas eu le temps de les dépouiller, n'est-ce pas? attendu qu'on avait pour le moment quelque chose de plus pressé à faire.

— Eh bien?

— Eh bien! nous allons trouver leurs mousquets, leurs poires à poudre et leurs

cartouches, et au lieu de quatre mousquetons et de douze balles, nous allons avoir une quinzaine de fusils et une centaine de coups à tirer.

— Oh! Athos, dit Aramis, tu es véritablement un grand homme!

Porthos inclina la tête en signe d'adhésion.

D'Artagnan seul ne paraissait pas complétement convaincu.

Sans doute Grimaud partageait les doutes du jeune homme, car, voyant que l'on continuait de marcher vers le bastion, chose dont il avait douté jusqu'alors, il tira son maître par le pan de son habit.

— Où allons-nous? demanda-t-il par geste.

Athos lui montra le bastion.

— Mais, dit toujours dans le même dialecte le silencieux Grimaud, nous y laisserons notre peau.

Athos leva les yeux et le doigt vers le ciel.

Grimaud posa son panier à terre et s'assit en secouant la tête.

Athos prit à sa ceinture un pistolet, regarda s'il était bien amorcé, l'arma et approcha le canon de l'oreille de Grimaud.

Grimaud se retrouva sur ses jambes comme par un ressort.

Athos alors lui fit signe de prendre le panier et de marcher devant. Grimaud obéit.

Tout ce qu'avait gagné le pauvre garçon à cette pantomime d'un instant, c'est qu'il était passé de l'arrière-garde à l'avant-garde.

Arrivés au bastion, les quatre amis se retournèrent.

Plus de trois cents soldats de toutes armes étaient assemblées à la porte du camp, et dans un groupe séparé on pouvait distinguer M. de Busigny, le dragon, le Suisse et le quatrième parieur.

Athos ôta son chapeau, le mit au bout de son épée et l'agita en l'air.

Tous les spectateurs lui rendirent son salut, accompagnant cette politesse d'un grand hourra qui arriva jusqu'à eux.

Après quoi ils disparurent tous les quatre dans le bastion, où les avait déjà précédés Grimaud.

CHAPITRE IX.

Le conseil des mousquetaires.

Comme l'avait prévu Athos, le bastion n'était occupé que par une douzaine de morts, tant Français que Rochelois.

— Messieurs, dit Athos, qui avait pris le commandement de l'expédition, tandis que Grimaud va mettre la table, commençons par recueillir les fusils et les cartouches. Nous pouvons d'ailleurs causer tout en accomplissant cette besogne. Ces messieurs, ajouta-t-il

en montrant les morts, ne nous écoutent pas.

— Mais nous pourrions toujours les jeter dans les fossés, dit Porthos, après toutefois nous être assurés qu'ils n'ont rien dans leurs poches.

— Oui, reprit Athos; mais cela c'est l'affaire de Grimaud.

— Eh bien, alors! dit d'Artagnan, que Grimaud les fouille et les jette par-dessus les murailles.

— Gardons-nous-en bien, dit Athos, ils peuvent nous servir.

— Ces morts peuvent nous servir? dit Porthos; ah çà, tu deviens fou, cher ami!

— Ne jugez pas témérairement, disent l'Évangile et M. le cardinal, répondit Athos. Combien de fusils, messieurs?

— Douze, répondit Aramis.

— Combien de coups à tirer?

— Une centaine.

— C'est tout autant qu'il nous en faut; chargeons les armes.

Les quatre mousquetaires se mirent à la besogne. Comme ils achevaient de charger le dernier fusil, Grimaud fit signe que le déjeuner était servi.

Athos répondit, toujours par geste, que c'était bien, et indiqua à Grimaud une espèce de poivrière où celui-ci comprit qu'il se devait tenir en sentinelle. Seulement, pour adoucir les ennuis de sa faction, Athos lui permit d'emporter un pain, deux côtelettes et une bouteille de vin.

— Et maintenant, à table! dit Athos.

Les quatre amis s'assirent à terre, les jambes croisées comme des Turcs ou comme des tailleurs.

— Ah çà! maintenant, dit d'Artagnan, que tu n'as plus la crainte d'être entendu, j'espère que tu vas nous faire part de ton secret?

— J'espère que je vous procure à la fois de l'agrément et de la gloire, messieurs, dit Athos. Je vous ai fait faire une promenade charmante; voici un déjeuner des plus succulents et cinq cents personnes là-bas, comme vous pouvez le voir à travers les meurtrières, qui nous prennent pour des fous ou pour des héros, deux classes d'imbéciles qui se ressemblent assez.

— Mais ce secret? dit d'Artagnan.

— Le secret, dit Athos, c'est que j'ai vu milady hier soir.

D'Artagnan portait son verre à ses lèvres, mais à ce nom de milady la main lui trembla si fort, qu'il le posa à terre pour ne pas en répandre le contenu.

— Tu as vu ta fem...

— Chut donc! interrompit Athos; vous oubliez, mon cher, que ces messieurs ne sont pas initiés comme vous dans le secret de mes affaires de ménage. J'ai vu milady.

— Et où cela? demanda d'Artagnan.

— A deux lieues d'ici à peu près, à l'auberge du Colombier rouge.

— En ce cas, je suis perdu, reprit d'Artagnan.

— Non, pas tout à fait encore, dit Athos, car à cette heure elle doit avoir quitté les côtes de France.

D'Artagnan respira.

— Mais au bout du compte, demanda Porthos, qu'est-ce donc que cette milady?

— Une femme charmante, dit Athos en dégustant un verre de vin mousseux. Canaille d'hôtelier! s'écria-t-il, qui nous donne du vin d'Anjou pour du vin de Champagne, et qui croit que nous nous y laisserons prendre! Oui, continua-t-il, une femme charmante,

à qui notre ami d'Artagnan a fait je ne sais quelle noirceur, dont elle a essayé de se venger il y a un mois, en voulant le faire tuer à coups de mousquet, il y a huit jours en essayant de l'empoisonner, et hier en demandant sa tête au cardinal.

— Comment! en demandant ma tête au cardinal? s'écria d'Artagnan pâle de terreur.

— Ça, dit Porthos, c'est vrai comme l'Évangile, je l'ai entendu de mes deux oreilles.

— Moi aussi, dit Aramis.

— Alors, dit d'Artagnan en laissant tomber son bras avec découragement, il est inutile de lutter plus longtemps; autant vaut que je me brûle la cervelle et que tout soit fini.

— C'est la dernière sottise qu'il faut faire, dit Athos, attendu que c'est la seule à laquelle il n'y ait pas de remède.

— Mais je n'en réchapperai jamais, dit d'Artagnan, avec des ennemis pareils. D'abord, mon inconnu de Meung; ensuite de Wardes, à qui j'ai donné trois coups d'épée; puis milady, dont j'ai surpris le secret; enfin le cardinal, dont j'ai fait échouer la vengeance.

— Eh bien! dit Athos, tout cela ne fait que

quatre, et nous sommes quatre, un contre un, pardieu! Si nous en croyons les signes que nous fait Grimaud, nous allons avoir affaire à un bien plus grand nombre de gens. Qu'y a-t-il, Grimaud? En considération de la gravité de la circonstance, je vous permets de parler, mon ami; mais soyez laconique, je vous prie. Que voyez-vous?

— Une troupe.

— De combien de personnes?

— De vingt hommes.

— Quels hommes?

— Seize pionniers, quatre soldats.

— A combien de pas sont-ils?

— A cinq cents pas.

— Bon, nous avons encore le temps d'achever cette volaille et de boire un verre de vin. A ta santé, d'Artagnan!

— A ta santé! répétèrent Porthos et Aramis.

— Eh bien donc, à ma santé! quoique je ne croie pas que vos souhaits me servent à grand'chose.

— Bah! dit Athos, Dieu est grand, comme disent les sectateurs de Mahomet, et l'avenir est dans ses mains.

Puis, ayant avalé le contenu de son verre,

qu'il posa ensuite près de lui, Athos se leva nonchalamment, prit le premier fusil venu et s'approcha d'une meurtrière.

Porthos, Aramis et d'Artagnan en firent autant. Quant à Grimaud, il reçut l'ordre de se placer derrière les quatre amis afin de recharger les armes.

Au bout d'un instant on vit paraître la troupe ; elle suivait une espèce de boyau de tranchée qui établissait une communication entre le bastion et la ville.

— Pardieu ! dit Athos, c'était bien la peine de nous déranger pour une vingtaine de drôles armés de pioches, de hoyaux et de pelles ! Grimaud n'aurait eu qu'à leur faire signe de s'en aller, et je suis convaincu qu'ils nous eussent laissés tranquilles.

— J'en doute, dit d'Artagnan, car ils avancent fort résolûment de ce côté.

Il y avait avec les travailleurs quatre soldats et un brigadier armés de mousquets.

— C'est qu'ils ne nous ont pas vus, dit Athos.

— Ma foi, dit Aramis, j'avoue que j'ai répugnance à tirer sur ces pauvres diables de bourgeois.

— Mauvais prêtre, dit Porthos, qui a pitié des hérétiques !

— En vérité, dit Athos, Aramis a raison, et je vais les prévenir.

— Que diable faites-vous donc ? dit d'Artagnan. Vous allez vous faire fusiller, mon cher.

Mais Athos ne tint aucun compte de l'avis, et montant sur la brèche son fusil d'une main et son chapeau de l'autre.

— Messieurs, dit-il en s'adressant aux soldats et aux travailleurs, qui, étonnés de cette apparition , s'arrêtaient à cinquante pas environ du bastion, et en les saluant courtoisement; messieurs, nous sommes, quelques amis et moi, en train de déjeuner dans ce bastion. Or , vous savez que rien n'est désagréable comme d'être dérangé quand on déjeune : nous vous prions donc, si vous avez absolument affaire ici, d'attendre que nous ayons fini notre repas ou de repasser plus tard , à moins qu'il ne vous prenne la salutaire envie de quitter le parti de la rébellion et de venir boire avec nous à la santé du roi de France.

— Prends garde, Athos, dit d'Artagnan ; ne vois-tu pas qu'ils te mettent en joue?

— Si fait, si fait, dit Athos; mais ce sont des bourgeois qui tirent fort mal et qui n'auront garde de me toucher.

— En effet, au même instant quatre coups de fusil partirent, et les balles vinrent s'aplatir autour d'Athos, mais sans qu'une seule le touchât.

Quatre coups de fusil leur répondirent presque en même temps, mais ils étaient mieux dirigés que ceux des agresseurs : trois soldats tombèrent tués roides, et un des travailleurs fut blessé.

— Grimaud, un autre mousquet, dit Athos toujours sur la brèche.

Grimaud obéit aussitôt. De leur côté, les trois amis avaient chargé leurs armes; une seconde décharge suivit la première; le brigadier et deux pionniers tombèrent morts, le reste de la troupe prit la fuite.

— Allons, messieurs, une sortie, dit Athos.

Et les quatre amis s'élançant hors du fort, parvinrent jusqu'au champ de bataille, ramassèrent les quatre mousquets des soldats et la demi-pique du brigadier, et convaincus que les fuyards ne s'arrêteraient qu'à la ville,

reprirent le chemin du bastion, rapportant les trophées de leur victoire.

— Rechargez les armes, Grimaud, dit Athos, et nous, messieurs, reprenons notre déjeuner et continuons notre conversation. Où en étions-nous?

— Je me le rappelle, dit d'Artagnan, tu disais qu'après avoir demandé ma tête au cardinal, milady avait quitté les côtes de France.

Et où va-t-elle? ajouta d'Artagnan qui se préoccupait fort de l'itinéraire que devait suivre milady.

— Elle va en Angleterre, répondit Athos.

— Et dans quel but?

— Dans le but d'assassiner ou de faire assassiner Buckingham.

D'Artagnan poussa une exclamation de surprise et d'indignation.

— Mais c'est infâme! s'écria-t-il.

— Oh! quant à cela, dit Athos, je vous prie de croire que je m'en inquiète fort peu. Maintenant que vous avez fini, Grimaud, continua Athos, prenez la demi-pique de notre brigadier, attachez-y une serviette et plantez-la au haut de notre bastion; que ces re-

belles de Rochelois voient qu'ils ont affaire à de braves et loyaux soldats du roi.

Grimaud obéit sans répondre ; un instant après, le drapeau blanc flottait au-dessus de la tête des quatre amis. Un cri de joie et un tonnerre d'applaudissements saluèrent son apparition. La moitié du camp était aux barrières.

— Comment, reprit d'Artagnan, tu t'inquiètes fort peu qu'elle tue ou qu'elle fasse tuer Buckingham ? mais le duc est notre ami.

— Le duc est Anglais, le duc combat contre nous ; qu'elle fasse donc du duc ce qu'elle voudra, je m'en soucie comme d'une bouteille vide.

Et Athos envoya à quinze pas de lui une bouteille qu'il tenait, et dont il venait de transvaser jusqu'à la dernière goutte dans son verre.

— Un instant, dit d'Artagnan, je n'abandonne pas Buckingham ainsi ; il nous avait donné de fort beaux chevaux.

— Et surtout de fort belles selles, dit Porthos qui, à ce moment même, portait à son manteau le galon de la sienne.

— Puis, dit Aramis, Dieu veut la conversion et non la mort du pécheur.

— *Amen*, dit Athos, et nous reviendrons là-dessus plus tard, si tel est votre plaisir. Mais ce qui pour le moment me préoccupait le plus, et je suis sûr que tu le comprendras, d'Artagnan, c'était de reprendre à cette femme une espèce de blanc seing qu'elle avait extorqué au cardinal et à l'aide duquel elle devait impunément se débarrasser de toi, et peut-être de nous.

— Mais c'est donc un démon que cette créature! dit Porthos en tendant son assiette à Aramis, qui découpait une volaille.

— Et ce blanc seing, dit d'Artagnan, ce blanc seing est-il resté dans ses mains?

— Non, il est passé dans les miennes ; je ne dirai pas que ç'a été sans peine, par exemple, car je mentirais.

— Mon cher Athos, dit d'Artagnan, je ne compte plus les fois que je vous dois la vie.

— Alors c'était donc pour revenir près d'elle que tu nous a quittés ? demanda Aramis.

— Justement.

— Et tu as cette lettre du cardinal ? dit d'Artagnan.

— La voici, dit Athos.

Et il tira le précieux papier de la poche de sa casaque.

D'Artagnan le déplia d'une main dont il n'essayait pas même de dissimuler le tremblement, et lut à son tour :

« C'est par mon ordre et pour le bien de l'État que le porteur du présent a fait ce qu'il a fait.

« 3 août 1628.

« RICHELIEU. »

— En effet, dit Aramis, c'est une absolution dans toutes les règles.

— Il faut déchirer ce papier, dit d'Artagnan qui semblait lire sa sentence de mort.

— Bien au contraire, dit Athos, il faut le conserver précieusement, et je ne donnerais pas ce papier quand on le couvrirait de pièces d'or.

— Et que va-t-elle faire maintenant? demanda le jeune homme.

— Mais, dit négligemment Athos, elle va probablement écrire au cardinal qu'un damné mousquetaire, nommé Athos, lui a arraché

de force son sauf-conduit ; elle lui donnera dans la même lettre le conseil de se débarrasser, en même temps que de lui, de ses deux amis, Porthos et Aramis. Le cardinal se rappellera que ce sont les mêmes hommes qu'il rencontre toujours sur son chemin. Alors, un beau matin, il fera arrêter d'Artagnan et, pour qu'il ne s'ennuie pas tout seul, il nous enverra lui tenir compagnie à la Bastille.

— Ah çà ! mais, dit Porthos, il me semble que tu fais là de tristes plaisanteries, mon cher.

— Je ne plaisante pas, dit Athos.

— Sais-tu, dit Porthos, que tordre le cou à cette damnée milady serait un péché moins grand que de le tordre à ces pauvres diables de huguenots, qui n'ont jamais commis d'autre crime que de chanter en français des psaumes que nous chantons en latin ?

— Qu'en dit l'abbé ? demanda tranquillement Athos.

— Je dis que je suis de l'avis de Porthos, répondit Aramis.

— Et moi donc ! dit d'Artagnan.

— Heureusement qu'elle est loin, dit Porthos, car j'avoue qu'elle me gênerait fort ici.

— Elle me gêne en Angleterre aussi bien qu'en France, dit Athos.

— Elle me gêne partout, dit d'Artagnan.

— Mais puisque tu la tenais, dit Porthos, que ne l'as-tu noyée, étranglée, pendue? Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

— Vous croyez cela, Porthos? répondit le mousquetaire avec un sombre sourire que d'Artagnan comprit seul.

— J'ai une idée, dit d'Artagnan.

— Voyons, dirent les mousquetaires.

— Aux armes! cria Grimaud.

Les jeunes gens se levèrent vivement et coururent aux fusils.

Cette fois, une petite troupe s'avançait, composée de vingt ou vingt-cinq hommes; mais ce n'étaient plus des travailleurs, c'étaient des soldats de la garnison.

— Si nous retournions au camp? dit Porthos; il me semble que la partie n'est pas égale.

— Impossible pour trois raisons, répondit Athos; la première, c'est que nous n'avons pas fini de déjeuner; la seconde, c'est que nous avons encore des choses d'importance à dire;

la troisième, c'est qu'il s'en manque encore de dix minutes que l'heure soit écoulée.

— Voyons, dit Aramis, il faut cependant arrêter un plan de bataille.

— Il est bien simple, dit Athos. Aussitôt que l'ennemi est à portée de mousquet, nous faisons feu ; s'il continue d'avancer, nous faisons feu encore, nous faisons feu tant que nous avons des fusils chargés ; si ce qui reste de la troupe veut alors monter à l'assaut, nous laissons les assiégeants descendre jusque dans le fossé, et alors nous leur poussons sur la tête ce pan de mur qui ne tient plus que par un miracle d'équilibre.

— Bravo! dit Porthos ; décidément, Athos, tu étais né pour être général, et le cardinal, qui se croit un grand homme de guerre, est bien peu de chose auprès de toi.

— Messieurs, dit Athos, pas de double emploi, je vous prie, visez bien chacun votre homme.

— Je tiens le mien, dit d'Artagnan.

— Et moi le mien, dit Porthos.

— Et moi idem, dit Aramis.

— Allons, feu! dit Athos.

Les quatre coups de fusil ne firent qu'une

détonation, et quatre hommes tombèrent.

Aussitôt le tambour battit et la petite troupe s'avança au pas de charge.

Alors les coups de fusil se succédèrent sans régularité, mais toujours envoyés avec la même justesse; cependant, comme s'ils eussent connu la faiblesse numérique des ennemis, les Rochelois continuaient d'avancer au pas de course.

Sur trois autres coups de fusil, deux hommes tombèrent; néanmoins la marche de ceux qui restaient debout ne se ralentissait pas.

Arrivés au pied du bastion, les ennemis étaient encore douze ou quinze, une dernière décharge les accueillit, mais ne les arrêta point; ils sautèrent dans le fossé et s'apprêtèrent à escalader la brèche.

— Allons, mes amis, dit Athos, finissons-en d'un coup. A la muraille! à la muraille!

Et les quatre amis, secondés par Grimaud, se mirent à pousser avec le canon de leurs fusils un énorme pan de mur qui s'inclina comme si le vent le poussait, et, se détachant de sa base, tomba avec un bruit horrible dans le fossé; puis on entendit un grand cri,

un nuage de poussière monta vers le ciel, et tout fut dit.

— Les aurions-nous écrasés depuis le premier jusqu'au dernier? dit Athos.

— Ma foi, cela m'en a l'air, dit d'Artagnan.

— Non, dit Porthos, en voilà deux ou trois qui se sauvent tout éclopés.

En effet, trois ou quatre de ces malheureux, couverts de boue et de sang, fuyaient dans le chemin creux et regagnaient la ville : c'était tout ce qui restait de la petite troupe.

Athos regarda à sa montre.

— Messieurs, dit-il, il y a une heure que nous sommes ici, et maintenant le pari est gagné, mais il faut être beaux joueurs; d'ailleurs d'Artagnan ne nous avait pas dit son idée.

Et le mousquetaire, avec son sang-froid habituel, alla s'asseoir devant les restes du déjeuner.

— Vous voulez connaître mon plan? dit d'Artagnan à ses trois compagnons, lorsque après l'alerte qui venait d'avoir un si funeste dénoûment pour la petite troupe des Rochelois, ils eurent repris leur place devant le reste du déjeuner.

— Oui, répliqua Athos, vous disiez que vous aviez une idée.

— Ah! j'y suis, s'écria d'Artagnan; je passe en Angleterre une seconde fois, je vais trouver M. de Buckingham, et je l'avertis du complot tramé contre sa vie.

— Vous ne ferez pas cela, d'Artagnan, dit froidement Athos.

— Et pourquoi cela? Ne l'ai-je pas fait déjà?

— Oui, mais à cette époque nous n'étions pas en guerre, et à cette époque M. de Buckingham était un allié et non un ennemi; ce que vous voulez faire serait taxé de trahison.

D'Artagnan comprit la force du raisonnement et se tut.

— Mais, dit Porthos, il me semble que j'ai une idée à mon tour.

— Silence pour l'idée de M. Porthos, dit Aramis.

— Je demande un congé à M. de Tréville sous un prétexte quelconque que vous trouverez; je ne suis pas fort sur les prétextes, moi. Milady ne me connaît pas, je m'approche d'elle sans qu'elle me redoute, et lorsque je trouve ma belle, je l'étrangle.

— Eh ! dit Athos, je ne suis pas très-éloigné d'adopter l'idée de M. Porthos.

— Fi donc ! dit Aramis, tuer une femme, non ! Tenez, moi, j'ai la véritable idée.

— Voyons votre idée, Aramis, dit Athos qui avait beaucoup de déférence pour le jeune mousquetaire.

— Il faudrait prévenir la reine.

— Ah ! ma foi, oui ! dirent ensemble Porthos et d'Artagnan ; je crois que nous touchons au moyen.

— Prévenir la reine ? dit Athos, et comment cela ? Avons-nous des relations à la cour ? pouvons-nous envoyer quelqu'un à Paris sans qu'on le sache au camp ? D'ici à Paris il y a cent quarante lieues ; notre lettre ne sera pas à Angers que nous serons au cachot, nous.

— Quant à ce qui est de faire remettre sûrement une lettre à Sa Majesté, dit Aramis en rougissant, moi, je m'en charge ; je connais à Tours une personne adroite...

Aramis s'arrêta en voyant sourire Athos.

— Eh bien ! vous n'adoptez pas ce moyen, Athos ? dit d'Artagnan.

— Je ne le repousse pas tout à fait, dit

Athos, mais je voulais seulement faire observer à Aramis qu'il ne peut quitter le camp; que tout autre qu'un de nous n'est pas sûr; que deux heures après que le messager sera parti, tous les capucins, tous les alguazils, tous les bonnets noirs du cardinal sauront votre lettre par cœur, et qu'on vous arrêtera, vous et votre adroite personne.

— Sans compter, dit Porthos, que la reine sauvera M. de Buckingham, mais ne nous sauvera pas du tout, nous autres.

— Messieurs, dit d'Artagnan, ce que Porthos objecte est plein de sens.

— Ah! ah! que se passe-t-il dans la ville? dit Athos.

— On bat la générale.

Les quatre amis écoutèrent, et le bruit du tambour parvint effectivement jusqu'à eux.

— Vous allez voir qu'ils vont nous envoyer un régiment tout entier, dit Athos.

— Vous ne comptez pas tenir contre un régiment tout entier? dit Porthos.

— Pourquoi pas? dit le mousquetaire; je me sens en train, et je tiendrais devant une armée, si nous avions seulement eu la pré-

caution de prendre une douzaine de bouteilles de plus.

— Sur ma parole, le tambour se rapproche, dit d'Artagnan.

— Laissez-le se rapprocher, dit Athos ; il y a pour un quart d'heure de chemin d'ici à la ville, et par conséquent de la ville ici ; c'est plus de temps qu'il ne nous en faut pour arrêter notre plan ; si nous nous en allons d'ici, nous ne retrouverons jamais un endroit aussi convenable. Et tenez, justement, messieurs, voilà la vraie idée qui me vient.

— Dites, alors.

— Permettez que je donne à Grimaud quelque ordre indispensable.

Athos fit signe à son valet d'approcher.

— Grimaud, dit Athos en montrant les morts qui gisaient dans le bastion, vous allez prendre ces messieurs, vous allez les dresser contre la muraille, vous leur mettrez leurs chapeaux sur la tête et leurs fusils à la main.

— O grand homme, dit d'Artagnan, je te comprends !

— Vous comprenez? dit Porthos.

— Et toi, comprends-tu, Grimaud ? dit Athos.

Grimaud fit signe que oui.

— C'est tout ce qu'il faut, dit Athos. Revenons à mon idée.

— Je voudrais pourtant bien comprendre, dit Porthos.

— C'est inutile.

— Oui, oui, l'idée d'Athos! dirent en même temps d'Artagnan et Aramis.

— Cette milady, cette femme, cette créature, ce démon, a un beau-frère, à ce que vous m'avez dit, je crois, d'Artagnan.

— Oui, je le connais beaucoup, même, et je crois aussi qu'il n'a pas une grande sympathie pour sa belle-sœur.

— Il n'y a point de mal à cela, répondit Athos, et il la détesterait que cela n'en vaudrait que mieux.

— En ce cas, nous sommes servis à souhait.

— Cependant, dit Porthos, je voudrais bien comprendre ce que fait Grimaud.

— Silence, Porthos, dit Aramis.

— Comment se nomme ce beau-frère ?

— Lord de Winter.

— Où est-il maintenant ?

— Il est retourné à Londres au premier bruit de guerre.

— Eh bien ! voilà justement l'homme qu'il nous faut, dit Athos. C'est lui qu'il nous convient de prévenir ; nous lui faisons savoir que sa belle-sœur est sur le point d'assassiner quelqu'un, et nous le prions de ne pas la perdre de vue. Il y a bien à Londres, je l'espère, quelque établissement dans le genre des Madelonnettes ou des Filles-Repenties ; il y fait mettre sa belle-sœur, et nous sommes tranquilles.

— Oui, dit d'Artagnan, jusqu'à ce qu'elle en sorte.

— Ah ! ma foi, dit Athos, vous en demandez trop, d'Artagnan ; je vous ai donné tout ce que j'avais, et je vous préviens que c'est le fond de mon sac.

— Moi, je trouve que c'est ce qu'il y a de mieux, dit Aramis. Nous prévenons à la fois la reine et lord de Winter.

— Oui, mais par qui faisons-nous porter la lettre à Tours et la lettre à Londres ?

— Je réponds de Bazin, dit Aramis.

— Et moi de Planchet, dit d'Artagnan.

— En effet, dit Porthos, si nous ne pouvons quitter le camp, nos laquais peuvent le quitter.

— Sans doute, dit Aramis, et dès aujourd'hui nous écrivons les lettres, nous leur donnons de l'argent et ils partent.

— Nous leur donnons de l'argent? reprit Athos; vous en avez donc, de l'argent?

Les quatre amis se regardèrent, et un nuage passa sur les fronts qui s'étaient un instant éclaircis.

— Alerte, cria d'Artagnan, je vois des points noirs et des points rouges qui s'agitent là-bas. Que disiez-vous donc d'un régiment, Athos? c'est une véritable armée.

— Ma foi, oui, dit Athos, les voilà. Voyez-vous les sournois qui venaient sans tambours ni trompettes. Ah! ah! tu as fini, Grimaud?

Grimaud fit signe que oui et montra une douzaine de morts qu'il avait placés dans les attitudes les plus pittoresques, les uns au port d'armes, les autres ayant l'air de mettre en joue, les autres l'épée à la main.

— Bravo! dit Athos, voilà qui fait honneur à ton imagination.

— C'est égal, dit Porthos, je voudrais cependant bien comprendre.

— Décampons d'abord, dit d'Artagnan, tu comprendras après.

— Un instant, messieurs, un instant, donnons le temps à Grimaud de desservir.

— Ah ! dit Aramis, voici les points noirs et les points rouges qui grandissent fort visiblement, et je suis de l'avis de d'Artagnan ; je crois que nous n'avons pas de temps à perdre pour regagner le camp.

— Ma foi, dit Athos, je n'ai plus rien contre la retraite ; nous avions parié pour une heure, nous sommes restés une heure et demie, il n'y a rien à dire ; partons, messieurs, partons.

Grimaud avait déjà pris les devants avec le panier et la desserte.

Les quatre amis sortirent derrière lui et firent une dizaine de pas.

— Eh ! s'écria Athos, que diable faisons-nous, messieurs !

— As-tu oublié quelque chose ? demanda Aramis.

— Et le drapeau, morbleu ! il ne faut pas laisser un drapeau aux mains de l'ennemi, même quand ce drapeau n'est qu'une serviette.

Et Athos s'élança dans le bastion, monta sur la plate-forme et enleva le drapeau ; seu-

lement, comme les Rochelois étaient arrivés à portée de mousquet, ils firent un feu terrible sur cet homme, qui, comme par plaisir, allait s'exposer aux coups.

Mais on eût dit qu'Athos avait un charme attaché à sa personne : les balles passèrent en sifflant autour de lui ; pas une ne le toucha.

Athos agita son drapeau en tournant le dos aux gens de la ville et en saluant ceux du camp. Des deux côtés de grands cris retentirent : d'un côté des cris de colère, de l'autre des cris d'enthousiasme.

Une seconde décharge suivit la première, et trois balles, en la trouant, firent réellement de la serviette un drapeau.

On entendait tout le camp qui criait : Descendez ! descendez !

Athos descendit ; ses camarades qui l'attendaient avec anxiété le virent reparaître avec joie.

— Allons, Athos, allons, dit d'Artagnan, allongeons, allongeons ; maintenant que nous avons tout trouvé, excepté l'argent, il serait stupide d'être tués.

Mais Athos continua de marcher majestueusement, et ses compagnons, voyant toute

observation inutile, réglèrent leur pas sur le sien.

Grimaud et son panier avaient pris les devants et se trouvaient tous deux hors d'atteinte.

Au bout d'un instant on entendit le bruit d'une fusillade enragée.

— Qu'est-ce que cela? demanda Porthos, et sur quoi tirent-ils? Je n'entends pas siffler les balles et je ne vois personne.

— Ils tirent sur nos morts, répondit Athos.

— Mais nos morts ne répondront pas.

— Justement; alors ils croiront à une embuscade, ils délibéreront; ils enverront un parlementaire, et quand ils s'apercevront de la plaisanterie, nous serons hors de la portée des balles. Voilà pourquoi il est inutile de gagner une pleurésie en nous pressant.

— Oh! je comprends, dit Porthos émerveillé.

— C'est bien heureux! dit Athos en haussant les épaules.

De leur côté les Français, en voyant revenir les quatre amis au pas, poussaient des cris d'enthousiasme.

Enfin une nouvelle mousquetade se fit en

tendre, et cette fois les balles vinrent s'applatir sur les cailloux, autour des quatre amis, et siffler lugubrement à leurs oreilles. Les Rochelois venaient enfin de s'emparer du bastion.

— Voici des gens bien maladroits, dit Athos. Combien en avons-nous tué ?

— Douze ou quinze.

— Combien en avons-nous écrasé?

— Huit ou dix.

— Et en échange de tout cela, pas une égratignure? Ah! si fait! Qu'avez-vous donc à la main, d'Artagnan? du sang, ce me semble?

— Ce n'est rien, dit d'Artagnan.

— Une balle perdue?

— Pas même.

— Qu'est-ce donc alors?

Nous l'avons dit, Athos aimait d'Artagnan comme son enfant, et ce caractère sombre et inflexible avait parfois pour le jeune homme des sollicitudes de père.

— Une écorchure, reprit d'Artagnan : mes doigts ont été pris entre deux pierres, celle du mur et celle de ma bague, alors la peau s'est ouverte.

— Voilà ce que c'est que d'avoir des diamants, mon maître, dit dédaigneusement Athos.

— Ah çà ! mais, s'écria Porthos, il y a un diamant, en effet ; et pourquoi diable, alors, puisqu'il y a un diamant, nous plaignons-nous de ne pas avoir d'argent ?

— Tiens, au fait, dit Aramis.

— A la bonne heure, Porthos ; cette fois-ci, voilà une idée.

— Sans doute, dit Porthos en se rengorgeant sur le compliment d'Athos, puisqu'il y a un diamant, vendons-le.

— Mais, dit d'Artagnan, c'est le diamant de la reine.

— Raison de plus, reprit Athos. La reine sauvant M. de Buckingham, son amant, rien de plus juste ; la reine nous sauvant, nous, ses amis, rien de plus moral. Vendons le diamant. Qu'en pense M. l'abbé? Je ne demande pas l'avis de Porthos, il est donné.

— Mais je pense, dit Aramis en rougissant, que sa bague ne venant pas d'une maîtresse, et par conséquent n'étant pas un gage d'amour, d'Artagnan peut la vendre.

— Mon cher, vous parlez comme la théo-

logie en personne. Ainsi votre avis est?...

— De vendre le diamant, répondit Aramis.

— Eh bien! dit gaiement d'Artagnan, vendons le diamant et n'en parlons plus.

La fusillade continuait, mais les amis étaient hors de portée, et les Rochelois ne tiraient plus que pour l'acquit de leur conscience.

— Ma foi, il était temps que cette idée vînt à Porthos; nous voici au camp. Ainsi, messieurs, pas un mot de plus sur toute cette affaire. On nous observe, on vient à notre rencontre, nous allons être portés en triomphe.

En effet, comme nous l'avons dit, tout le camp était en émoi. Plus de deux mille personnes avaient assisté, comme à un spectacle, à l'heureuse forfanterie des quatre amis; forfanterie dont on était bien loin de soupçonner le véritable motif. On n'entendait que les cris de vivent les gardes! vivent les mousquetaires! M. de Busigny était venu le premier serrer la main à Athos, et reconnaître que le pari était perdu. Le dragon et le Suisse l'avaient imité, et tous les camarades avaient suivi le dragon et le Suisse. C'étaient des félicitations, des poignées de mains, des embrassades à n'en plus finir, des rires inextin-

guibles à l'endroit des Rochelois, enfin un tumulte si grand, que M. le cardinal crut qu'il y avait émeute, et envoya la Houdinière, son capitaine des gardes, s'informer de ce qui se passait.

La chose fut racontée au messager avec toute l'effervescence de l'enthousiasme.

— Eh bien? demanda le cardinal en voyant la Houdinière.

— Eh bien! monseigneur, dit celui-ci, ce sont trois mousquetaires et un garde qui ont fait le pari avec M. de Busigny d'aller déjeuner au bastion Saint-Gervais, et qui tout en déjeunant ont tenu deux heures contre l'ennemi et ont tué je ne sais combien de Rochelois.

— Vous êtes-vous informé du nom de ces trois mousquetaires?

— Oui, monseigneur.

— Comment les appelle-t-on?

— Ce sont MM. Athos, Porthos et Aramis.

— Toujours mes trois braves! murmura le cardinal. Et le garde?

— M. d'Artagnan.

— Toujours mon jeune drôle! Décidément, il faut que ces quatre hommes soient à moi.

Le soir même le cardinal parla à M. de Tréville de l'exploit du matin qui faisait la conversation de tout le camp; M. de Tréville, qui tenait le récit de l'aventure de la bouche même de ceux qui en étaient les héros, la raconta dans tous ses détails à Son Éminence, sans oublier l'épisode de la serviette.

— C'est bien, M. de Tréville, dit le cardinal; faites-moi tenir cette serviette, je vous prie, j'y ferai broder trois fleurs de lis d'or et je la donnerai pour guidon à votre compagnie.

— Monseigneur, dit M. de Tréville, il y aura injustice pour les gardes, M. d'Artagnan n'est pas à moi, mais à M. des Essarts.

— Eh bien! prenez-le, dit le cardinal, il n'est pas juste que puisque ces quatre braves militaires s'aiment tant, ils ne servent pas dans la même compagnie.

Le même soir, M. de Tréville annonça cette bonne nouvelle aux trois mousquetaires et à d'Artagnan, en les invitant tous les quatre à déjeuner le lendemain.

D'Artagnan ne se possédait pas de joie. On le sait, le rêve de toute sa vie avait été d'être mousquetaire.

Les trois amis aussi étaient fort joyeux.

— Ma foi, dit d'Artagnan à Athos, tu as eu là une triomphante idée, et, comme tu l'as dit, nous y avons acquis de la gloire et nous avons pu lier une conversation de la plus haute importance.

— Que nous pouvons reprendre maintenant sans que personne nous soupçonne, car avec l'aide de Dieu, nous allons passer désormais pour des cardinalistes.

Le même soir d'Artagnan alla présenter ses hommages à M. des Essarts et lui faire part de l'avancement qu'il avait obtenu.

M. des Essarts, qui aimait beaucoup d'Artagnan, lui fit alors ses offres de service. Ce changement de corps amenait des dépenses d'équipement. D'Artagnan refusa, mais trouvant l'occasion bonne, il le pria de faire estimer le diamant qu'il lui remit et dont il désirait faire de l'argent.

Le lendemain, à huit heures du matin, le valet de M. des Essarts entra chez d'Artagnan et lui remit un sac d'or contenant sept mille livres. C'était le prix du diamant de la reine.

CHAPITRE X.

Affaire de famille.

Athos avait trouvé le mot : il fallait faire de l'affaire de Buckingham une *affaire de famille.* Une affaire de famille n'était point soumise à l'investigation du cardinal. Une affaire de famille ne regardait personne. On pouvait s'occuper devant tout le monde d'une affaire de famille.

Aramis avait trouvé l'idée : les laquais.

Porthos avait trouvé le moyen : le diamant.

D'Artagnan seul n'avait rien trouvé, lui ordinairement le plus inventif des quatre ; mais il faut dire aussi que le nom seul de milady le paralysait. Ah ! nous nous trompons, il avait trouvé un acheteur pour le diamant.

Le déjeuner chez M. de Tréville fut d'une gaieté charmante. D'Artagnan avait déjà son uniforme. Comme il était à peu près de la même taille qu'Aramis, et qu'Aramis, largement payé, comme on se le rappelle, par le libraire qui avait acheté son poëme, avait tout fait faire en double, il avait cédé à son ami un équipement complet.

D'Artagnan eût été au comble de ses vœux s'il n'eût pas vu pointer milady comme un nuage sombre à l'horizon.

Après le déjeuner, on convint qu'on se réunirait le soir au logis d'Athos, et que là on terminerait l'affaire.

D'Artagnan passa la journée à montrer son habit de mousquetaire dans toutes les rues du camp.

Le soir, à l'heure dite, les quatre amis se

réunirent ; il ne restait plus que trois choses à décider :

Ce qu'on écrirait au frère de milady ;

Ce qu'on écrirait à la personne adroite de Tours ;

Et quels seraient les laquais qui porteraient les lettres.

Chacun offrait le sien. Athos vantait la discrétion de Grimaud, qui ne parlait que lorsque son maître lui décousait la bouche ; Porthos vantait la force de Mousqueton, qui était de taille à rosser quatre hommes de complexion ordinaire ; Aramis, confiant dans l'adresse de Bazin, faisait un éloge pompeux de son candidat ; enfin d'Artagnan avait foi entière dans la bravoure de Planchet, et rappelait de quelle façon il s'était conduit dans l'affaire si épineuse de Boulogne.

Ces quatre vertus disputèrent longtemps le prix et donnèrent lieu à de magnifiques discours, que nous ne rapporterons point, de peur qu'ils ne fassent longueur.

—Malheureusement, dit Athos, il faudrait que celui qu'on enverra possédât en lui seul les quatre qualités réunies.

— Mais où rencontrer un pareil laquais?

— Introuvable, dit Athos, je le sais bien; prenez donc Grimaud.

— Prenez Mousqueton.

— Prenez Bazin.

— Prenez Planchet, Planchet est franc et adroit : ce sont déjà deux qualités sur quatre.

— Messieurs, dit Aramis, le principal n'est pas de savoir lequel de nos quatre valets est le plus discret, le plus fort, le plus adroit ou le plus brave; le principal est de savoir lequel aime le plus l'argent.

— Ce que dit Aramis est plein de sens, reprit Athos ; il faut spéculer sur les défauts des gens et non sur leurs vertus. M. l'abbé, vous êtes un grand moraliste.

— Sans doute, reprit Aramis; car nous avons besoin d'être bien servis, non-seulement pour réussir, mais encore pour ne pas échouer, puisque en cas d'échec il y va de la tête, non pas pour le laquais...

— Plus bas, Aramis, dit Athos.

— C'est juste; non pas pour le laquais, reprit Aramis, mais pour le maître, et même pour les maîtres. Nos valets nous sont-ils assez dévoués pour risquer leur vie pour nous ? Non.

— Ma foi! dit d'Artagnan, je répondrais presque de Planchet, moi.

— Eh bien! mon cher ami, ajoutez à son dévouement naturel une bonne somme qui lui donne quelque aisance, et alors, au lieu d'en répondre une fois, répondez-en deux.

— Eh! bon Dieu, vous serez trompé tout de même, dit Athos, qui était optimiste quand il s'agissait des choses, et pessimiste quand il s'agissait des hommes; ils promettront tout pour avoir de l'argent, et en chemin la peur les empêchera d'agir. Une fois pris on les serrera; serrés, ils avoueront. Que diable! nous ne sommes pas des enfants! Pour aller en Angleterre (Athos baissa la voix) il faut traverser toute la France, semée d'espions et de créatures du cardinal; il faut une passe pour s'embarquer; il faut savoir l'anglais pour demander son chemin à Londres. Tenez, je vois la chose bien difficile.

— Mais point du tout, dit d'Artagnan, qui tenait fort à ce que la chose s'accomplît; je la vois facile au contraire, moi. Il va sans dire, parbleu! que si l'on écrit à lord de Winter des choses par-dessus les maisons, des horreurs du cardinal...

— Plus bas, dit Athos.

— Des intrigues et des secrets d'État, continua d'Artagnan en se conformant à la recommandation, il va sans dire que nous serons tous roués vifs; mais, pour Dieu! n'oubliez pas, comme vous l'avez dit vous-même, Athos, que nous lui écrivons pour affaire de famille, que nous lui écrivons à cette seule fin qu'il mette, dès son arrivée à Londres, milady hors d'état de nous nuire. Je lui écrirais donc une lettre à peu près en ces termes.

— Voyons, dit Aramis, en prenant par avance un visage de critique.

— « Monsieur et cher ami... »

— Ah! oui, cher ami à un Anglais! interrompit Athos. Bien commencé! Bravo, d'Artagnan! rien qu'avec ce mot-là vous serez écartelé au lieu d'être roué vif.

— Eh bien, soit! je dirai donc Monsieur, tout court.

— Vous pouvez même dire Milord, reprit Athos, qui tenait fort aux convenances.

— « Milord, vous souvient-il du petit enclos aux chèvres du Luxembourg? »

— Bon! le Luxembourg à présent! on

croira que c'est une allusion à la reine mère ! voilà qui est ingénieux ! dit Athos.

— Eh bien, nous mettrons tout simplement : « Milord, vous souvient-il de certain petit enclos où l'on vous sauva la vie ? »

— Mon cher d'Artagnan, dit Athos, vous ne serez jamais qu'un fort mauvais rédacteur. « Où l'on vous sauva la vie ! » fi donc ! ce n'est pas digne ; on ne rappelle pas ces services-là à un galant homme. Bienfait reproché, offense faite.

— Ah ! mon cher, dit d'Artagnan, vous êtes insupportable, et s'il faut écrire sous votre censure, ma foi, j'y renonce.

— Et vous faites bien. Maniez le mousquet et l'épée, mon cher ; vous vous tirez galamment de ces deux exercices ; mais passez la plume à M. l'abbé, cela le regarde.

— Oui, au fait, dit Porthos, passez la plume à Aramis, qui écrit des thèses en latin, lui.

— Eh bien, soit, dit d'Artagnan, rédigez-nous cette note, Aramis ; mais, de par notre saint-père le pape ! tenez-vous serré, car je vous épluche à mon tour, je vous en préviens.

— Je ne demande pas mieux, dit Aramis

avec cette naïve confiance que tout poëte a en lui-même ; mais qu'on me mette au courant. J'ai bien ouï dire d'ici de là que cette belle-sœur était une coquine, j'en ai même acquis la preuve en écoutant sa conversation avec le cardinal...

— Plus bas donc, sacrebleu ! dit Athos.

— Mais, continua Aramis, le détail m'échappe.

— Et à moi aussi, dit Porthos.

D'Artagnan et Athos se regardèrent quelque temps en silence. Enfin Athos, après s'être recueilli et en devenant plus pâle encore que de coutume, fit un signe d'adhésion. D'Artagnan comprit qu'il pouvait parler.

— Eh bien ! voilà ce qu'il y a à écrire, reprit d'Artagnan : « Milord, votre belle-sœur est une scélérate, qui a voulu vous faire tuer pour hériter de vous ; mais elle ne pouvait épouser votre frère, étant déjà mariée en France et ayant été... » D'Artagnan s'arrêta, comme s'il cherchait le mot, en regardant Athos.

— « Chassée par son mari, dit Athos.

— « Parce qu'elle avait été marquée, continua d'Artagnan.

— Bah ! s'écria Porthos, impossible ! elle a voulu faire tuer son beau-frère?

— Oui.

— Elle était mariée? demanda Aramis.

— Oui.

— Et son mari s'est aperçu qu'elle avait une fleur de lis sur l'épaule? s'écria Porthos.

— Oui.

Ces trois *oui* avaient été dits par Athos, chacun avec une intonation plus sombre.

— Et qui l'a vue, cette fleur de lis? demanda Aramis.

— D'Artagnan et moi, ou plutôt, pour observer l'ordre chronologique, moi et d'Artagnan, répondit Athos.

— Et le mari de cette affreuse créature vit encore? dit Aramis.

— Il vit encore.

— Vous en êtes sûr?

— J'en suis sûr.

Il y eut un instant de froid silence, pendant lequel chacun se sentit impressionné selon sa nature.

— Cette fois, reprit Athos interrompant le premier le silence, d'Artagnan nous a donné

un excellent programme, et c'est cela qu'il faut écrire d'abord.

— Diable ! vous avez raison, Athos, reprit Aramis, et la rédaction est épineuse. M. le chancelier lui-même serait embarrassé pour rédiger une épître de cette force, et cependant M. le chancelier rédige très-agréablement un procès-verbal. N'importe ! taisez-vous, j'écris.

Aramis prit la plume, réfléchit quelques instants, se mit à écrire huit ou dix lignes d'une charmante petite écriture de femme, puis, d'une voix douce et lente, comme si chaque mot eût été scrupuleusement pesé, il lut ce qui suit :

« Milord,

« La personne qui vous écrit ces quelques lignes a eu l'honneur de croiser l'épée avec vous, dans un petit enclos de la rue d'Enfer. Comme vous avez bien voulu, depuis, vous dire plusieurs fois l'ami de cette personne, elle vous doit de reconnaître cette amitié par un bon avis. Deux fois vous avez failli être victime d'une proche parente que vous croyez

votre héritière, parce que vous ignorez qu'avant de contracter mariage en Angleterre, elle était déjà mariée en France; mais la troisième fois, qui est celle-ci, vous pourriez y succomber. Votre parente est partie de la Rochelle pour l'Angleterre. Surveillez son arrivée, car elle a de grands et terribles projets. Si vous tenez absolument à savoir ce dont elle est capable, lisez son passé sur son épaule gauche. »

— Eh bien, voilà qui est à merveille, dit Athos, et vous avez une plume de secrétaire d'État, mon cher Aramis. De Winter fera bonne garde maintenant, si toutefois l'avis lui arrive, et tombât-il aux mains de Son Éminence elle-même, nous ne saurions être compromis; mais comme le valet qui partira pourrait nous faire accroire qu'il a été à Londres et s'arrêter à Châtellerault, ne lui donnons que la moitié de la somme, en lui promettant l'autre moitié en échange de la réponse. Avez-vous le diamant? continua Athos.

— J'ai mieux que cela, j'ai la somme, dit d'Artagnan.

Et il jeta le sac sur la table. Au son de

l'or, Aramis leva les yeux, Porthos tressaillit; quant à Athos, il resta impassible.

— Combien dans ce petit sac? dit-il.

— Sept mille livres en louis de douze francs.

— Sept mille livres! s'écria Porthos; ce mauvais petit diamant valait sept mille livres!

— Il paraît, dit Athos, puisque les voilà; je ne présume pas que notre ami d'Artagnan y ait mis du sien.

— Mais, messieurs, dans tout cela, dit d'Artagnan, nous ne pensons pas à la reine; soignons un peu la santé de son cher Buckingham; c'est le moins que nous lui devions.

— C'est juste, dit Athos, mais ceci regarde Aramis.

— Eh bien! répondit celui-ci en rougissant, que faut-il que je fasse?

— Mais, reprit Athos, c'est tout simple, rédiger une seconde lettre pour cette adroite personne qui habite Tours.

Aramis reprit la plume, se mit à réfléchir de nouveau et écrivit les lignes suivantes, qu'il soumit à l'instant même à l'approbation de ses amis :

« Ma chère cousine. »

— Ah ! ah ! dit Athos, cette personne adroite est votre parente ?

— Cousine germaine, dit Aramis.

— Va donc pour cousine.

Aramis continua :

« Ma chère cousine, Son Éminence le cardinal, que Dieu conserve pour le bonheur de la France et la confusion des ennemis du royaume ! est sur le point d'en finir avec les rebelles hérétiques de la Rochelle ; il est probable que le secours de la flotte anglaise n'arrivera pas même en vue de la place ; j'oserai presque dire que je suis certain que M. de Buckingham sera empêché de partir par quelque grand événement. Son Éminence est le plus illustre politique des temps passés, des temps présents et probablement des temps à venir. Il éteindrait le soleil si le soleil le gênait. Donnez ces heureuses nouvelles à votre sœur, ma chère cousine. J'ai rêvé que cet Anglais maudit était mort. Je ne puis me rappeler si c'était par le fer ou par le poison ; seulement, ce dont je suis sûr, c'est qu'il était mort, et,

semblera, et nous laisserons un fonds de mille livres que gardera l'abbé pour les cas extraordinaires ou les besoins communs. Cela vous va-t-il ?

— Mon cher Athos, dit Aramis, vous parlez comme Nestor, qui était, chacun le sait, le plus sage des Grecs.

— Eh bien, c'est dit, reprit Athos, Planchet et Bazin partiront. A tout prendre, je ne suis pas fâché de conserver Grimaud ; il est accoutumé à mes façons, et j'y tiens ; la journée d'hier a déjà dû l'ébranler ; ce voyage le perdrait.

On fit venir Planchet, et on lui donna ses instructions ; il avait été prévenu par d'Artagnan, qui d'abord lui avait annoncé la gloire, ensuite l'argent, puis le danger.

— Je porterai la lettre dans le parement de mon habit, dit Planchet, et je l'avalerai si l'on me prend.

— Mais, alors, tu ne pourras pas faire la commission ? dit d'Artagnan.

— Vous m'en donnerez ce soir une copie que je saurai par cœur demain.

D'Artagnan regarda ses amis comme pour leur dire :

— Eh bien ! que vous avais-je promis ?

— Maintenant, continua-t-il en s'adressant à Planchet, tu as huit jours pour arriver jusqu'à lord de Winter ; tu as huit autres jours pour revenir ici ; en tout seize jours. Si le seizième jour de ton départ, à huit heures du soir, tu n'es pas arrivé, pas d'argent, fût-il huit heures cinq minutes.

— Alors, monsieur, dit Planchet, achetez-moi une montre.

— Prends celle-ci, dit Athos en lui donnant la sienne avec son insouciante générosité, et sois brave garçon ; songe que si tu parles, si tu bavardes, si tu flânes, tu fais couper le cou à ton maître qui a si grande confiance en ta fidélité, qu'il nous a répondu de toi. Mais songe aussi que s'il arrive par ta faute malheur à d'Artagnan, je te retrouverai partout et ce sera pour t'ouvrir le ventre.

— Oh ! monsieur ! dit Planchet, humilié de ce soupçon et surtout effrayé de l'air calme du mousquetaire.

— Et moi, dit Porthos, en roulant ses gros yeux, songe que je t'écorche vif.

— Ah ! monsieur !

— Et moi, dit Aramis de sa voix douce et

mélodieuse, songe que je te brûle à petit feu comme un sauvage.

— Ah ! monsieur !

Et Planchet se mit à pleurer; nous n'oserions dire si ce fut de terreur à cause des menaces qui lui étaient faites, ou d'attendrissement de voir quatre amis si étroitement unis d'intentions.

D'Artagnan lui prit la main.

— Vois-tu, Planchet, lui dit-il, ces messieurs te disent tout cela par tendresse pour moi, mais au fond ils t'aiment.

— Ah ! monsieur, dit Planchet, ou je réussirai, ou l'on me coupera en quatre, et me coupât-on en quatre, soyez convaincu qu'il n'y aura pas un morceau qui parlera.

Il fut décidé que Planchet partirait le lendemain à huit heures du matin, afin, comme il l'avait dit, qu'il pût pendant la nuit apprendre la lettre par cœur. Il gagna juste douze heures à cet arrangement; il devait être revenu le seizième jour à huit heures du soir.

Le matin, au moment où il allait monter à cheval, d'Artagnan, qui se sentait au fond du cœur un faible pour le duc de Buckingham, prit Planchet à part.

— Écoute, lui dit-il, quand tu auras remis la lettre à lord de Winter et qu'il l'aura lue, tu lui diras encore : « Veillez sur Sa Grâce lord Buckingham, car on veut l'assassiner. » Mais ceci, Planchet, vois-tu, c'est si grave et si important que je n'ai pas même voulu avouer à mes amis que je te confiais ce secret, et que pour une commission de capitaine je ne voudrais pas te l'écrire.

— Soyez tranquille, monsieur, dit Planchet, vous verrez si l'on peut compter sur moi.

Et monté sur un excellent cheval qu'il devait quitter à vingt lieues de là pour prendre la poste, Planchet partit au galop, le cœur un peu serré par la triste promesse que lui avaient faite les mousquetaires, mais du reste dans les meilleures dispositions.

Bazin partit le lendemain matin pour Tours, et eut huit jours pour faire sa commission.

Les quatre amis, pendant toute la durée de ces deux absences, avaient, comme on le comprend bien, plus que jamais l'œil au guet, le nez au vent et l'oreille aux écoutes. Leurs journées se passaient à essayer de surprendre ce qu'on disait, à guetter les allures du car-

dinal et à flairer les courriers qui arrivaient. Plus d'une fois, un tremblement insurmontable les prit lorsqu'on les appela pour quelque service inattendu. Ils avaient d'ailleurs à se garder pour leur propre sûreté : milady était un fantôme qui, lorsqu'il était apparu une fois aux gens, ne les laissait pas dormir tranquillement.

Le matin du huitième jour, Bazin, frais comme toujours et souriant selon son habitude, entra dans le cabinet du Parpaillot comme les quatre amis étaient en train de déjeuner, en disant, selon la convention arrêtée :

— M. Aramis, voici la réponse de votre cousine.

Les quatre amis échangèrent un coup d'œil joyeux ; la moitié de la besogne était faite ; il est vrai que c'était la plus courte et la plus facile.

Aramis prit en rougissant malgré lui la lettre, qui était d'une écriture grossière et sans orthographe.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il en riant, décidément j'en désespère ; jamais cette pauvre Michon n'écrira comme M. de Voiture.

— Qu'est-ze que cela feut dire : cette baufre Migeon ? demanda le Suisse, qui était en train de causer avec les quatre amis quand la lettre était arrivée.

— Oh ! mon Dieu ! moins que rien, dit Aramis, une petite lingère charmante que j'aimai fort, et à qui j'ai demandé quelques lignes de sa main en manière de souvenir.

— Dutieu ! dit le Suisse, zi zelle-là il être aussi grante tame que son égridure, fous l'être en ponne fordune, mon gamarate !

Aramis lut la lettre et la passa à Athos.

— Voyez donc ce qu'elle m'écrit, Athos, dit-il.

Athos jeta un coup d'œil sur l'épître, et pour faire évanouir tous les soupçons qui auraient pu naître, lut tout haut :

« Mon cousin, ma sœur et moi nous devinons très-bien les rêves et nous en avons une peur affreuse ; mais du vôtre on pourra dire, je l'espère, tout songe est mensonge. Adieu, portez-vous bien, et faites que de temps en temps nous entendions parler de vous.

« Aglaé MICHON. »

— Et de quel rêve parle-t-elle? demanda le dragon qui s'était approché pendant la lecture.

— Foui, de quel rêfe? dit le Suisse.

— Eh pardieu! dit Aramis, c'est tout simple, d'un rêve que j'ai fait et que je lui ai raconté.

— Ah! foui, partieu, c'être tout zimble de ragonter son rêfe; mais moi je ne rêfe chamais.

— Vous êtes fort heureux, dit Athos en se levant, et je voudrais bien pouvoir en dire autant que vous!

— Chamais, reprit le Suisse, enchanté qu'un homme comme Athos lui enviât quelque chose. Chamais, chamais.

D'Artagnan, voyant qu'Athos se levait, en fit autant, prit son bras et sortit.

Porthos et Aramis restèrent pour faire face aux quolibets du dragon et du Suisse.

Quant à Bazin, il s'alla coucher sur une botte de paille; et comme il avait plus d'imagination que le Suisse, il rêva que M. Aramis, devenu pape, le coiffait d'un chapeau de cardinal.

Mais, comme nous l'avons dit, Bazin n'a-

vait, par son heureux retour, enlevé qu'une partie de l'inquiétude qui aiguillonnait les quatre amis. Les jours de l'attente sont longs, et d'Artagnan surtout aurait parié que les jours avaient quarante-huit heures. Il oubliait les lenteurs obligées de la navigation, il s'exagérait la puissance de milady ; il prêtait à cette femme, qui lui apparaissait pareille à un démon, des auxiliaires surnaturels comme elle ; il s'imaginait, au moindre bruit, qu'on venait l'arrêter et qu'on ramenait Planchet pour le confronter avec lui et ses amis. Il y a plus, sa confiance, autrefois si grande dans le digne Picard, diminuait de jour en jour. Cette inquiétude était si forte qu'elle gagnait Porthos et Aramis ; il n'y avait qu'Athos qui demeurait impassible, comme si aucun danger ne s'agitait autour de lui et qu'il respirât son atmosphère habituelle.

Le seizième jour surtout, ces signes d'agitation étaient si visibles chez d'Artagnan et ses deux amis, qu'ils ne pouvaient rester en place et qu'ils erraient comme des ombres sur le chemin par lequel devait revenir Planchet.

— Vraiment, leur disait Athos, vous n'êtes

pas des hommes, vous êtes des enfants, pour qu'une femme vous fasse si grande peur! Eh! de quoi s'agit-il, après tout? d'être emprisonné? Eh bien! mais on nous tirera de prison; on en a bien tiré madame Bonacieux. D'être décapité? Mais tous les jours, dans la tranchée, nous allons joyeusement nous exposer à pis que cela, car un boulet peut nous casser la jambe, et je suis convaincu qu'un chirurgien nous fait plus souffrir en nous coupant la cuisse qu'un bourreau en nous coupant la tête. Demeurez donc tranquilles; dans deux heures, dans quatre, dans six heures au plus tard, Planchet sera ici; il a promis d'y être, et moi j'ai très-grande foi aux promesses de Planchet, qui m'a l'air d'un fort brave garçon.

— Mais s'il n'arrive pas? dit d'Artagnan.

— Eh bien! s'il n'arrive pas, c'est qu'il aura été retardé, voilà tout. Il peut être tombé de cheval, il peut avoir fait une cabriole par-dessus le pont, il peut avoir couru si vite qu'il en ait attrapé une fluxion de poitrine. Eh! messieurs, faisons donc la part des événements. La vie est un grand chapelet de petites misères que le philosophe égrène en

riant. Soyez philosophes comme moi, messieurs, mettez-vous à table et buvons; rien ne fait paraître l'avenir couleur de rose comme de le regarder à travers un verre de chambertin.

— C'est fort bien, répondait d'Artagnan, mais je suis las d'avoir à craindre, en buvant frais, que le vin ne sorte de la cave de milady.

— Vous êtes bien difficile! dit Athos. Une si belle femme!

— Une femme de marque! dit Porthos avec son gros rire.

Athos tressaillit, passa la main sur son front pour en essuyer la sueur, et se leva à son tour avec un mouvement nerveux qu'il ne put réprimer.

Le jour s'écoula cependant, et le soir vint plus lentement; mais enfin il vint; les buvettes s'emplirent de chalands. Athos, qui avait empoché sa part du diamant, ne quittait plus le Parpaillot; il avait trouvé dans M. de Busigny qui, du reste, leur avait donné un dîner magnifique, un partenaire digne de lui. Ils jouaient donc ensemble comme d'habitude quand sept heures sonnèrent: on en-

tendait passer les patrouilles qui allaient doubler les postes. A sept heures et demie la retraite battit.

— Nous sommes perdus, dit d'Artagnan à l'oreille d'Athos.

— Vous voulez dire que nous avons perdu, dit tranquillement Athos en tirant dix louis de sa poche et en les jetant sur la table. Allons, messieurs, continua-t-il, on bat la retraite ; allons nous coucher.

Et Athos sortit du Parpaillot, suivi de d'Artagnan. Aramis venait derrière, donnant le bras à Porthos. Aramis mâchonnait des vers et Porthos s'arrachait de temps en temps quelques poils des moustaches en signe de désespoir.

Mais voilà que tout à coup, dans l'obscurité, une ombre se dessine dont la forme est familière à d'Artagnan, et qu'une voix bien connue lui dit :

— Monsieur, je vous apporte votre manteau, car il fait frais ce soir.

— Planchet ! s'écria d'Artagnan ivre de joie.

— Planchet ! s'écrièrent Porthos et Aramis.

— Eh bien ! oui, Planchet, dit Athos, qu'y

a-t-il d'étonnant à cela? Il avait promis d'être de retour à huit heures, et voilà huit heures qui sonnent. Bravo! Planchet, vous êtes un garçon de parole, et si jamais vous quittez votre maître, je vous garde une place à mon service.

— Oh! non, jamais, dit Planchet; jamais je ne quitterai M. d'Artagnan.

Et en même temps d'Artagnan sentit que Planchet lui glissait un petit billet dans la main.

D'Artagnan avait grande envie d'embrasser Planchet; mais il eut peur que cette marque d'effusion donnée à son laquais en pleine rue ne parût extraordinaire à quelque passant, et il se contint.

— J'ai le billet, dit-il à Athos et à ses amis.

— C'est bien, dit Athos, entrons chez nous et nous le lirons.

Le billet brûlait la main de d'Artagnan; il voulait hâter le pas, mais Athos lui prit le bras et le passa sous le sien, et force fut au jeune homme de régler sa course sur celle de son ami.

Enfin on entra dans la tente, on alluma une lampe, et tandis que Planchet se tenait

sur la porte pour que les quatre amis ne fussent pas surpris, d'Artagnan, d'une main tremblante, brisa le cachet et ouvrit la lettre tant attendue.

Elle contenait une demi-ligne d'une écriture toute britannique et d'une concision toute spartiate :

« Thank you; be easy. » Ce qui voulait dire : Merci; soyez tranquille.

Athos prit la lettre des mains de d'Artagnan, l'approcha de la lampe, y mit le feu et ne la lâcha point qu'elle ne fût réduite en cendres.

Puis, appelant Planchet :

— Maintenant, mon garçon, lui dit-il, tu peux réclamer les sept cents livres, mais tu ne risquais pas grand'chose avec un billet comme celui-là.

— Ce n'est pas faute que j'aie inventé bien des moyens de le serrer, dit Planchet.

— Eh bien ! dit d'Artagnan, conte-nous cela.

— Dame, c'est bien long, monsieur.

— Tu as raison, Planchet; d'ailleurs la retraite est battue et nous serions remarqués en gardant de la lumière plus longtemps que les autres.

— Soit, dit d'Artagnan, couchons-nous ; dors bien, Planchet.

— Ma foi, monsieur, ce sera la première fois depuis seize jours.

— Et moi aussi ! dit d'Artagnan.

— Et moi aussi ! dit Porthos.

— Et moi aussi ! dit Aramis.

— Eh bien ! voulez-vous que je vous avoue la verité ? Et moi aussi ! dit Athos.

CHAPITRE XI.

Fatality.

Cependant milady, ivre de colère, rugissant sur le pont du bâtiment comme une lionne qu'on embarque, avait été tentée de se jeter à la mer pour regagner la côte, car elle ne pouvait se faire à l'idée qu'elle avait été insultée par d'Artagnan, menacée par Athos, et qu'elle quittait la France sans se venger d'eux. Bientôt cette idée était devenue

pour elle tellement insupportable, qu'au risque de ce qui pouvait en arriver de terrible pour elle-même, elle avait supplié le capitaine de la jeter sur la côte; mais le capitaine, pressé d'échapper à sa fausse position, placé entre les croiseurs français et anglais comme la chauve-souris entre les rats et les oiseaux, avait grande hâte de regagner l'Angleterre; il refusa donc obstinément d'obéir à ce qu'il prenait pour un caprice de femme, promettant à sa passagère, qui, au reste, lui était particulièrement recommandée par le cardinal, de la jeter, si la mer et les Français le permettaient, dans un des ports de la Bretagne, soit à Lorient, soit à Brest. Mais, en attendant, le vent était contraire, la mer mauvaise; on louvoyait et l'on courait des bordées. Neuf jours après la sortie de la Charente, milady, toute pâle de ses chagrins et de sa rage, voyait apparaître seulement les côtes bleuâtres du Finistère.

Elle calcula que pour traverser ce coin de la France et revenir près du cardinal il fallait au moins trois jours; ajoutez un jour pour le débarquement; cela faisait quatre. Ajoutez ces quatre jours aux neuf autres; c'étaient

treize jours de perdus. Treize jours pendant lesquels tant d'événements importants se pouvaient passer à Londres. Elle songea que, sans aucun doute, le cardinal serait furieux de son retour, et que par conséquent il serait plus disposé à écouter les plaintes qu'on porterait contre elle que les accusations qu'elle porterait contre les autres. Elle laissa en conséquence passer Lorient et Brest sans insister près du capitaine qui, de son côté, se garda bien de lui donner l'éveil. Milady continua donc sa route, et le jour même où Planchet s'embarquait de Portsmouth pour la France, la messagère de Son Éminence entrait triomphante dans le port.

Toute la ville était agitée d'un mouvement extraordinaire : quatre grands vaisseaux récemment achevés venaient d'être lancés à la mer. Debout sur la jetée, chamarré d'or, éblouissant, selon son habitude, de diamants et de pierreries, le feutre orné d'une plume blanche qui retombait sur son épaule, on voyait Buckingham entouré d'un état-major presque aussi brillant que lui.

C'était une de ces belles et rares journées d'été où l'Angleterre se souvient qu'il y a un

soleil. L'astre pâle, mais cependant splendide encore, se couchait à l'horizon, empourprant à la fois le ciel et la mer de bandes de feu, et jetant sur les tours et les vieilles maisons de la ville un dernier rayon d'or qui faisait étinceler les vitres comme le reflet d'un incendie. Milady, en respirant cet air de la mer, plus vif et plus balsamique à l'approche de la terre, en contemplant toute la puissance de ces préparatifs qu'elle était chargée de détruire, toute la force de cette armée qu'elle devait combattre à elle seule! à elle seule, avec quelques sacs d'or! se compara mentalement à Judith, la terrible juive, lorsqu'elle pénétra dans le camp des Assyriens et qu'elle vit la masse énorme de chars, de chevaux, d'hommes et d'armes qu'un geste de sa main devait dissiper comme un nuage de fumée.

On entra dans la rade, mais comme on s'apprêtait à y jeter l'ancre, un petit cutter, formidablement armé, s'approcha du bâtiment marchand, se donnant comme garde-côte, et fit mettre à la mer son canot qui se dirigea vers l'échelle. Le canot renfermait un officier, un contre-maître et huit ra-

meurs. L'officier seul monta à bord, où il fut reçu avec toute la déférence qu'inspire l'uniforme.

L'officier s'entretint quelques instants avec le patron, lui fit lire quelques papiers dont il était porteur, et sur l'ordre du capitaine marchand, tout l'équipage du bâtiment, matelots et passagers, fut appelé sur le pont.

Lorsque cette espèce d'appel fut fait, l'officier s'enquit tout haut du point de départ du brick, de sa route, de ses atterrissements, et à toutes les questions, le capitaine satisfit, sans hésitation et sans difficulté. Alors l'officier commença de passer sa revue de toutes les personnes les unes après les autres, et, s'arrêtant à milady, la considéra avec un grand soin, mais sans lui adresser une seule parole.

Puis il revint au capitaine, lui dit encore quelques mots, et, comme si c'était à lui désormais que le bâtiment dût obéir, il commanda une manœuvre que l'équipage exécuta aussitôt. Alors le bâtiment se remit en route, toujours escorté du petit cutter, qui voguait bord à bord avec lui menaçant son flanc de la bouche de ses cinq canons tandis que la

barque suivait dans le sillon du navire, faible point près de l'énorme masse.

Pendant l'examen que l'officier avait fait de milady, milady, comme on le pense bien, l'avait de son côté dévoré du regard. Mais quelque habitude que cette femme aux yeux de flamme eût de lire dans le cœur de ceux dont elle avait besoin de deviner les secrets, elle trouva cette fois un visage d'une impassibilité telle qu'aucune découverte ne suivit son investigation. L'officier qui s'était arrêté devant elle et qui l'avait silencieusement étudiée avec tant de soin pouvait être âgé de vingt-cinq à vingt-six ans, était blanc de visage, avec des yeux bleu clair un peu enfoncés ; sa bouche, fine et bien dessinée, demeurait immobile dans ses lignes correctes ; son menton, vigoureusement accusé, dénotait cette force de volonté qui, dans le type vulgaire britannique, n'est ordinairement que de l'entêtement ; un front un peu fuyant, comme il convient aux poëtes, aux enthousiastes et aux soldats, était à peine ombragé d'une chevelure courte et clair-semée qui, comme la barbe qui couvrait le bas de son visage, était d'une belle couleur châtain foncé.

Lorsqu'on entra dans le port il faisait déjà nuit. La brume épaississait encore l'obscurité et formait, autour des fanaux et des lanternes des jetées, un cercle pareil à celui qui entoure la lune quand le temps menace de devenir pluvieux. L'air qu'on respirait était triste, humide et froid.

Milady, cette femme si forte, se sentait frissonner malgré elle.

L'officier se fit indiquer les paquets de milady, fit porter son bagage dans le canot, et lorsque cette opération fut faite, il l'invita à y descendre elle-même en lui présentant la main.

Milady regarda cet homme et hésita.

— Qui êtes-vous, monsieur, demanda-t-elle, qui avez la bonté de vous occuper si particulièrement de moi?

— Vous devez le voir, madame, à mon uniforme. Je suis officier de la marine anglaise, répondit le jeune homme.

— Mais enfin, est-ce l'habitude que les officiers de la marine anglaise se mettent aux ordres de leurs compatriotes lorsqu'ils abordent dans un port de la Grande-Bretagne et poussent la galanterie jusqu'à les conduire à terre?

voyant que le jeune officier ne paraissait nullement disposé à lier conversation, elle s'accouda dans un angle de la voiture, et passa les unes après les autres en revue toutes les suppositions qui se présentèrent à son esprit.

Cependant au bout d'un quart d'heure, étonnée de la longueur du chemin, elle se pencha vers la portière pour voir où on la conduisait. On n'apercevait plus de maisons ; des arbres apparaissaient dans les ténèbres comme de grands fantômes noirs courant les uns après les autres.

Milady frissonna.

— Mais nous ne sommes plus dans la ville, monsieur, dit-elle.

Le jeune officier garda le silence.

— Je n'irai pas plus loin si vous ne me dites pas où vous me conduisez, je vous en préviens, monsieur.

Cette menace n'obtint aucune réponse.

— Ah! c'est trop fort! s'écria milady. Au secours! au secours!

Pas une voix ne répondit à la sienne; la voiture continua de rouler avec rapidité. L'officier semblait une statue.

Milady regarda l'officier avec une de ces expressions terribles, particulières à son visage, et qui manquaient si rarement leur effet. La colère faisait étinceler ses yeux dans l'ombre.

Le jeune homme resta impassible.

Milady voulut ouvrir la portière et se précipiter.

— Prenez garde, madame, dit froidement le jeune homme, vous vous tuerez en sautant.

Milady se rassit écumante. L'officier se pencha, la regarda à son tour, parut surpris de voir cette figure, si belle naguère, bouleversée par la rage et devenue presque hideuse. L'astucieuse créature comprit qu'elle se perdait en laissant voir ainsi dans son âme; elle rasséréna ses traits, et, d'une voix gémissante :

— Au nom du ciel, monsieur, dites-moi si c'est à vous, si c'est à votre gouvernement, si c'est à un ennemi que je dois attribuer la violence que l'on me fait?

— On ne vous fait aucune violence, madame, et ce qui vous arrive est le résultat d'une mesure toute simple que nous sommes

forcés de prendre avec tous ceux qui débarquent en Angleterre.

— Alors vous ne me connaissez pas, monsieur?

— C'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir.

Et, sur votre honneur, vous n'avez aucun sujet de haine contre moi?

— Aucun, je vous le jure.

Il y avait tant de sérénité, de sang-froid, de douceur même dans la voix du jeune homme, que milady fut rassurée.

Enfin, après une heure de marche à peu près, la voiture s'arrêta devant une grille de fer qui fermait un chemin creux conduisant à un château sévère de forme, massif et isolé. Alors, comme les roues tournaient sur un sable fin, milady entendit un vaste mugissement qu'elle reconnut pour le bruit de la mer qui vient se briser sur une côte escarpée.

La voiture passa sous deux voûtes et enfin s'arrêta dans une cour sombre et carrée. Presque aussitôt la portière s'ouvrit, le jeune homme sauta légèrement à terre et présenta sa main à milady, qui s'appuya dessus et

descendit à son tour avec assez de calme.

— Toujours est-il, dit milady en regardant autour d'elle et en ramenant ses yeux sur le jeune officier avec le plus gracieux sourire du monde, que je suis prisonnière ; mais je ne le serai point pour longtemps, j'en suis sûre, ajouta-t-elle. Ma conscience et votre politesse, monsieur, m'en sont garantes.

Si flatteur que fût le compliment, l'officier ne répondit rien ; mais tirant de sa ceinture un petit sifflet d'argent, pareil à celui dont se servent les contre-maîtres sur les bâtiments de guerre, il siffla trois fois sur trois modulations différentes : aussitôt plusieurs hommes parurent, dételèrent les chevaux fumants, et emmenèrent la voiture sous une remise.

L'officier, toujours avec la même politesse calme, invita sa prisonnière à entrer dans la maison. Celle-ci, toujours avec son même visage souriant, lui prit le bras et entra avec lui sous une porte basse et cintrée qui, par une voûte éclairée seulement au fond, conduisait à un escalier de pierre tournant autour d'une arête de pierre ; puis on s'arrêta devant une porte massive qui, après l'intro-

duction d'une clef que le jeune homme portait sur lui, roula lourdement sur ses gonds et donna ouverture à la chambre destinée à milady.

D'un seul regard la prisonnière eut embrassé l'appartement dans ses moindres détails.

C'était une chambre dont l'ameublement était à la fois bien propre pour une prison et bien sévère pour une habitation d'homme libre. Cependant des barreaux aux fenêtres et des verrous extérieurs à la porte décidaient le procès en faveur de la prison.

Un instant toute la force d'âme de cette créature, trempée cependant aux sources les plus vigoureuses, l'abandonna. Elle tomba sur un fauteuil, croisant les bras, baissant la tête et s'attendant à chaque instant à voir entrer un juge pour l'interroger.

Mais personne n'entra, que deux ou trois soldats de marine, qui apportèrent les malles et les caisses, les déposèrent dans un coin et se retirèrent sans rien dire.

L'officier présidait à tous ces détails avec le même calme que milady lui avait constamment vu, ne prononçant pas une parole lui-

même et se faisant obéir d'un geste de sa main ou d'un coup de son sifflet.

On eût dit qu'entre cet homme et ses inférieurs la langue parlée n'existait pas ou était devenue inutile.

Enfin milady n'y put tenir plus longtemps ; elle rompit le silence :

— Au nom du ciel, monsieur, s'écria-t-elle, que veut dire tout ce qui se passe? fixez mes irrésolutions ; j'ai du courage pour tout danger que je prévois, pour tout malheur que je comprends. Où suis-je et que suis-je ici? Suis-je libre? pourquoi ces barreaux et ces portes? Suis-je prisonnière? quel crime ai-je commis?

— Vous êtes ici dans l'appartement qui vous est destiné, madame. J'ai reçu l'ordre d'aller vous prendre en mer et de vous conduire en ce château. Cet ordre, je l'ai accompli, je crois, avec toute la rigidité d'un soldat, mais en même temps avec toute la courtoisie d'un gentilhomme. Là se termine, du moins jusqu'à présent, la charge que j'ai à remplir près de vous ; le reste regarde une autre personne.

— Et cette autre personne, quelle est-elle?

demanda milady; ne pouvez-vous me dire son nom?

En ce moment on entendit par les escaliers un grand bruit d'éperons; quelques voix passèrent et s'éteignirent, et le bruit d'un pas isolé se rapprocha de la porte.

— Cette personne, la voici, madame, dit l'officier en démasquant le passage et en se rangeant dans l'attitude du respect et de la soumission.

En même temps la porte s'ouvrit. Un homme parut sur le seuil.

Il était sans chapeau, portait l'épée au côté et froissait un mouchoir entre ses doigts.

Milady crut reconnaître cette ombre dans l'ombre; elle s'appuya d'une main sur le bras de son fauteuil, et avança la tête comme pour aller au-devant d'une certitude.

Alors l'étranger s'approcha lentement, et à mesure qu'il s'avançait, en entrant dans le cercle de lumière projeté par la lampe, milady se reculait involontairement.

Puis, lorsqu'elle n'eut plus aucun doute.

— Eh quoi! mon frère, s'écria-t-elle au comble de la stupeur, c'est vous?

— Oui, belle dame, répondit lord de Winter en faisant un salut, moitié courtois, moitié ironique ; moi-même.

— Mais alors ce château...?

— Est à moi.

— Cette chambre...?

— C'est la vôtre.

— Je suis donc votre prisonnière?

— A peu près.

— Mais c'est un abus affreux de la force !

— Pas de grands mots ; asseyons-nous, et causons tranquillement, comme il convient de faire entre un frère et une sœur.

Puis se retournant vers la porte et voyant que le jeune officier attendait ses derniers ordres :

— C'est bien, dit-il, je vous remercie ; maintenant, laissez-nous, M. Felton.

CHAPITRE XII.

Causerie d'un frère avec une sœur.

Pendant le temps que lord de Winter mit à fermer la porte, à pousser un volet et à approcher un siége du fauteuil de sa belle-sœur, milady, rêveuse, plongea son regard dans les profondeurs de la possibilité et découvrit toute la trame qu'elle n'avait pas même pu entrevoir, tant qu'elle ignorait en quelles mains elle était tombée. Elle connaissait son beau-frère pour un bon gentilhomme,

franc chasseur, joueur intrépide, entreprenant près des femmes, mais d'une force au-dessous de la moyenne en intrigues. Comment avait-il pu découvrir son arrivée? la faire saisir? et pourquoi la retenait-il?

Athos lui avait bien dit quelques mots qui prouvaient que la conversation qu'elle avait eue avec le cardinal était tombée dans des oreilles étrangères, mais elle ne pouvait admettre qu'il eût pu creuser une contre-mine si prompte et si hardie. Elle craignit bien plutôt que ses précédentes opérations en Angleterre n'eussent été découvertes. Buckingham pouvait avoir deviné que c'était elle qui avait coupé les deux ferrets, et se venger de cette petite trahison. Mais Buckingham était incapable de se porter à aucun excès contre une femme, surtout si cette femme était censée avoir agi par un sentiment de jalousie.

Cette supposition lui parut la plus probable, il lui sembla qu'on voulait se venger du passé et non aller au-devant de l'avenir. Toutefois, et en tout cas, elle s'applaudit d'être tombée entre les mains de son beau-frère, dont elle comptait avoir bon marché,

plutôt qu'entre celles d'un ennemi direct et intelligent.

— Oui, causons, mon frère, dit-elle avec une espèce d'enjouement, décidée qu'elle était à tirer de la conversation, malgré toute la dissimulation que pouvait y apporter lord de Winter, les éclaircissements dont elle avait besoin pour régler sa conduite à venir.

— Vous vous êtes donc décidée à revenir en Angleterre, dit lord de Winter, malgré la résolution que vous m'aviez si souvent manifestée à Paris, de ne jamais remettre les pieds sur le territoire de la Grande-Bretagne?

Milady répondit à une question par une autre question.

— Avant tout, dit-elle, apprenez-moi donc comment vous m'avez fait guetter assez sévèrement pour être d'avance prévenu non-seulement de mon arrivée, mais encore du jour, de l'heure et du port où j'arriverais.

Lord de Winter adopta la même tactique que milady, pensant que puisque sa belle-sœur l'employait, ce devait être la bonne.

— Mais, dites-moi vous-même, ma chère

sœur, reprit-il, ce que vous venez faire en Angleterre?

— Mais, je viens vous voir, reprit milady, sans savoir combien elle aggravait par cette réponse les soupçons qu'avait fait naître dans l'esprit de son beau-frère la lettre de d'Artagnan, et voulant seulement captiver la bienveillance de son auditeur par un mensonge.

— Ah! me voir, dit sournoisement de Winter.

— Sans doute, vous voir. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

— Et vous n'avez pas, en venant en Angleterre, d'autre but que de me voir?

— Non.

— Ainsi, c'est pour moi seul que vous vous êtes donné la peine de traverser la Manche?

— Pour vous seul.

— Peste! quelle tendresse, ma sœur!

— Mais ne suis-je pas votre plus proche parente? demanda milady du ton de la plus touchante naïveté.

— Et même ma seule héritière, n'est-ce pas? dit à son tour lord de Winter, en fixant

ses yeux sur ceux de milady, c'est-à-dire par votre fils.

Quelque puissance qu'elle eût sur elle-même, milady ne put s'empêcher de tressaillir, et, comme en prononçant les dernières paroles qu'il avait dites, lord de Winter avait posé la main sur le bras de sa sœur, ce tressaillement ne lui échappa point.

En effet, le coup était direct et profond. La première idée qui vint à l'esprit de milady, c'est qu'elle avait été trahie par Ketty et que celle-ci avait raconté au baron cette aversion intéressée dont elle avait laissé imprudemment échapper les marques devant sa suivante, et elle se rappela aussi la sortie furieuse et imprudente qu'elle avait faite contre d'Artagnan, lorsqu'il avait sauvé la vie de son beau-frère.

— Je ne comprends pas, milord, dit-elle pour gagner du temps et faire parler son adversaire; que voulez-vous dire, et y a-t-il quelque sens caché sous vos paroles?

— Oh! mon Dieu, non, dit lord de Winter avec une apparente bonhomie, vous avez le désir de me voir et vous venez en Angleterre. J'apprends le désir, ou plutôt je me doute

que vous l'éprouvez, et afin de vous épargner tous les ennuis d'une arrivée nocturne dans un port, toutes les fatigues d'un débarquement, j'envoie un de mes officiers au-devant de vous, je mets une voiture à ses ordres, et il vous amène ici dans ce château, dont je suis gouverneur, où je viens tous les jours et où, pour que notre double désir de nous voir soit satisfait, je vous fais préparer une chambre. Qu'y a-t-il dans tout ce que je vous dis là de plus étonnant que dans ce que vous m'avez dit?

— Non, ce que je trouve d'étonnant, c'est que vous ayez été prévenu de mon arrivée.

— C'est cependant la chose la plus simple, ma chère sœur : n'avez-vous pas vu que le capitaine de votre petit bâtiment avait, en entrant dans la rade, envoyé en avant et afin d'obtenir son entrée de port, un petit canot porteur de son livre de loch et de son registre d'équipage? Je suis commandant du port, on m'a apporté ce livre, j'y ai reconnu votre nom. Mon cœur m'a dit ce que vient de me confirmer votre bouche, c'est-à-dire dans quel but vous vous exposiez aux dangers d'une mer si périlleuse ou tout au moins si fatigante en

ce moment, et j'ai envoyé mon cutter au-devant de vous. Vous savez le reste.

Milady comprit que lord de Winter mentait et ne fut que plus effrayée.

— Mon frère, continua-t-elle, n'est-ce pas milord Buckingham que j'ai vu sur la jetée le soir en arrivant?

— Lui-même. Oh! je comprends que sa vue vous ait frappée, reprit lord de Winter; vous venez d'un pays où l'on doit s'occuper de lui, et je sais que ses armements contre la France préoccupent beaucoup votre ami le cardinal.

— Mon ami le cardinal! s'écria milady, voyant que sur ce point comme sur l'autre milord de Winter paraissait instruit de tout.

— N'est-il donc point votre ami? reprit négligemment le baron. Ah! pardon, je le croyais. Mais nous reviendrons à milord duc plus tard. Ne nous écartons point du tour sentimental que la conversation avait prise. Vous veniez, disiez-vous, pour me voir.

— Oui.

— Eh bien! je vous ai répondu que vous seriez servie à souhait et que nous nous verrions tous les jours.

— Dois-je donc demeurer éternellement ici? demanda milady avec un certain effroi.

— Vous trouveriez-vous mal logée, ma sœur? Demandez ce qui vous manque, et je m'empresserai de vous le faire donner.

— Mais je n'ai ni mes femmes ni mes gens.

— Vous aurez tout cela, madame; dites-moi sur quel pied votre premier mari avait monté votre maison, et quoique je ne sois que votre beau-frère, je vous la monterai sur un pied pareil.

— Mon premier mari? s'écria milady, en regardant lord de Winter avec des yeux effarés.

— Oui, votre mari français; je ne parle pas de mon frère. Au reste si vous l'avez oublié, comme il vit encore, je pourrais lui écrire, et il me ferait passer des renseignements à ce sujet.

Une sueur froide perla sur le front de milady.

— Vous raillez, dit-elle d'une voix sourde.

— En ai-je l'air? demanda le baron en se levant et en faisant un pas en arrière.

— Ou plutôt vous m'insultez, continua-t-elle en pressant de ses mains crispées les

deux bras du fauteuil et en se soulevant sur les poignets.

— Vous insulter ! moi ? dit lord de Winter avec mépris ; en vérité, madame, croyez-vous que cela soit possible?

— Monsieur, dit milady, vous êtes ivre ou insensé. Sortez, et envoyez-moi mes femmes.

— Des femmes sont bien indiscrètes, ma sœur ; ne pourrais-je pas vous servir de suivante? De cette façon, tous nos secrets resteraient en famille.

— Insolent ! s'écria milady ; et comme mue par un ressort elle bondit vers le baron, qui l'attendit avec impassibilité, mais une main cependant sur la garde de son épée.

— Eh ! eh ! dit-il, je sais que vous avez l'habitude d'assassiner les gens : mais je me défendrai, moi, je vous en préviens, fût-ce contre vous.

— Oh ! vous avez raison, dit milady, et vous me faites l'effet d'être assez lâche pour porter la main sur une femme.

— Si cela arrivait, j'aurais mon excuse. Ma main, d'ailleurs, ne serait pas la première main d'homme qui se serait posée sur vous, j'imagine.

Et le baron indiqua d'un geste lent et accusateur l'épaule gauche de milady, qu'il toucha presque du doigt. Milady poussa un rugissement sourd et se recula jusque dans l'angle de la chambre, comme une panthère qui s'accule pour s'élancer.

— Oh ! rugissez tant que vous voudrez ! s'écria lord de Winter, mais n'essayez pas de mordre, car, je vous en préviens, la chose tournerait à votre préjudice : il n'y a pas ici de procureurs qui règlent d'avance les successions ; il n'y a pas de chevalier errant qui vienne me chercher une querelle pour la belle dame que je retiens prisonnière, mais j'ai tout près des juges qui disposeront d'une femme assez éhontée pour venir se glisser, bigame, dans la famille de lord de Winter, mon frère aîné, et ces juges vous renverront à un bourreau qui vous fera les deux épaules pareilles.

Les yeux de milady lançaient de tels éclairs que, quoiqu'il fût homme et armé devant une femme désarmée, il sentit le froid de la peur se glisser jusqu'au fond de son âme ; il n'en continua pas moins, mais avec une fureur croissante.

— Oui, je comprends : après avoir hérité de mon frère, il vous eût été doux d'hériter de moi ; mais, sachez-le d'avance, vous pouvez me tuer ou me faire tuer, mes précautions sont prises : pas un penny de ce que je possède ne passera dans vos mains ni dans celles de votre fils. N'êtes-vous pas déjà assez riche, vous qui possédez près d'un demi-million ? et ne pouviez-vous vous arrêter dans votre route fatale, si vous ne faisiez le mal pour la jouissance infinie et suprême de le faire ! Oh ! tenez, je vous le dis, si la mémoire de mon frère ne m'était sacrée, vous iriez pourrir dans un cachot d'État ou rassasier à Tyburn la curiosité des matelots ! Je me tairai ; mais vous, supportez tranquillement votre captivité. Dans quinze ou vingt jours je pars pour la Rochelle avec l'armée ; mais la veille de mon départ un vaisseau viendra vous prendre, que je verrai partir, et qui vous conduira dans nos colonies du Sud, et soyez tranquille, je vous adjoindrai un compagnon qui vous brûlera la cervelle à la première tentative que vous risquerez pour revenir en Angleterre ou sur le continent.

Milady écoutait avec une attention qui dilatait ses yeux enflammés.

— Oui, mais à cette heure, continua lord de Winter, vous demeurerez dans ce château ; les murailles en sont épaisses, les portes en sont fortes, les barreaux en sont solides, et d'ailleurs votre fenêtre donne à pic sur la mer. Les hommes de mon équipage, qui me sont dévoués à la vie et à la mort, montent la garde autour de cet appartement et surveillent tous les passages qui conduisent à la cour ; puis, arrivée à la cour, il vous resterait encore trois grilles à traverser. La consigne est précise : un pas, un geste, un mot qui simule une évasion, et l'on fait feu sur vous. Si l'on vous tue, la justice anglaise m'aura, je l'espère, quelque obligation de lui avoir épargné de la besogne. Ah ! vos traits reprennent leur calme, votre visage retrouve son assurance ! Dix jours, quinze jours dites-vous ; bah ! d'ici là, j'ai l'esprit inventif, il me viendra quelque idée ; j'ai l'esprit infernal, et je trouverai quelque victime. D'ici à quinze jours, vous dites-vous, je serai hors d'ici. Essayez.

Milady, se voyant devinée, s'enfonça les

ongles dans la chair pour dompter tout mouvement qui eût pu donner à sa physionomie une signification quelconque autre que celle de l'angoisse.

Lord de Winter continua :

— Quant à l'officier qui commande seul ici en mon absence, vous l'avez vu, donc vous le connaissez déjà : il sait, comme vous voyez, observer une consigne, car vous n'êtes pas venue de Portsmouth ici sans avoir essayé de le faire parler. Qu'en dites-vous? une statue de marbre eût-elle été plus impassible et plus muette? Vous avez déjà essayé le pouvoir de vos séductions sur bien des hommes, et malheureusement vous avez toujours réussi : mais essayez sur celui-là, pardieu! si vous en venez à bout, je vous déclare le démon lui-même.

Il alla vers la porte et l'ouvrit brusquement.

— Qu'on appelle M. Felton, dit-il. Attendez encore un instant, et je vais vous recommander à lui.

Il se fit entre ces deux personnages un silence étrange, pendant lequel on entendit le bruit d'un pas lent et régulier qui se rapprochait. Bientôt, dans l'ombre du corridor,

on vit se dessiner une forme humaine, et le jeune lieutenant, avec lequel nous avons déjà fait connaissance, s'arrêta sur le seuil, attendant les ordres du baron.

— Entrez, mon cher John, dit lord de Winter ; entrez et fermez la porte.

Le jeune officier entra.

—Maintenant, dit le baron, regardez cette femme : elle est jeune, elle est belle, elle a toutes les séductions de la terre ; eh bien ! c'est un monstre qui, à vingt-cinq ans, s'est rendue coupable d'autant de crimes que vous pouvez en lire en un an dans les archives de nos tribunaux. Sa voix prévient en sa faveur, sa beauté sert d'appât aux victimes ; elle essayera de vous séduire, peut-être même essayera-t-elle de vous tuer. Je vous ai tiré de la misère, Felton ; je vous ai fait nommer lieutenant, je vous ai sauvé la vie une fois, vous savez à quelle occasion ; je suis pour vous non-seulement un protecteur, mais un ami ; non-seulement un bienfaiteur, mais un père. Cette femme est venue en Angleterre afin d'y conspirer contre ma vie ; je tiens ce serpent entre mes mains, eh bien ! je vous fais appeler et je vous dis : Ami Felton, John

mon enfant, garde-moi et surtout garde-toi de cette femme. Jure sur ton salut de la conserver pour le châtiment qu'elle a mérité! John Felton, je me fie à ta parole; John Felton, je crois à ta loyauté.

— Milord, dit le jeune officier en chargeant son regard pur de toute la haine qu'il put trouver dans son cœur; milord, je vous jure qu'il sera fait comme vous désirerez.

Milady reçut ce regard en victime résignée: il était impossible de voir une expression plus soumise et plus douce que celle qui régnait alors sur son beau visage. A peine si lord de Winter lui-même reconnut la tigresse qu'un instant auparavant il s'apprêtait à combattre.

— Elle ne sortira jamais de cette chambre, entendez-vous, John, continua le baron; elle ne correspondra avec personne, elle ne parlera qu'à vous, si toutefois vous voulez bien lui faire l'honneur de lui adresser la parole.

— Il suffit, milord, j'ai juré.

— Et maintenant, madame, dit le baron, tâchez de faire votre paix avec Dieu, car vous êtes jugée par les hommes.

Milady laissa tomber sa tête comme si elle

se fût sentie écrasée par ce jugement. Lord de Winter sortit en faisant un geste à Felton, qui sortit derrière lui et ferma la porte.

Un instant après on entendait dans le corridor le pas pesant d'un soldat de marine qui faisait sentinelle sa hache à la ceinture et son mousquet à la main.

Milady demeura pendant quelques minutes dans la même position, car elle songea qu'on l'examinait peut-être par la serrure ; puis lentement elle releva sa tête, qui avait repris une expression formidable de menace et de défi ; elle courut écouter à la porte, regarda par la fenêtre, et, revenant s'enterrer dans un vaste fauteuil, elle songea.

CHAPITRE XIII.

Officier!

Cependant le cardinal attendait des nouvelles d'Angleterre, mais aucune nouvelle n'arrivait, si ce n'est fâcheuse et menaçante. Si bien que la Rochelle fût investie ; quelque certain que pût paraître le succès, grâce aux précautions prises et surtout à la digue, qui ne laissait plus pénétrer aucune barque dans la ville assiégée, le blocus pouvait durer longtemps encore, et c'était un grand affront pour

les armes du roi et une grande gêne pour M. le cardinal, qui avait, non plus, il est vrai, à brouiller Louis XIII avec Anne d'Autriche, la chose étant faite, mais à raccommoder M. de Bassompierre, qui était brouillé avec le duc d'Angoulême.

La ville, malgré l'incroyable persévérance de son maire, avait tenté une espèce de mutinerie pour se rendre. Le maire avait fait pendre les émeutiers. Cette exécution calma les plus mauvaises têtes, qui se décidèrent alors à se laisser mourir de faim, cette mort leur paraissant toujours plus lente et moins sûre que le trépas par strangulation.

De leur côté, de temps en temps, les assiégeants prenaient des messagers que les Rochelois envoyaient à Buckingham ou des espions que Buckingham envoyait aux Rochelois. Dans l'un et l'autre cas le procès était vite fait. M. le cardinal disait ce seul mot : Pendu ! On invitait le roi à venir voir la pendaison. Le roi venait languissamment, se mettait en bonne place pour voir l'opération dans tous ses détails : cela le distrayait toujours un peu et lui faisait prendre le siége en patience; mais cela ne l'empêchait pas de s'ennuyer fort,

de parler à tous moments de retourner à Paris; de sorte que si les messagers ou les espions eussent fait défaut, Son Éminence, malgré toute son imagination, se fût trouvée fort embarrassée.

Néanmoins, le temps passait, les Rochelois ne se rendaient pas, le dernier espion que l'on avait pris était porteur d'une lettre. Cette lettre disait bien à Buckingham que la ville était à toute extrémité, mais au lieu d'ajouter : « Si votre secours n'arrive pas avant quinze jours, nous nous rendrons, » elle ajoutait tout simplement : « Si votre secours n'arrive pas avant quinze jours, nous serons tous morts de faim quand il arrivera. »

Les Rochelois n'avaient donc d'espoir qu'en Buckingham ; Buckingham était leur messie. Il était évident que si un jour ils apprenaient d'une manière certaine qu'il ne fallait plus compter sur Buckingham, avec l'espoir leur courage tomberait.

Le cardinal attendait donc avec une grande impatience des nouvelles d'Angleterre qui lui annonçassent que Buckingham ne viendrait pas.

La question d'emporter la ville de vive

force, débattue souvent dans le conseil du roi, avait toujours été écartée. D'abord, la Rochelle semblait imprenable ; puis le cardinal, quoi qu'il en eût dit, savait bien que l'horreur du sang répandu dans cette rencontre, où Français devaient combattre contre Français, était un mouvement rétrograde de soixante ans imprimé à la politique, et le cardinal était à cette époque ce qu'on appelle aujourd'hui un homme du progrès. En effet, le sac de la Rochelle et l'assassinat de trois ou quatre mille huguenots, qui se fussent fait tuer, ressemblaient trop, en 1628, au massacre de la Saint-Barthélemy en 1572. Enfin, par-dessus tout cela, ce moyen extrême, auquel le roi, bon catholique, ne répugnait aucunement, venait toujours échouer contre cet argument des généraux assiégeants : « La Rochelle est imprenable autrement que par famine. »

Le cardinal ne pouvait écarter de son esprit la crainte où le jetait son terrible émissaire ; car il avait compris, lui aussi, les proportions étranges de cette femme, tantôt serpent, tantôt lion. L'avait-elle trahi ? était-elle morte ? Il la connaissait assez, en tout cas, pour sa-

voir qu'agissant pour lui ou contre lui, amie ou ennemie, elle ne demeurait pas immobile sans de grands empêchements : mais d'où venaient ces empêchements? C'était ce qu'il ne pouvait savoir.

Au reste il comptait, et avec raison, sur milady. Il avait deviné dans le passé de cette femme de ces choses terribles que son manteau rouge pouvait seul couvrir; et il sentait que pour une cause ou pour une autre, cette femme lui était acquise, ne pouvant trouver qu'en lui un appui supérieur au danger qui la menaçait.

Il résolut donc de faire la guerre tout seul et de n'attendre tout succès étranger, que comme on attend une chance heureuse. Il continua de faire élever la fameuse digue qui devait affamer la Rochelle, et en attendant, il jeta les yeux sur cette malheureuse ville qui renfermait tant de misères profondes et tant d'héroïques vertus, et se rappelant le mot de Louis XI, son prédécesseur politique, comme lui-même était le prédécesseur de Robespierre, il se rappela cette maxime du compère de Tristan : « Diviser pour régner. »

Henri IV assiégeant Paris faisait jeter par-

dessus les murailles du pain et des vivres. Le cardinal fit jeter de petits billets par lesquels il représentait aux Rochelois combien la conduite de leurs chefs était injuste, égoïste et barbare. Ces chefs avaient du blé en abondance et ne le partageaient pas; ils adoptaient pour maximes, car eux aussi avaient des maximes, que peu importait que les femmes, les enfants et les vieillards mourussent, pourvu que les hommes qui devaient défendre les murailles restassent forts et bien portants. Jusque-là, soit dévouement, soit impuissance de réagir contre elle, cette maxime, sans être généralement adoptée, était cependant passée de la théorie à la pratique; mais les billets vinrent y porter atteinte. Les billets rappelaient aux hommes que ces enfants, ces femmes et ces vieillards qu'on laissait mourir étaient leurs fils, leurs épouses et leurs pères; qu'il serait plus juste que chacun fût réduit à la misère commune, afin qu'une même position fît prendre des résolutions unanimes.

Mais au moment où le cardinal voyait déjà fructifier son moyen et s'applaudissait de l'avoir mis en usage, un habitant de la Rochelle, qui avait pu passer à travers les lignes roya-

les, Dieu sait comment, tant était grande la triple surveillance de Bassompierre, de Schomberg et du duc d'Angoulême, surveillés eux-mêmes par le cardinal; un habitant de la Rochelle, disons-nous, entra dans la ville, venant de Portsmouth, et disant qu'il avait vu une flotte magnifique prête à mettre à la voile avant huit jours. De plus, Buckingham annonçait au maire qu'enfin la grande ligue contre la France allait se déclarer, et que le royaume allait être envahi à la fois par les armées anglaises, impériales et espagnoles. Cette lettre fut lue publiquement sur toutes les places, on en afficha la copie aux angles des rues, et ceux-là mêmes qui essayaient d'ouvrir des négociations, les interrompirent, résolus d'attendre ce secours si promptement annoncé.

Cette circonstance imprévue rendit à Richelieu ses inquiétudes premières, et le força à tourner de nouveau les yeux de l'autre côté de la mer.

Pendant ce temps, exempte des inquiétudes de son seul et véritable chef, l'armée royale menait joyeuse vie, les vivres ne manquant pas au camp, ni l'argent non plus. Tous les

corps rivalisaient d'audace et de gaieté. Prendre des espions et les pendre, faire des expéditions hasardeuses sur la digue ou sur la mer, imaginer des folies, les exécuter froidement, tel était le passe-temps qui faisait trouver courts à l'armée ces jours si longs, non-seulement pour les Rochelois, rongés par la famine et l'anxiété, mais encore pour le cardinal qui les bloquait si vivement.

Quelquefois quand le cardinal, toujours chevauchant comme le dernier gendarme de l'armée, promenait son regard pensif sur ces ouvrages si lents au gré de son désir, qu'élevaient sous son ordre les ingénieurs qu'il faisait venir de tous les coins de la France, s'il rencontrait un mousquetaire de la compagnie de Tréville, il s'approchait de lui et le regardait d'une façon singulière, et, ne le reconnaissant pas pour un de nos quatre compagnons, il laissait aller ailleurs son regard profond et sa vaste pensée.

Un jour où dévoré d'un mortel ennui, sans espérance dans les négociations avec la ville, sans nouvelles d'Angleterre, le cardinal était sorti sans autre but que de sortir, accompagné seulement de Cahusac et de la Houdinière,

longeant les grèves et mêlant l'immensité de ses rêves à l'immensité de l'Océan, il arriva au petit pas de son cheval sur une colline du haut de laquelle il aperçut derrière une haie, couchés sur l'herbe, et à l'abri du trop grand soleil sous un massif d'arbres, sept hommes entourés de bouteilles vides. Quatre de ces hommes étaient nos mousquetaires, s'apprêtant à écouter la lecture d'une lettre que l'un d'eux venait de recevoir. Cette lettre était si importante, qu'elle avait fait abandonner sur un tambour des cartes et des dés.

Les trois autres s'occupaient à décoiffer une énorme dame-jeanne de vin de Collioure; c'étaient les laquais de ces messieurs.

Le cardinal, comme nous l'avons dit, était de sombre humeur, et rien, quand il était dans cette situation d'esprit, ne redoublait sa maussaderie comme la gaieté des autres. D'ailleurs, il avait une préoccupation singulière, c'était de croire toujours que les causes mêmes de sa tristesse excitaient la gaieté des étrangers. Faisant signe à la Houdinière et à Cahusac de s'arrêter, il descendit de cheval et s'approcha de ces rieurs suspects, espérant qu'à l'aide du sable qui assourdissait ses pas

et de la haie qui voilait sa marche il pourrait entendre quelques mots de cette conversation qui lui paraissait si intéressante. A dix pas de la haie seulement il reconnut le babil gascon de d'Artagnan, et comme il savait déjà que ces hommes étaient des mousquetaires, il ne douta pas que les trois autres ne fussent ceux qu'on appelait les inséparables, c'est-à-dire Athos, Porthos et Aramis.

On juge si son désir d'entendre la conversation s'augmenta de cette découverte ; ses yeux prirent une expression étrange, et d'un pas de chat-tigre il s'avança vers la haie ; mais il n'avait pu saisir encore que des syllabes vagues et sans aucun sens positif, lorsqu'un cri sonore et bref le fit tressaillir et attira l'attention des mousquetaires.

— Officier ! cria Grimaud.

— Vous parlez, je crois, drôle, dit Athos se soulevant sur un coude et fascinant Grimaud de son regard flamboyant.

Aussi Grimaud n'ajouta-t-il point une parole, se contentant de tendre le doigt indicateur dans la direction de la haie, et dénonçant par ce geste le cardinal et son escorte.

D'un seul bond les quatre mousquetaires

furent sur pied et saluèrent avec respect.

Le cardinal semblait être furieux.

—Il paraît qu'on se fait garder chez MM. les mousquetaires? dit-il. Est-ce que l'Anglais vient par terre, ou serait-ce que les mousquetaires se regardent comme des officiers supérieurs ?

— Monseigneur, répondit Athos, car, au milieu de l'effroi général, lui seul avait conservé ce calme et ce sang-froid de grand seigneur qui ne le quittait jamais ; monseigneur, les mousquetaires, lorsqu'ils ne sont pas de service ou que leur service est fini, boivent et jouent aux dés, et ils sont des officiers très-supérieurs pour leurs laquais.

— Des laquais, grommela le cardinal, des laquais qui ont la consigne d'avertir leurs maîtres quand passe quelqu'un, ce ne sont point des laquais, ce sont des sentinelles !

—Son Éminence voit bien, cependant, que si nous n'eussions pas pris cette précaution, nous étions exposés à la laisser passer sans lui présenter nos respects et lui offrir nos remercîments pour la grâce qu'elle nous a faite de nous réunir, d'Artagnan et nous, continua Athos. Vous, d'Artagnan, qui tout à l'heure

demandiez cette occasion d'exprimer votre reconnaissance à monseigneur, la voici venue, profitez-en.

Ces mots furent prononcés avec ce flegme imperturbable qui distinguait Athos dans les heures de danger, et cette excessive politesse qui faisait de lui dans certains moments un roi plus majestueux que les rois de naissance.

D'Artagnan s'approcha et balbutia quelques paroles de remercîment qui bientôt expirèrent sous le regard assombri du cardinal.

— Il n'importe, messieurs, continua le cardinal, sans paraître le moins du monde détourné de son intention première par l'incident qu'Athos avait soulevé ; il n'importe, je n'aime pas que de simples soldats, parce qu'ils ont l'avantage de servir dans un corps privilégié, fassent ainsi les grands seigneurs, et la discipline est la même pour tout le monde.

Athos laissa le cardinal achever parfaitement sa phrase, et s'inclinant en signe d'assentiment, il reprit à son tour :

— La discipline, monseigneur, n'a en aucune façon, je l'espère, été oubliée par nous. Nous ne sommes pas de service et nous avons cru que n'étant pas de service, nous pouvions

disposer de notre temps comme bon nous semblait. Si nous sommes assez heureux pour que Votre Éminence ait quelques ordres particuliers à nous donner, nous sommes prêts à lui obéir. Monseigneur voit, continua Athos en fronçant le sourcil, car cette espèce d'interrogation commençait à l'impatienter, que pour être prêt à la moindre alerte nous sommes sortis avec nos armes.

Et il montra du doigt au cardinal les quatre mousquets en faisceau près du tambour sur lequel étaient les cartes et les dés.

— Que Votre Éminence veuille croire, ajouta d'Artagnan, que nous eussions été au-devant d'elle si nous eussions pu supposer que c'était elle qui venait vers nous en si petite compagnie.

Le cardinal se mordait les moustaches et un peu les lèvres.

— Savez-vous de quoi vous avez l'air, toujours ensemble comme vous voilà, armés comme vous êtes et gardés par vos valets? dit le cardinal, vous avez l'air de quatre conspirateurs.

— Oh! quant à ceci, monseigneur, c'est vrai, dit Athos, et nous conspirons, comme

Votre Éminence a pu le voir l'autre matin; seulement, c'est contre les Rochelois.

— Eh! messieurs les politiques, reprit le cardinal en fronçant le sourcil à son tour, on trouverait peut-être dans vos cervelles le secret de bien des choses si on pouvait y lire, comme vous lisiez dans cette lettre que vous avez cachée quand vous m'avez vu venir.

Le rouge monta à la figure d'Athos; il fit un pas vers Son Éminence.

— On dirait que vous nous soupçonnez réellement, monseigneur, et que nous subissons un véritable interrogatoire. S'il en est ainsi, que Votre Éminence daigne s'expliquer, et nous saurons du moins à quoi nous en tenir.

— Et quand cela serait un interrogatoire, reprit le cardinal, d'autres que vous en ont subi, M. Athos, et y ont répondu.

— Aussi, monseigneur, ai-je dit à Votre Éminence qu'elle n'avait qu'à questionner, et que nous étions prêts à répondre.

— Quelle était cette lettre que vous alliez lire, M. Aramis, et que vous avez cachée?

— Une lettre de femme, monseigneur.

— Oh! je conçois, dit le cardinal; il faut

être discret pour ces sortes de lettres, mais cependant on peut les montrer à un confesseur, et vous le savez, j'ai reçu les ordres.

— Monseigneur, dit Athos avec un calme d'autant plus terrible qu'il jouait sa tête en faisant cette réponse; monseigneur, la lettre est d'une femme, mais elle n'est signée ni Marion Delorme, ni madame de Combalet, ni madame de Chaulnes.

Le cardinal devint pâle comme la mort. Un éclair fauve sortit de ses yeux. Il se retourna comme pour donner un ordre à Cahusac et à la Houdinière. Athos vit le mouvement, il fit un pas vers les mousquetons sur lesquels les trois amis avaient les yeux fixés en hommes mal disposés à se laisser arrêter. Le cardinal était lui troisième; les mousquetaires, y compris les laquais, étaient sept : il jugea que la partie serait d'autant moins égale qu'Athos et ses compagnons conspireraient réellement, et par un de ces retours rapides qu'il tenait toujours à sa disposition, toute sa colère se fondit dans un sourire.

—Allons, allons, dit-il, vous êtes de braves jeunes gens, fiers au soleil, fidèles dans l'obscurité, et il n'y a pas de mal à veiller sur soi

quand on veille si bien sur les autres. Messieurs, je n'ai point oublié la nuit où vous m'avez servi d'escorte pour aller au Colombier rouge. S'il y avait quelque danger à craindre sur la route que je vais suivre, je vous prierais de m'accompagner ; mais comme il n'y en a pas, restez où vous êtes, achevez vos bouteilles, votre partie et votre lettre. Adieu, messieurs.

Et remontant sur son cheval, que Cahusac lui avait amené, il les salua de la main et s'éloigna.

Les quatre jeunes gens, debout et immobiles, le suivirent des yeux sans dire un seul mot jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Puis ils se regardèrent.

Tous avaient la figure consternée, car, malgré l'adieu amical de Son Éminence, ils comprenaient que le cardinal s'en allait la rage dans le cœur.

Athos seul souriait d'un sourire puissant et dédaigneux.

Quand le cardinal fut hors de la portée de la voix et de la vue.

— Ce Grimaud a crié bien tard, s'écria Porthos, qui avait grande envie de faire

tomber sa mauvaise humeur sur quelqu'un.

Grimaud allait répondre pour s'excuser; Athos leva le doigt, et Grimaud se tut.

— Auriez-vous rendu la lettre, Aramis? dit d'Artagnan.

— Moi, dit Aramis de sa voix la plus flûtée, j'étais décidé : s'il avait exigé que la lettre lui fût remise, je lui présentais la lettre d'une main, et de l'autre je lui passais mon épée au travers du corps.

— Je m'y attendais bien, dit Athos; voilà pourquoi je me suis jeté entre vous et lui. En vérité, cet homme est bien imprudent de parler ainsi à d'autres hommes. On dirait qu'il n'a jamais eu affaire qu'à des femmes et à des enfants.

— Mon cher Athos, dit d'Artagnan, je vous admire; mais cependant nous étions dans notre tort, après tout.

— Comment, dans notre tort! dit Athos. A qui donc cet air que nous respirons? à qui cet Océan sur lequel s'étendent nos regards? à qui ce sable sur lequel nous étions couchés? à qui cette lettre de votre maîtresse? est-ce au cardinal? Sur mon honneur, cet homme se figure que le monde lui appartient. Vous étiez

là, balbutiant, stupéfait, anéanti ; on eût dit que la Bastille se dressait devant vous et que la gigantesque Méduse vous changeait en pierre. Est-ce que c'est conspirer, voyons, que d'être amoureux? Vous êtes amoureux d'une femme que le cardinal a fait enfermer ; vous voulez la tirer des mains du cardinal ; c'est une partie que vous jouez avec Son Éminence. Cette lettre, c'est votre jeu. Pourquoi montreriez-vous votre jeu à votre adversaire? Qu'il le devine, à la bonne heure ! Nous devinons bien le sien, nous.

— Au fait, dit d'Artagnan, c'est plein de sens, ce que vous dites là, Athos.

— En ce cas, qu'il ne soit plus question de ce qui vient de se passer et qu'Aramis reprenne la lettre de sa cousine où M. le cardinal l'a interrompu.

Aramis tira la lettre de sa poche ; les trois amis se rapprochèrent de lui, et les trois laquais se groupèrent de nouveau auprès de la dame-jeanne.

— Vous n'aviez lu qu'une ligne ou deux, dit d'Artagnan ; reprenez donc la lettre à partir du commencement.

— Volontiers, dit Aramis :

« Mon cher cousin, je crois bien que je me déciderai à partir pour Béthune, où ma sœur a fait entrer notre petite servante dans le couvent des carmélites. Cette pauvre enfant s'est résignée, elle sait qu'elle ne peut vivre autre part sans que le salut de son âme soit en danger. Cependant si les affaires de notre famille s'arrangent comme nous le désirons, je crois qu'elle courra le risque de se damner, et qu'elle reviendra près de ceux qu'elle regrette, d'autant plus qu'elle sait qu'on pense toujours à elle. En attendant, elle n'est pas trop malheureuse: tout ce qu'elle désire, c'est une lettre de son prétendu. Je sais bien que ces sortes de denrées passent difficilement par les grilles, mais après tout, comme je vous en ai donné des preuves, mon cher cousin, je ne suis pas trop maladroite et je me charge de votre commission. Ma sœur vous remercie de votre bon et éternel souvenir ; elle a eu un instant de grandes inquiétudes, mais enfin elle est quelque peu rassurée maintenant, ayant envoyé son commis là-bas, afin qu'il ne s'y passe rien d'imprévu.

« Adieu, mon cher cousin, donnez-nous de vos nouvelles le plus souvent que vous

pourrez, c'est-à-dire toutes les fois que vous croirez pouvoir le faire sûrement. Je vous embrasse.

« MARIE MICHON. »

— Oh ! que ne vous dois-je pas, Aramis ! s'écria d'Artagnan. Chère Constance ! j'ai donc enfin de ses nouvelles ! Elle vit, elle est en sûreté dans un couvent ; elle est à Béthune ! Où prenez-vous Béthune, Athos ?

— Mais sur les frontières de l'Artois et de la Flandre ; une fois le siége levé, nous pourrons aller faire un tour de ce côté.

— Et ce ne sera pas long, il faut l'espérer, dit Porthos, car on a ce matin encore pendu un espion, lequel a déclaré que les Rochelois en étaient au cuir de leurs souliers. En supposant qu'après avoir mangé le cuir ils mangent la semelle, je ne vois plus trop ce qui leur restera après, à moins de se manger les uns les autres.

— Pauvres sots ! dit Athos en vidant un verre d'excellent vin de Bordeaux, qui, sans avoir à cette époque la réputation qu'il a aujourd'hui, ne la méritait pas moins. Pauvres

sots ! comme si la religion catholique n'était pas la plus avantageuse et la plus agréable des religions ! C'est égal, reprit-il après avoir fait claquer sa langue contre son palais, ce sont de braves gens. Mais que diable faites-vous donc, Aramis? continua Athos, vous serrez cette lettre dans votre poche?

— Oui, dit d'Artagnan, Athos a raison, il faut la brûler. Encore qui sait si M. le cardinal n'a pas un secret pour interroger les cendres?

— Il doit en avoir un, dit Athos.

— Mais que voulez-vous faire de cette lettre ? demanda Porthos.

— Venez ici, Grimaud, dit Athos.

Grimaud se leva et obéit.

— Pour vous punir d'avoir parlé sans permission, mon ami, vous allez manger ce morceau de papier ; puis, pour vous récompenser du service que vous nous aurez rendu, vous boirez ensuite ce verre de vin. Voici la lettre d'abord. Mâchez avec énergie.

Grimaud sourit, et les yeux fixés sur le verre qu'Athos venait de remplir bord à bord, il broya le papier et l'avala.

— Bravo ! maître Grimaud, dit Athos, et

maintenant prenez ceci. Bien. Je vous dispense de dire merci.

Grimaud avala silencieusement le verre de vin de Bordeaux, mais ses yeux levés au ciel parlaient, pendant tout le temps que dura cette douce opération, un langage qui, pour être muet, n'en était pas moins expressif.

— Et maintenant, dit Athos, à moins que M. le cardinal n'ait l'ingénieuse idée de faire ouvrir le ventre à Grimaud, je crois que nous pouvons être à peu près tranquilles.

Pendant ce temps, Son Éminence continuait sa promenade mélancolique en murmurant entre ses moustaches :

— Décidément, il faut que ces quatre hommes soient à moi !

FIN DU TOME QUATRIÈME.

